

Le Verbe

voir • penser • croire



NOÉMIE BRASSARD

Réalisatrice
émergente

dossier
CINÉMA

Jean-Paul II
**Lettre
aux artistes**

reportage photo
**Souvenirs
de Tibhirine**

Prix régulier : 12 \$
Juillet • août • septembre 2016



*Au commencement était le Verbe, et le Verbe
était en Dieu, et le Verbe était Dieu.*

Il était au commencement en Dieu.

*Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait
rien de ce qui existe.*

*En lui était la vie, et la vie était la lumière
des hommes.*

*Et la lumière luit dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont point reçue.*

*La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout
homme, venait dans le monde.*

*Le Verbe était dans le monde, et le monde
par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.*

Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

*Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi
nous, et nous avons vu sa gloire, gloire
comme celle qu'un fils unique tient de son
Père, tout plein de grâce et de vérité.*

– Jean 1,1-5.9-11.14

PASSER À LA FOI

Antoine Malenfant et Sophie Bouchard

antoine.malenfant@le-verbe.com

sophie.bouchard@le-verbe.com

Chers lecteurs,

La paix du Christ ressuscité soit avec vous !

C'est avec enthousiasme et joie que nous nous adressons à vous après une année riche en rebondissements de publication du *Verbe*. Nous ne pensons pas vous surprendre en vous annonçant ici que *Le Verbe* change encore !

Et vous êtes directement concernés par ce que nous concoctons.

Renouvellement de notre mission

Depuis plusieurs mois, nous nous sommes penchés sur la portée de notre travail : À qui voulons-nous nous adresser ? Quelles sont nos forces ? Qui pourrait devenir partenaire de cette mission ? Quels sont les objectifs que nous poursuivons ? Comment assurer la viabilité de notre projet ? Pourquoi produire un magazine aujourd'hui ? Le rayonnement est-il suffisant ? etc.

Les résultats de ce questionnement commencent par la reformulation de la mission de notre organisme :

Soutenir l'Église catholique dans la nouvelle évangélisation en créant des contenus inspirants pour tous les médias et en regroupant les personnes que cette mission intéresse.

Suivent, immédiatement après, l'obligation d'adapter notre mode de fonctionnement et les moyens entrepris pour réaliser cette mission renouvelée.

Nos moyens

Allons-y franchement. La question des finances est le seul point noir de tout notre bilan.

Nos couts fixes et de production sont très acceptables : nous faisons beaucoup avec peu. Mais lorsque nous répartissons nos dépenses sur le nombre d'abonnés, nous avons la mauvaise surprise de découvrir que chaque abonnement coûte 196 \$ à produire. Heureusement, nous avons pu compter sur l'apport financier de communautés religieuses, d'une subvention de Patrimoine Canada, de la vente de publicité et des dons pour absorber le manque à gagner, mais c'est encore insuffisant.

Dans les circonstances, sur le plan administratif, nous sommes obligés d'admettre que notre modèle d'affaires est inadéquat, voire un échec.

Sur le plan du rayonnement, c'est aussi désolant, puisque c'est notre raison d'être qui est en cause : notre lectorat ne pourra jamais se relever à un niveau suffisant pour que notre organisme soit viable. Il nous faudrait quadrupler le nombre de nos abonnés...

Par qui ?

« Quel est le roi qui, partant faire la guerre à un autre roi, ne commencera par s'asseoir pour examiner s'il est capable, avec dix-mille hommes, de se porter à la rencontre de celui qui marche contre lui avec vingt-mille ? »

(Lc 14,31)

Notre force principale, c'est l'équipe. Nous ne sommes pas dix-mille, mais nous commençons à avoir un noyau plus solide: Sophie Bouchard (directrice), Antoine Malenfant (rédacteur en chef), Suzane Arseneault (secrétaire à temps partiel) et Judith Renauld (graphiste à temps partiel). Et récemment, Frédéric Gauthier, archiviste, et James Langlois, rédacteur en chef adjoint, ont mis la main à la pâte en se joignant à notre équipe.

En plus de notre équipe permanente, nous avons plus de 100 collaborateurs pigistes réguliers et occasionnels: 30 illustrateurs ou photographes, 28 blogueurs et 53 rédacteurs. Ils sont jeunes (moyenne d'âge de 30 ans), fidèles à l'enseignement de l'Église et en communion avec notre mission, malgré la variété des horizons de chacun. Nos collaborateurs n'ont pas de complexes quant à leur adhésion à l'Église, sont créatifs, remplis d'un amour dévorant pour la vérité, préoccupés par le sort de leurs contemporains et capables d'exprimer clairement les raisons de notre foi.

Pour qui ?

« Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création. »

(Mc 16,15)

Quand nous nous demandons à qui nous devons adresser nos contenus, la réponse vient facilement: TOUS! Votre fille, catholique convaincue, qui ne désespère pas de trouver l'âme sœur, un voisin croyant qui vient de perdre son emploi, un proche parent qui a délaissé la pratique religieuse et qui est au bord du divorce, une amie sans religion qui cherche un sens à sa vie, etc.

D'accord, mais comment nous adresser à toutes ces personnes si différentes tant sur le plan spirituel que dans leur situation concrète de vie? Et aussi, comment rejoindre tous ces gens plus efficacement?

Comment ?

« Ah ! vous tous qui avez soif, venez vers l'eau, même si vous n'avez pas d'argent, venez, achetez et mangez ; venez, achetez sans argent, sans payer, du vin et du lait. »

(Is 55,1)

Déjà, plusieurs de nos actions sont centrées sur notre mission: site Web ouvert sur le monde, partenariats avec d'autres médias catholiques, fédération de quelques forces vives de l'Église du Québec et d'ailleurs, etc.

Ainsi, la part «relative» occupée par la revue dans nos activités a déjà fondu considérablement, passant de l'entière des opérations à près du tiers de celles-ci.

Et puis, en nous questionnant sur le «comment», nous nous sommes rappelé que la foi nous a été offerte gratuitement. N'y avait-il pas là un élément important à considérer dans notre réflexion?

À la radio

Par ailleurs, nous sommes ravis de vous annoncer qu'une émission de radio hebdomadaire débutera en septembre sur les ondes de Radio-Galilée et de Radio VM ainsi que sur leurs sites Internet respectifs (www.radiogalilee.com et www.radiovm.com). *On n'est pas du monde!* sera animée en alternance par Antoine Malenfant et Brigitte Bédard.

Autour de la table (et du micro), on retrouvera surtout les collaborateurs du *Verbe*, qui viendront discuter d'enjeux de société, ou présenter leur dernier ou leur prochain reportage, ou encore faire part aux auditeurs de leur récent coup de cœur pour un chanteur populaire qui, selon nos sources, aurait été aperçu à la messe dimanche dernier.

Dans la blogosphère

Depuis février 2015, nous avons publié sur notre site Web rien de moins que 250 articles. Notre blogue se développe de plus en plus, et nous prévoyons faire ce qu'il faut pour qu'il soit davantage mis de l'avant sur Internet.

Aussi, à l'invitation de Benoît XVI, qui exhortait les chrétiens à être présents sur le «parvis des gentils» qu'est le Web, nous croyons que nous pouvons encore accroître le nombre et la pertinence de nos interventions sur les médias sociaux.

L'objectif : répandre jusqu'aux périphéries des témoignages et des reportages chrétiens débordants de l'espérance qui nous habite.

Sur la place et dans nos chaumières

Nous lancerons aussi, à compter d'octobre, un magazine gratuit, distribué sur les places publiques (métro, bus, caisses populaires, commerces, etc.). Ce magazine comptera une vingtaine de pages et contiendra les articles les plus susceptibles de rejoindre ceux qui sont hors de la «cathosphère». Pas dans le but d'augmenter la cagnotte de la dime de votre paroisse: plutôt afin que se rendent jusqu'aux périphéries des témoignages et des reportages chrétiens débordants de l'espérance qui nous habite.

Parallèlement à cette petite publication, nous poursuivrons le travail avec la revue *Le Verbe*, en continuant d'offrir à nos plus fidèles lecteurs (et partenaires) une édition de 84 pages. Celle-ci sera offerte exclusivement par la poste, dans un premier temps, mais pourrait se répandre jusqu'aux paroisses, dans des centres de spiritualité chrétienne, dans les communautés religieuses, etc. Cependant, gratuité oblige, elle ne sera plus en vente dans les kiosques à journaux.

Désormais, il y aura donc une livraison des deux versions du magazine par saison, soit en janvier, en avril, en juillet et en octobre. Chacun pourra puiser ce dont il a besoin dans les deux publications qu'il recevra gratuitement chez lui avant d'en faire profiter son entourage.

Passer d'abonnés à partenaires

Dès le prochain numéro, tous ceux que nous appelions nos abonnés passeront au statut «privilegié» de partenaires. Et puisque nous avons choisi d'aller vers la gratuité et de nous mettre sous la protection de la Providence, toutes les sommes reçues seront considérées comme des dons (reçus de charité fournis sur demande pour les dons de 60 \$ ou plus, voir les détails en page 97).

Excitant tout cela, n'est-ce pas ?

Vous avez déjà sans doute compris, chers lecteurs, que, pour mettre progressivement tous ces projets en application, nous aurons besoin de votre soutien. Nous connaissons votre générosité. Il nous faut amasser une bonne part de nos besoins avant de commencer ces projets en voie de s'accomplir.

Votre aide sera pour nous comme un coup d'envoi, une confirmation que nous allons dans la bonne direction. Déjà, nous avons sollicité l'aide des communautés religieuses. Nous avons commencé à recevoir des réponses favorables qui dépassent nos attentes.

Nous espérons aussi rejoindre des gens du milieu des affaires qui seraient disposés à contribuer à une œuvre où de nouvelles pousses chrétiennes apparaissent.

Vous et nous sommes les témoins de la régénérescence de notre Église d'ici par cette «communauté évangélisatrice» que nous formons. Quelle grâce !

Nous sommes prêts à nous élancer avec ces nouvelles orientations ! Nous souhaitons vous entraîner avec nous dans cet élan de l'Esprit qui nous est donné. En nous serrant les coudes, appuyés sur le Seigneur, nous pouvons y arriver. Si nous sommes les pieds et les mains de cette mission, si le Christ en est la tête, vous pouvez très certainement prendre la place du cœur. Priez pour nous, comme nous prions pour vous, pour que le Seigneur nous soutienne et nous guide tous dans sa volonté.

Pour que nous puissions rendre compte de l'espérance qui est en nous. ■

3 Édito
Antoine Malenfant
et Sophie Bouchard

8 Courrier

9 Désintox
Alexandre Dutil

10 La langue
dans le bénitier
Brigitte Bédard

Dans une paroisse
près de chez vous
Brigitte Bédard

11 Monumental
Pascal Huot



DOSSIER

CINÉMA

14 **Générique
d'ouverture**
Antoine Malenfant

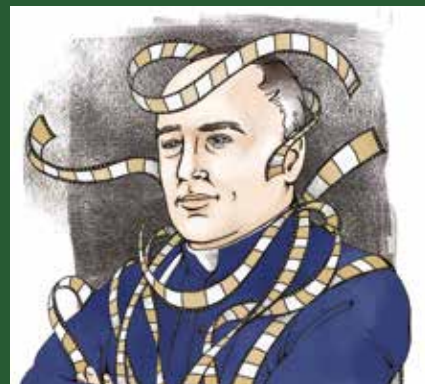
16 Tranche de vie
Passages
Antoine Malenfant

22 Reportage
**Holy
Hollywood**
Anne-Laure Dollié

26 Portrait
**Une cinéaste
sous le regard
de Dieu**
Yves Casgrain



32 Grands méconnus
Prêtre et cinéaste
Sarah-Christinie Bourihane



38 Écran radar
**La Vierge, le Verbe
et Pasolini**
Vincent Froget

**Quand l'enquête
devient quête**
Brigitte Bédard

Là-haut
Javier Rebolledo Flores

43 Psycho
**La santé mentale
dans la fiction**
Yves Casgrain

44 Boussole
**Et Dieu vit que
cela était beau !**
Simon-Pierre Lessard

50 Viral
**Notre repère
qui est au cieux**
Alex La Salle

54 Reportage photo
**Au cœur
de Tibhirine**
Sarah-Christine Bourihane



64 Réflexion
**Dieu, le cosmos
et le paysan**
Jean-Michel Lemonnier

66 Prière
Prier assis
Jacques Gauthier

68 Iconostase
**« Ne me
touche pas »**
Julie-Pier Bolduc-Lacasse

70 Histoire
Guérir la mémoire
Observatoire Justice et Paix

75 Piété pop
**Dévotion
à la Miséricorde
divine**
Brigitte Bédard

77 Apparitions
**Comme une pluie
de roses**
Simon-Pierre Lessard

82 Cathostyle
**De poils... et de
poches de patates**
Brigitte Bédard



86 Patate chaude
Maïs éclaté
Dada & Soda



88 Dialogue
Le grand mystère
Frédérique Francœur

90 Bouquinerie

91 Dans vos oreilles

92 Mosaïque

96 Artisans

98 Prochain numéro

Ce magazine utilise
la nouvelle orthographe.

Gunman

Bonjour !

Je suis une abonnée de la revue *Le Verbe* que j'aime beaucoup. Je viens de terminer la lecture de votre article concernant Pierre Racicot: «Gunman n'a pas peur de mourir» (par Brigitte Bédard, numéro d'avril 2016). J'ai été bouleversée et émerveillée par cette lecture. Comme ce témoignage va bien avec le psaume 50 !

En ce jubilé de la miséricorde, je rends grâce à Dieu pour son amour et sa grande miséricorde, surtout pour les plus poqués de la terre. Merci beaucoup et continuez votre beau travail.

Éliane Beaulieu, Québec

L'Intermarché

J'ai lu vos vers
Dans *Le Verbe*
D'habitude la poésie
Ça m'ennuie
Mais vous avez écrit un poème
Que j'aime

Bernard Couture, Ottawa,
en réponse au poème de Valérie Laflamme, dans
le numéro d'avril 2016.

De bons fruits...

Quand je reçois la très belle revue *Le Verbe*, je la lis et la relis ! Merci de tant de beau travail de la part de tous les collaborateurs. Je demande au Seigneur que ces pages portent en elles beaucoup de fruits : joie, miséricorde, charité et foi profonde !

F. Desrosiers, Yamaska

**Procurez-vous
notre dernier
numéro :**

Réconciliation

**Publiés
depuis plus
de 35 ans**

**Cahiers
de spiritualité
ignatienne**

**centrman@centremanrese.org
(418) 653-6353**

**Centre
de spiritualité
Manrèse**

www.centremanrese.org

45^e Centre
de spiritualité
Manrèse

1976 - 2016

**Nouveauté
cette année**

**Vous avez besoin
d'un temps d'arrêt
pour vous ressourcer?**

Le CSM vous offre un parcours spirituel intensif de 50 jours à l'automne 2016. Cinquante jours de «travail» dans l'Esprit pour naître, et sans cesse renaître, à la joie de l'Évangile. Ce chemin de Pentecôte épouse la dynamique des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola. Ce ressourcement inclut la retraite de 30 jours.

Dates : du 11 octobre au 7 décembre 2016

Information et inscription :
Lucille Madore : 418-653-6353, poste 230 madorel@centremanrese.org
www.centremanrese.org



DIACONESSES GARE AU CLÉRICALISME!

Encore une fois, le pape a été mal cité.

Rendus au point où nous en sommes, ce n'est plus une surprise. En parlant à un regroupement de femmes consacrées, le pape, dans une de ses réponses, a fait allusion aux diaconesses. Il n'en fallait pas plus pour que la presse s'enflamme et lance des grands titres tels que: «Le pape François ouvre une porte à l'ordination des femmes.»

Dois-je rappeler que ce n'est pas ce qu'il a dit? Pourtant, il me semble que le pape ouvre effectivement une porte, mais peut-être pas celle que l'on croirait.

Regard sur l'histoire

Tout d'abord, il faut dire qu'on ne sait réellement que peu de choses sur les diaconesses. C'est probablement pourquoi le pape se disait ouvert à une étude plus approfondie sur le sujet. Ce que l'on sait, c'est que les diaconesses étaient l'un des groupes offrant des services dans l'Église primitive. Il semblerait que le rôle de celles-ci était spécialement d'aider les évêques dans des situations impliquant d'autres femmes.

Par exemple lors des baptêmes (où l'on se dénudait entièrement pour entrer dans la piscine baptismale). Un autre exemple est l'inspection du corps d'une femme en cas de jugement matrimonial. Ce groupe d'aide était aussi un lieu de sororité pour les femmes chrétiennes.

Il faut cependant comprendre que, malgré la similarité des noms, elles n'avaient pas, dans l'Église, le même rôle que les diacres. Tout comme le groupe des vierges et des veuves consacrées, les diaconesses devinrent peu à peu ce que sont les communautés religieuses féminines d'aujourd'hui.

Peut-on parler des diaconesses comme d'un ministère? Je crois que oui.

Mais malheureusement, aujourd'hui, la question des ministères est piégée. De toute part, l'on souffre de cette maladie ecclésiologique qu'est le cléricalisme. Nous avons tendance à croire que le seul ministre dans l'Église est le prêtre et que tous les autres services sont réduits à néant par la grandeur de celui-ci. Ce n'était pas le cas dans l'Église primitive. Chaque service d'Église était reconnu tout en travaillant de pair avec les autres. Il suffit de lire saint Paul et son analogie du corps humain.

Servir Dieu et l'Église

Je crois que, en voulant faire une étude historique du rôle des diaconesses, le pape François ouvre une véritable porte sur la place des femmes dans l'Église. Il ne s'agit pas d'imiter ce qui existe déjà, mais plutôt de reconnaître, dans un ministère propre aux femmes, un véritable service rendu à Dieu et à son Église. On pourrait ainsi imaginer le retour d'un diaconat féminin renouvelé, portant peut-être un autre nom.

Dans mon travail en tant qu'agent de pastorale, je peux déjà constater ce genre de ministère nouveau.

Même si nous sommes des laïcs et que, dans certains milieux, notre place est dure à faire, nous recevons aussi une reconnaissance pour notre service. Nous avons, à l'instar des ministres ordonnés, un mandat de l'évêque. De même, souvent, la communauté apprécie l'importance de notre aide.

Plus j'avance sur cette voie, plus je constate qu'il est possible de servir de différentes manières. ■

Alexandre Dutil: Étudiant à la maîtrise en théologie avec un intérêt particulier pour l'histoire de l'Église et la liturgie, Alexandre Dutil est membre du conseil de rédaction du *Verbe*. Son esprit posé et son attachement à l'Église sont des atouts de taille autour de la table du conseil. Il est actuellement stagiaire agent de pastorale pour la paroisse Saint-Patrick, à Québec.



Semer la zizanie

Semer la zizanie, c'est venir mettre la pagaille, la discorde, la mésentente et la désunion.

Zizanie vient du latin *zizania*, qui l'avait pris du grec ancien *zizanon*, qui l'avait pris du syriaque *zizon* qui, finalement, l'avait pêché du sumérien *zizan*, qui signifiait déjà «ivraie», c'est-à-dire «mauvaise herbe».

De fait, la *zizania* (les zizanies) est un genre de plantes herbacées de la famille des graminées auquel sont rattachées les quatre espèces de riz sauvage. Certaines de ces espèces sont considérées comme des mauvaises herbes, car elles sont très envahissantes et finissent par prendre toute la place.

C'est de cette herbe-là que parle Jésus dans sa parabole de l'ivraie et du bon grain (Mt 13,25). Un homme avait semé de la bonne semence dans son champ, mais pendant la nuit, son ennemi vient semer de l'ivraie. La morale de l'histoire revient à dire qu'il ne faut pas tout brûler le matin même, car alors, on perdrait tout le bon grain. Vaut mieux attendre à la récolte. Ce qui revient à dire que Satan a beau semer la discorde chez les enfants de Dieu, au Jugement dernier, Jésus – pas nous ! – fera le tri.

«À vouloir l'ivraie, on saccage le blé» ! L'ivraie est résistante, mais elle est stérile. Le blé est fragile, mais il porte beaucoup de fruits.



M^{gr} Jean Picher, curé de Saint-Roch et Saint-Sauveur

Pendant la peste noire, saint Roch (1350-1379), avec son chien fidèle, nourrissait les lépreux dans les hôpitaux, en France et même jusqu'en Italie. Lorsqu'il a contracté la maladie, c'est un chien qui venait le nourrir chaque jour.

C'est un peu l'histoire du curé Picher... Après 48 ans de prêtrise, il se retrouve là où il avait débuté en 1968, aux paroisses Saint-Roch et Saint-Sauveur, à Québec.

On dit qu'il nourrit ses ouailles de mille et une façons, et ce, en plein centre-ville : établissement du Centre-Dieu (pour faire concurrence au centre commercial), où l'on peut venir prier, adorer et rencontrer un prêtre chaque jour, Équipe Fraternité, éducation à la foi, justice sociale, initiation à la Bible, accueil des personnes éloignées de l'Église, et suivant les traces de son saint patron : bénédiction de plus de 200 chiens chaque année en la fête de saint Roch (16 août) !

En 2017, la paroisse Saint-Sauveur célébrera son 150^e anniversaire : «On a ici toutes sortes de gens ! On est au carrefour des rues et des transports... Ce sera une occasion de redire, à travers les fêtes et les activités, que la communauté chrétienne a encore du sens aujourd'hui – et peut-être même plus qu'avant !» de dire le curé Picher.



Sainte-Luce L'ÉGLISE-PHARE

Tel un phare, le clocher de l'église de Sainte-Luce dans le Bas-Saint-Laurent se dresse à l'horizon maritime. Il offre ainsi une aide à la navigation tout en signalant la présence du village aux pilotes des goélettes.

Érigée en retrait de la route, sur une pointe de terre dégagée de l'Anse-aux-Coques, en bordure du fleuve, l'église est construite entre 1838 et 1840 selon les plans du célèbre architecte de Québec Thomas Baillairgé (1791-1859). Elle est composée d'une nef rectangulaire prolongée par un chœur plus étroit et terminé par un chevet plat. En 1914, on la modifie en la dotant d'une façade monumentale et éclectique, conçue par David Ouellet (1844-1915) et Pierre Lévesque (1880-1955), et d'un clocher massif évoquant alors la volonté de l'Église de signaler sa présence dans le paysage. Une statue dorée de sainte Luce, réalisée en 1915 par le sculpteur Louis Jobin (1845-1928), est ajoutée.

L'église est classée immeuble patrimonial en 1957 pour sa valeur architecturale. Elle présente également un intérêt marqué sur le plan artistique, offrant en spectacle un décor intérieur homogène basé sur la rigueur et l'ordonnance classiques, en plus d'offrir au regard des vitraux représentant des scènes bibliques et historiques d'une qualité indéniable. ■

Pour aller plus loin :

Il est possible de faire une visite guidée à l'aide de son cellulaire au moyen d'une baladodiffusion gratuite téléchargeable à l'adresse suivante : baladodecouverte.com/circuits/514/site-historique-de-leglise-et-du-quai-sainte-luce-sur-mer

JUBILÉ DE LA MISÉRICORDE

INVITATION À PASSER LA PORTE SAINTE DE QUÉBEC

12 DÉCEMBRE 2015 AU 13 NOVEMBRE 2016

L'expérience de la Porte Sainte

Le Jubilé de la Miséricorde se vit dans tous les diocèses catholiques du monde jusqu'au 20 novembre 2016. Pour l'occasion, toutes les Portes Saintes seront accessibles, y compris celle de la **Basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec**.

La Porte Sainte est liée à l'expérience du pèlerinage, symbole de la vie humaine, du passage terrestre vers un horizon d'éternité, au cours duquel nous rencontrons Dieu à travers nos passages personnels. Au cours du Jubilé de la Miséricorde, traverser la Porte Sainte, c'est apprendre à se pencher sur ses misères et sur les misères du monde pour les traverser en y entrevoyant l'appel de Dieu.

Vous êtes invités à venir faire l'expérience de celle de Québec, la seule qui soit située sur le continent américain, pour compléter de façon significative les activités diocésaines qui vous sont offertes. **La région de Québec, berceau de l'Amérique française et l'une des racines maîtresses du catholicisme sur ce continent, vous offre de multiples possibilités touristiques.**

Pour en savoir plus sur les possibilités de visite et de pèlerinage à la Porte Sainte de Québec, consultez notre site www.notredamedequébec.org et celui de l'Office du tourisme www.regiondequebec.com

« Qu'à tous, croyants ou loin de la foi, puisse parvenir le baume de la miséricorde de Dieu. » - pape François





DERNIÈREMENT SUR LE-VERBE.COM

COMME UN MOINILLON MÉDITATIF

ALEX LA SALLE ▶

Mathieu Bock-Côté, sociologue, auteur et chroniqueur au *Journal de Montréal*, a eu l'idée d'interroger Alex La Salle pour lui demander de parler de son amour des livres.

Ses réponses ont été publiées sur son blogue le 3 juin dernier.



BESOIN D'ENCOURAGEMENT ?

GABRIEL BISSON

Dans un monde de bruits et de distractions, le bédéiste Gabriel Bisson nous rappelle l'importance du silence avec ce petit dessin du frère Léon.

LA DIGNITÉ DE CYRANO

CATHERINE MONGENAIIS ▶

Alors que le débat sur l'euthanasie a occupé les parlementaires aux Communes durant tout le printemps, Catherine Mongenais livre ici une réflexion pertinente sur le sujet.



DES COMMENTAIRES
et analyses sur l'actualité



DE NOUVEAUX TEXTES
plusieurs fois par semaine



PLUS DE VINGT BLOGUEURS
de tous horizons



Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

GÉNÉRIQUE D'OUVERTURE

Le cinéma est-il un art de façade, de superficialité, de mœurs légères? Peut-on y tremper sans y laisser son âme? Le septième art peut-il montrer le Beau, le Bon et le Vrai?

D'avantage à travers des témoins que par des considérations théoriques, ce dossier se veut un début de réponse à ces questions que bien des cinéphiles – cathos ou pas – se posent parfois. Nous avons donc décidé de présenter des artistes et des artisans qui œuvrent derrière la lentille tout en gardant allumé le flambeau de leur foi.

La porte en or

Hormis les paillettes et les tapis rouges à Cannes, le cinéma demeure, encore à ce jour, un milieu d'hommes. En 2013, sur 700 films tournés au Québec, seulement 48 ont été réalisés par des femmes. Vous comprendrez que dénicher deux réalisatrices (chrétiennes, de surcroît) relève du tour de force. Nous sommes donc particulièrement fiers de leur laisser la parole dans nos pages.

À l'affiche sur notre couverture, vous avez pu voir le minois un brin timide de la jeune cinéaste Noémie Brassard – magnifiquement photographiée par Marion Desjardins.

L'entrevue qu'elle nous a accordée («Passages», p. 16) est truffée de moments de poésie et de petites phrases aussi simples qu'efficaces, dont celle-ci: «Je fais du cinéma parce que c'est une porte en or pour entrer dans le cœur des gens.»

Aussi, notre collaborateur **Yves Casgrain** a rejoint l'audacieuse réalisatrice française Cheyenne-Marie Carron

(«Une cinéaste sous le regard de Dieu», p. 26). Dans une France en plein milieu de bouleversements sociaux, culturels et même religieux, ses films remuent des sujets qui dérangent et ne laissent personne indifférent.

Le temps et l'espace

Toujours au-delà des frontières, notre globetrotteuse **Anne-Laure Dollié**, dont vous lisiez déjà les «Calepins de voyage» (p. 94), a fait une escale à Hollywood («Holy Hollywood», p. 22) pour aller à la rencontre des croyants qui travaillent dans les plus grands studios de cinéma.

Puis, après avoir voyagé dans l'espace (France et États-Unis), nous revenons plus près d'ici, question de poser notre regard sur un grand méconnu de l'histoire du Québec. L'historien Denis Vaugeois et l'ethnologue René Bouchard ont longuement parlé à **Sarah-Christine Bourihane** de leur vieil ami M^{gr} Albert Tessier («Prêtre et cinéaste», p. 32).

Enfin, splendide *happy ending* de ce dossier en cinémascope, le frère **Simon-Pierre Lessard** nous rapporte les plus belles lignes de la *Lettre aux artistes* de saint Jean-Paul II («Et Dieu vit que cela était beau!», p. 44). À lire et à méditer.

Bonne lecture! Bon cinéma! Bon été! ■

Antoine Malenfant: Rédacteur en chef de la revue et du site *Web Le Verbe*, Antoine détient une formation en études internationales, en langues et en sociologie. Marié et père de six enfants, il demeure avec tout ce beau monde aux confins orientaux de la ville de Québec.

PASSAGES

Noémie Brassard, cinéaste de la transition

Texte : Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com
Photos : Marion Desjardins

Une œuvre nous dit beaucoup de l'artiste qui l'a créée (voir *Lettre aux artistes* de Jean-Paul II, p. 44). Ce n'est certainement pas un hasard si les films de Noémie Brassard sont lumineux, sobres, pleins d'humilité et de questionnements. C'est qu'ils sont un reflet fidèle de l'artiste qui se trouve derrière la caméra.



Noémie me donne rendez-vous dans le petit café qui loge sous le même toit que Spira, la coopérative de cinéma indépendant qui l'emploie. Nous sommes au Complexe Méduse, véritable incubateur culturel du quartier Saint-Roch à Québec. Un sandwich, une fenêtre inondée de lumière donnant sur l'îlot Fleurie et une trame sonore composée des Bon Iver et Sufjan Stevens font office de décor à l'entrevue. On a vu pire.

Du « Printemps érable » à l'adolescence

En février dernier, quelques centaines de chanceux ont pu voir son plus récent film, *Enjambées**, en avant-première. *Le Verbe* y était.

Trois ans après *Défriche* (2013) – un film sur l'essoufflement du mouvement du Printemps érable tel qu'il est vécu par Lysanne, une militante de première ligne –, Noémie aborde cette fois-ci le thème de la « transition », de « l'entredeux », à travers les mots et les gestes de Joséphine, dix ans.

« *Défriche*, c'était mon film de fin d'études. Un documentaire. C'est sur une fille qui s'est beaucoup impliquée dans le mouvement étudiant. Puis, cette fille, Lysanne, vit l'effritement du mouvement. Ce n'est pas un film sur la grève ni sur le militantisme. C'est plutôt un film sur Lysanne, qui est dans une période d'entredeux. Donc, c'est comme *Enjambées*, mais sur un autre sujet. »

Un pied dans l'enfance et l'autre dans le monde des grands, Joséphine, la jeune ballerine au cœur d'*Enjambées*, parle ouvertement des transformations de son corps, mais aussi du regard des autres sur ce corps. Elle se livre surtout, avec une candeur extrêmement touchante, sur les petits et grands déchirements intérieurs qui accompagnent nécessairement cette étape de la vie : dire adieu à l'univers imaginaire et à l'innocence pour entrer progressivement dans l'âge de la responsabilité.

Qu'elle traite, dans ses films, de l'adolescence ou du vide après des mois intenses de luttes sociales, pour Noémie, ces moments transitoires sont « super durs à mettre en mots, super sensibles ». Voilà qui

explique les nombreux silences dans ses œuvres. Voilà qui explique aussi toute la pudeur avec laquelle la cinéaste traite ses sujets.

D'ailleurs, si on lui demande pourquoi elle fait du cinéma, la jeune cinéaste répond sans hésiter : « Parce que c'est une porte en or pour entrer dans le cœur des gens. »

Et elle réussit plutôt bien.

D'abord, autant dans *Défriche* que dans *Enjambées*, Noémie entre dans le cœur des gens qu'elle nous présente. Mais ce n'est pas tout. Elle entre également dans le cœur des gens qui regardent ses courts-métrages. En seulement quelques minutes de visionnement, nous nous faisons prendre au jeu, et nous voilà attachés à ses sujets aussi simples que vrais.

Du théâtre au documentaire

Celle qui se croyait destinée à fouler les planches des théâtres a rapidement bifurqué vers le septième art.

« J'ai fait mon cégep en cinéma, à Limoilou. C'était un peu par dépit. Je ne peux pas dire que c'était une grande peine, mais c'était vraiment "en attendant". Puis, à un moment donné, dans un cours de documentaire, le prof nous a projeté *La bête lumineuse*, de Pierre Perreault.

« C'est un documentaire sur des hommes qui vont à la chasse et qui emmènent un poète. C'est extrêmement *trash* comme film. Quand j'ai vu ça, c'est vraiment là que tout s'est passé. C'est pas un film agréable du tout. »

En quoi un film documentaire datant de 1982 sur la chasse à l'orignal peut-il être *trash* ?

« Eh bien, on ne voit jamais d'orignal dans le film. On assiste plutôt à une chasse au poète qu'à une chasse à l'orignal. C'est vraiment un film sur les relations humaines, d'homme à homme. Il y a comme une certaine violence, si tu veux, là-dedans : de l'amour, de la haine, tout entremêlés.

« Mais je ne comprenais pas ce que je voyais. Dans ma tête, un documentaire pour moi c'était les films sur les pingouins. Je venais de découvrir une nouvelle planète. J'ai su que c'était ça que je voulais faire, mais, en même temps, je ne comprenais pas du tout c'était quoi. Ça m'a vraiment bouleversée. »

* Nous placerons sur notre site le-verbe.com les prochaines dates et les lieux de diffusion du film *Enjambées* dès que ces informations seront disponibles.



Cette révélation d'un univers, celui du documentaire, pousse Noémie à s'inscrire à l'UQAM en cinéma. Elle y fera ses premières armes en tant que réalisatrice et se met alors à l'école des Gosselin, Perreault, Giguère et Brault. Il faut dire que l'étudiante préfère de loin fréquenter la vidéothèque de l'Office national du film (ONF) plutôt que ses cours portant plutôt sur la fiction.

En pensant à ses années de formation, une phrase de Michel Brault lui revient en tête: «J'ai toujours dit que, pour faire ce genre de cinéma, il faut pleurer d'un œil, et de l'autre, il faut penser à ce qui reste de pellicule dans le magasin. Une moitié du cerveau travaille sur l'émotion et l'autre sur la technique, et en même temps.»

Dualité intéressante. Le bon cinéaste, pour Brault comme pour Noémie, est celui qui se laisse toucher au cœur tout en gardant en tête les éléments techniques auxquels il faut penser sans cesse. Non sans rappeler ce perpétuel dialogue entre le cœur et la tête de la réalisatrice émergente tout au long de son parcours de foi...

Du cœur à la tête

À 16 ans, elle se convertit en même temps que le gars avec qui elle sort depuis deux ans.

«Très différemment, mais ensemble. Lui, il a eu une conversion beaucoup plus intellectuelle, il épluchait tous les arguments. Par exemple, il fallait

absolument qu'il sache quelle est la substance des anges avant de croire en Dieu !

«Pour ma part, j'ai eu une conversion très différente. On peut dire que c'était pratiquement le contraire: une conversion de cœur, qui a dû, après ça, monter à ma tête, établir des racines dans ma raison.»

Les jeunes amoureux pensent au mariage. Puis, ils se laissent pour que son copain puisse vivre une expérience dans une communauté religieuse. Il vient tout juste de prendre l'habit...

«C'est sûr que, lorsqu'on s'est laissés, après ça, j'ai cheminé encore plus dans ma conversion personnelle. Je suis partie à Montréal à 17 ans. Là-bas, je n'ai pas eu d'amis catholiques ni même chrétiens pendant trois ans. J'ai été plutôt seule dans ma foi.»

Providentiellement, une petite chapelle, à deux pas de son campus, lui permet de garder le cap.

«Il y avait une église, tout près sur l'université, où étaient célébrées trois messes par jour! C'est la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, à Berri-UQAM. Elle est tout le temps ouverte. Ça m'a sauvé la vie. Vraiment.»

Après son bac en cinéma, elle revient à Québec et retourne à la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin, qu'elle fréquente encore aujourd'hui. Après avoir vécu sa foi seule, dans la métropole, elle redécouvre la force de la communauté.

«C'est important parce que, sinon, t'es une brebis parmi les loups! Tu peux survivre, mais pas infiniment. C'est tellement nourrissant d'avoir des amis cathos que tu peux voir régulièrement, avec qui tu partages ce qui se passe dans ta vie de prière, tes peines, tes joies, tes lumières dans la semaine.»

De l'imposture à la posture

Comme bien des artistes, Noémie se questionne sur la légitimité de sa démarche. Est-ce «utile» pour le monde de faire des films qui documentent des choses simples de la vie des gens?

Elle me parle alors de sa lecture de la *Lettre aux artistes* de saint Jean-Paul II, véritable garde-fou contre la tentation de la créature de vouloir jouer au «créateur»: elle ne crée rien, elle transforme la matière.

«Au début de la lettre, le pape fait la distinction entre un créateur et un artisan. Un créateur, c'est celui qui crée la matière. Ça, il n'y en a qu'un, et il s'appelle Dieu. Le reste – les artistes –, ce sont des artisans,

parce qu'ils prennent la matière et ils lui donnent du sens, ils la rendent intelligible, ils rendent visibles des choses de l'invisible.

«On participe à la création, on lui rend hommage. On la décode. Alors, j'ai compris que c'est correct de pas toujours faire des films sur des passages de l'Évangile, explicitement. Ça m'a vraiment rassurée.»

Cependant, si elle ne fait pas de films religieux, ce n'est pas faute d'avoir essayé.

«J'ai tenté d'en écrire. Je devais écrire un scénario de fiction pour un de mes cours à l'UQAM. J'ai voulu faire un film catholique, mais finalement, c'était complètement nul. On m'a dit que c'était beaucoup trop moralisateur. De fait, c'était vraiment lourd. Bref, je ne pense pas que ce soit pour moi la manière la plus réussie de parler de Dieu.»

La posture de Noémie, disons-le comme ça, est un rempart contre l'imposture. Parce qu'elle choisit de poser un regard de chrétienne sur des personnes plutôt que de débiller sa sagesse, elle peut voir et



montrer la complexité, la beauté et la profonde vulnérabilité des gens qu'elle filme.

De l'angoisse à la contemplation

D'une part, on sent chez elle une assurance certaine dans la foi. D'autre part, elle accepte de remettre en doute ses idées, ses œuvres et ceux qui y figurent.

«Je ne fais pas un film sans angoisse. Vraiment pas. Même que, quand je fais un film, je le dédie toujours à sainte Marthe, parce qu'elle est très inquiète. C'est comme la patronne de mes films.»

Puis, quand elle fait sienne la phrase du cinéaste Bernard Gosselin: «Je les filme parce que je les aime», c'est pour parler d'un amour qui la dépasse. D'ailleurs, ce qui étonne dans ses films, c'est qu'elle aime suffisamment les personnes devant la caméra pour ne pas gommer leurs contradictions, leurs questionnements ou leurs hésitations.

«Tu sais, Lysanne, dans *Défriche*, elle se contredit énormément. Et ça, pour plusieurs personnes, c'est quelque chose qui a été très dérangeant. Il y a des gens qui n'aiment pas le film uniquement à cause de ça: parce que son discours ne se tient pas.»

Or, contrairement à ce qu'en disent ses détracteurs, on assiste à un spectacle à la fois pudique et beau: le dévoilement d'une sorte d'anthropologie chrétienne; un regard sur l'autre en tant que personne limitée, mais non moins créée, voulue et aimée par Dieu...

«Et cette personne est mystérieuse, aussi! C'est de ça qu'il s'agit: trouver un petit mystère et s'y intéresser. Voir les facettes de ce mystère, le regarder à travers le prisme de ta personne, mais aussi à travers la sensibilité des autres avec qui tu travailles.»

De la révolution à la résurrection

Joséphine, la jeune fille de dix ans qui parle de ses seins qui commencent à pousser et de ses premières règles qui arrivent bientôt, n'a rien de bien spécial. Mais cette période transitoire qu'elle incarne bien malgré elle n'a rien de banal.

L'entrevue s'achève, et je me surprends à penser au dernier livre de Fabrice Hadjadj, *Résurrection: mode d'emploi*. L'auteur y rappelle que le Ressuscité apparaît à ses apôtres dans toute sa gloire, en faisant des choses simples: dire bonjour, faire une marche, griller un poisson sur la braise.

Avec *Enjambées*, on dirait que la cinéaste se questionne, et nous questionne aussi: quoi de plus glorieux qu'une jeune ballerine qui se meut dans la salle de danse? quoi de plus révolutionnaire qu'une fillette qui se transforme en femme?

«Je pense qu'il y a quelque chose de profondément chrétien dans l'idée de s'intéresser à un petit mystère, de le décortiquer, de le mettre au jour, de le partager, de mettre des mots dessus. Parce que ça, montrer les dimensions d'un petit mystère, ça n'a rien d'une révolution. Le passage à l'adolescence, c'est loin d'être la première fois qu'on en parle à l'écran. Ça fait partie quand même de la vie dans laquelle Dieu a voulu qu'on passe.»

Drôle d'idée de la part de Dieu, non? Éclats de rire.

«Parlons-en! C'est comme ça aussi dans notre foi. Des périodes d'entredeux, de transition. C'est souvent les périodes les plus intenses, durant lesquelles on fait énormément de pas dans notre cheminement. Où on se rapproche beaucoup de Dieu. On le prie beaucoup plus. Ce sont des périodes où l'on est vraiment à la merci de Dieu. Ce sont de belles périodes, même si elles sont souvent plus difficiles... et aussi plus difficiles à expliquer.

«Les personnes à qui je m'intéresse sont dans ce genre de période là. Je pense que, de fait, faire un film me met aussi dans une situation comme ça où je suis à la merci quand même de beaucoup de choses. Mais c'est bien, tout ça. Ça t'oblige à prier. Moi, j'ai prié pour mon film!» ■

Pour aller plus loin:

La bête lumineuse, de Pierre Perrault, disponible en ligne: www.onf.ca/film/bete_lumineuse

Bande-annonce de *Défriche*: vimeo.com/noemiebrassard



Texte : Anne-Laure Dollié
anne-laure.dollie@le-verbe.com

HOLY HOLLYWOOD

Des chrétiens dans les studios

Silence, on tourne... action ! Il était une fois des chrétiens, poussés par la passion du cinéma à déménager à Hollywood pour réaliser leur vocation : travailler dans « l'Industrie ».

En jargon hollywoodien, l'industrie du cinéma se réduit à l'appellation d'« Industrie », comme si c'était un fait ; on déménage à Los Angeles pour travailler dans le cinéma, pas autre chose !

Du moins, c'est le motif du déménagement de toutes les personnes que j'ai rencontrées.

Entre l'extra et l'ordinaire

Mike Holley est acteur et enseignant en improvisation théâtrale. Il était déjà catholique avant d'arriver à Hollywood, mais pour lui, travailler dans l'Industrie est une vocation. « Si je prends en compte les talents que Dieu m'a donnés, travailler dans l'Industrie prend tout son sens. C'est comme ça que je peux interagir avec les autres, avec tout ce que je suis. »

Cependant, il n'est pas toujours facile de trouver le juste équilibre entre la passion pour le cinéma, les valeurs chrétiennes et l'industrie du film.

C'est là qu'arrive le tiraillement...

« Je dois toujours me poser la question avant d'accepter un rôle : est-ce que cette histoire vaut la peine d'être racontée ? » me confie Paul Moorhead, acteur à Hollywood et chrétien depuis toujours.

«Être chrétien n'est pas *cool* dans les studios. Il n'y a qu'à écouter les acteurs parler entre eux sur le plateau.»

C'est également l'opinion de Mike : «Si on me demande de faire une publicité sur l'alcool, est-ce que je vais accepter? Bien sûr! Il m'arrive de prendre un verre de temps en temps. Maintenant, si on me propose un rôle publicitaire à propos d'un préservatif, est-ce que je vais accepter? Non! Mon agent ne comprend pas toujours mes choix, car je dois bien travailler! Mais tant qu'il accepte...»

Ce tiraillement est réel pour les acteurs, mais il ne faut pas tout diaboliser de cette industrie.

Le mythe hollywoodien

On oppose souvent les valeurs morales chrétiennes et celles du milieu artistique séculier. On s'imagine un monde rempli de sexe, de drogue, d'alcool et d'âmes perdues dans la folie du succès et de l'argent. En est-il réellement ainsi? Laissons les artistes parler.

Mark J. Matthews travaille dans un grand studio d'animation dans le département de la recherche et du développement des effets spéciaux. «Il y a ce mythe disant que l'on doit sacrifier ses valeurs morales si l'on veut travailler à Hollywood. J'étais moi-même surpris de découvrir une certaine tolérance dans le milieu. Oui, il y a des histoires folles, mais elles sont loin d'être la majorité», me dit-il.

Maggie est du même avis: «Travailler à Hollywood n'est pas différent de travailler dans une autre industrie.»

Elle est réalisatrice et productrice à Hollywood. «Mon défi est de me poser la question: est-ce que je témoigne suffisamment de ma foi à ceux que je rencontre? Est-ce que je cherche vraiment le visage de Jésus dans chaque personne rencontrée?»

Ces questions peuvent s'appliquer à chaque métier, dans chaque milieu. Ce qui fait la spécificité d'Hollywood, peut-être, c'est que le contenu du travail est largement diffusé sur les écrans du monde entier. Les cinéphiles et les téléspectateurs que nous sommes passent plusieurs heures devant celui-ci, toutes générations confondues.

C'est pour cela que la mission et l'évangélisation ne sont pas à négliger, bien au contraire! Si travailler

dans le septième art est une vocation, l'aspect missionnaire de l'appel est bel et bien réel.

Une mission sous-estimée

Mark m'a répété plusieurs fois que «la mission à Hollywood est sous-estimée et pourtant si importante!» Lorsque l'on entend le mot «mission», il nous arrive de penser immédiatement aux pays du Sud. Mais qu'en est-il de la mission à Hollywood?

Pour Mark, «la mission est très subtile et complexe. Le défi se trouve dans le message que l'on veut faire passer dans les médias».

Il y a, à Hollywood, quelques initiatives chrétiennes qui visent l'évangélisation du milieu cinématographique. Il y a notamment une oasis catholique située en plein cœur d'Hollywood, nommée Family Theatre Productions.

Fondé dans les années 1950 par le père Patrick Peyton, le centre Family Theatre Productions a pour objectif de créer des films de *qualité professionnelle* avec des messages qui ont un sens moral chrétien. En plus de cela, des événements sont organisés pour rassembler les catholiques de l'Industrie et prier pour tous les artistes d'Hollywood.

J'ai eu la chance de participer à *Prayer and Pasta*, une soirée de prière avec et pour les artistes incluant un beau temps fraternel autour d'un plat de pâtes!

Je me permets d'insister sur les mots «qualité professionnelle», car, pour pouvoir se faire entendre, le talent ne suffit pas. «Tu ne peux pas être missionnaire ici et ne pas avoir toutes les compétences professionnelles requises», m'explique Mark.

Christin, actrice et missionnaire, est venue spécialement à Los Angeles pour prier pour l'Industrie. «Je prie mon chapelet sur le plateau. Avec une amie, on fait le tour du studio en priant pour les gens qui sont dedans! La prière est efficace!» Elle fait partie de la congrégation des Filles de Saint-Paul en tant que laïque dans le monde. Cette congrégation a elle-même pour vocation d'évangéliser par les médias (radio, cinéma, musique...).

La mission est grande, mais les ouvriers peu nombreux. Comment savoir si l'on est appelé à être missionnaire dans la fameuse... industrie?



Photos : Judith Renaud (photo du haut), Anne-Laure Dollié (photo du bas).

«N'ayez pas peur!»

Maggie a repris cette phrase de l'Évangile pour répondre aux inquiétudes des chrétiens par rapport à l'industrie du cinéma. «C'est merveilleux d'être appelé à évangéliser ici. On ne devrait avoir peur de rien tant que l'on a Jésus dans son cœur.»

Tous les artistes que j'ai rencontrés m'ont répondu que, pour cultiver cette relation intime avec Jésus, il était indispensable de s'entourer d'autres chrétiens.

Si quelqu'un se sent appelé à faire fructifier les dons que Dieu lui a donnés en essayant de vivre d'une carrière artistique autour du cinéma, il doit avant tout

être conscient que ce chemin est loin d'être le plus simple, mais il reste passionnant!

Je laisse les derniers mots à Paul Moorhead: «Ma priorité est mon identité chrétienne avant d'être acteur. Je suis libre avec Jésus, peu importe le rêve que je poursuis.» ■

Musicienne et voyageuse, **Anne-Laure** parcourt la planète à la rencontre de missionnaires en tout genre. On peut lire ses récits et visionner ses vidéos sur son blogue dipinsideworldtour.blogspot.ca

Yves Casgrain
yves.casgrain@le-verbe.com

Cheyenne-Marie Carron

UNE CINÉASTE SOUS LE REGARD DE DIEU

Pratiquement inconnue au Québec, Cheyenne-Marie Carron, cinéaste française, est une étoile montante du cinéma d'auteur dans le pays qui a vu naître les « images animées ». Ses films attirent l'attention des critiques. La presse parle d'elle. Pourtant, Cheyenne-Marie Carron tient à garder son indépendance, son intégrité. Profondément chrétienne, elle évolue dans un monde où la célébrité est souvent le seul objectif de ses acteurs. Rencontre avec une cinéaste qui filme sous le regard de Dieu.

En ce dimanche matin, quelques heures avant l'eucharistie, mon écran d'ordinateur s'illumine en me transmettant la beauté d'un visage souriant et plein d'entrain. Avec ses longs cheveux noirs, Cheyenne-Marie Carron pourrait très bien vivre sa carrière devant la caméra. C'est plutôt derrière que sa vie mouvementée l'a conduite.

Pourtant, rien dans ses premières années d'existence ne la destinait à faire partie de cet univers où la lumière des projecteurs s'unit à l'obscurité des salles de cinéma. Cheyenne-Marie est une enfant de la DASS (l'équivalent de notre Département de protection de la jeunesse).

« Yves, je vais vous confier quelque chose. Durant les premiers mois de ma vie, j'ai été hospitalisée, car j'étais un bébé maltraité. Je ne veux pas m'étendre là-dessus, puisque j'ai eu la chance extraordinaire (ou est-ce la Providence?) d'être placée dans une famille d'exception, avec une maman tellement sensationnelle que je ne pourrais pas imaginer avoir une autre maman qu'elle.

« Disons que je suis née dans le ventre d'une femme, ma génitrice, par accident. Elle m'a abandonnée. Et j'ai été placée dans une famille qui m'attendait. »

Pupille de l'État français

Sa famille d'accueil ne lui a jamais caché ses origines. « Dès l'âge de cinq ans, j'ai su d'où je venais, car ma mère m'a toujours parlé très naturellement de ce placement. »

Portrait de la résilience même, Cheyenne-Marie parle de son drame personnel comme d'une chance.

« Mon abandon a fait naître en moi la force. Quand vous démarrez la vie comme cela, très franchement, il n'y a pas grand-chose qui puisse être effrayant après. Comme j'étais pupille de l'État français, le monde commençait avec moi. Cela peut paraître très prétentieux. Et c'était très prétentieux. C'est-à-dire que, derrière moi, il n'y avait rien. Il n'y avait pas la lignée. Je me sentais unique. Et ça, c'est une force extraordinaire. Il n'y avait pas de limites pour moi. »



Cheyenne-Marie parle de sa famille d'accueil avec chaleur. «Ma mère est une ancienne institutrice. Mon père est un ancien maçon. Mes parents ont adopté d'autres enfants. Nous sommes trois enfants adoptés, dont un petit frère qui est sourd. Il est né au Guatemala. Lorsque j'ai changé d'identité, car j'ai été adoptée officiellement par mes parents à l'âge de vingt ans, j'ai pris le nom de Cheyenne. Je rendais ainsi hommage à mon petit frère, qui est un Indien maya.

«Ma famille est composée de gens simples qui vivent dans la Drôme et qui sont remplis d'amour. Ils sont très catholiques et socialistes. Moi, je ne suis pas du tout de gauche, mais bon ! Ma famille et mes grands-parents étaient très soucieux de la tradition. J'ai reçu cet héritage-là.»

Cheyenne-Marie a donc eu le bonheur d'être aimée par des parents ouverts sur le monde et partageant un amour profond pour l'Église.

«J'ai reçu la foi par ma mère. Nous allions à la messe en famille. Je n'étais pas baptisée. Parfois, je communiais quand même en partageant l'hostie avec mon frère, en cachette ! J'ai été baptisée très tard. Mes parents, en tant que famille d'accueil, n'avaient pas le droit de me faire baptiser. Même si je n'étais pas baptisée, je sentais que Dieu était avec moi. Il marchait avec moi. Cela est certain. Je le ressentais énormément.»

Malgré tout l'amour que pouvait lui prodiguer sa famille, Cheyenne-Marie ne se reconnaissait pas parfaitement dans sa conception de l'Église et de la vie spirituelle. «Dans mon enfance, j'aimais l'héroïsme. Et l'héroïsme n'était pas trop valorisé dans la manière dont on m'a montré la religion. Cet amour pour les actes héroïques et l'attachement de mes parents à l'esprit de Vatican II ont été bénéfiques pour moi. Ces deux tendances idéologiques qui germaient en moi m'ont permis d'être debout et d'avoir de grands rêves.»

La crise

C'est dans cet environnement familial que la foi de Cheyenne-Marie s'est fortifiée. «Deux personnes ont joué un rôle primordial dans ma découverte de l'amour chrétien et de la foi catholique. En premier lieu ma mère, qui est une sainte femme, et puis le prêtre du village d'où je viens. Sa sœur a été assassinée par un jeune musulman. Il a tendu la main à

la famille du tueur. Ces deux personnes m'ont véritablement initiée à l'amour chrétien.»

À l'âge de 16 ans, le monde idyllique de Cheyenne-Marie se fissure. Elle entre de plein fouet dans le monde de l'adolescence. Cette transition entre l'enfance et la vie d'adulte a été extrêmement pénible pour elle.

Révoltée, elle suivait ses propres règles, ses propres lois. Elle fuguait et fréquentait l'école de moins en moins régulièrement. «Du coup, la DASS m'a mise dans un foyer d'urgence. C'est là qu'a commencé ma vie d'adulte. Je n'étais plus dans le cocon familial. Je suis restée deux ou trois mois dans ce foyer d'urgence. J'ai dû convaincre le directeur de ce foyer de me donner un studio, car je n'arrivais pas à vivre dans cet environnement plein de gosses à la vie chaotique. Cela a été très difficile. Donc, à 16 ans et demi, je vivais seule grâce à une pension de la DASS. Malgré tout, je n'allais pas beaucoup à l'école.»

Pour occuper ses journées, Cheyenne-Marie se tourne vers le cinéma. «Je louais des vidéos dans un vidéoclub. Je pouvais regarder cinq ou six films par jour. J'ai découvert mon futur métier comme cela. Au début, ce n'était pas une passion. C'était un moyen pour me soustraire au monde. Je m'immergeais dans des univers poétiques. Lorsque j'ai eu 18 ans, la DASS m'a demandé de me débrouiller par moi-même. C'est à ce moment que j'ai décidé d'en faire mon métier.»

Le baptême

Malgré le chaos qui régnait dans sa vie, Cheyenne-Marie vivait une relation intime avec Dieu. «Même durant cette période difficile, je sentais la présence de Dieu dans ma vie. À 18 ans, j'ai voulu me faire baptiser. J'ai donc commencé le catéchuménat. Cependant, j'ai arrêté mon cheminement, car je ne me sentais pas assez digne pour devenir chrétienne et pour officialiser mon union avec l'Église. Oui, j'allais à l'église.

«Toutefois, je ne me sentais pas prête. Bien sûr, Dieu est tout amour et miséricordieux. Tout de même, il est nécessaire de pouvoir se regarder dans le miroir. Je voulais être plus en harmonie avec ce que l'Église me demandait.»

La situation personnelle et professionnelle très difficile de Cheyenne-Marie a ralenti sa marche vers le

« Le monde du cinéma, je m'en fous. Je fais des films, point. »

baptême. «Pour gagner ma vie, je travaillais dans le domaine de la mode. J'ai été mannequin. Ce travail m'a permis de me louer une chambre de bonne durant deux ans à Paris. Mes débuts ont été très durs. Je ne connaissais personne dans la Ville Lumière. À cette époque, je devais beaucoup mentir et tricher pour survivre. J'entrais sans payer dans les autobus et les métros. Je me faisais souvent prendre. J'avais 10000 francs de contraventions. Tout cela compliquait ma démarche vers le baptême, surtout que ma mère m'avait inculqué des principes très stricts au sujet de la droiture.

«Un jour, alors que je n'étais encore qu'une enfant, j'ai trouvé un billet de 50 francs. Je le montre à ma mère qui me dit: "Comme ce billet appartient à quelqu'un, nous allons l'apporter à la mairie. Comme cela, la personne qui l'a perdu pourra le récupérer." Ma mère pensait faire mon éducation, mais en fait, elle m'a donné des complexes! (Rires) Voilà pourquoi, durant cette période de ma vie, je ne me croyais pas prête pour recevoir le baptême.» Malgré tout, Cheyenne-Marie reçoit le baptême à l'âge de 36 ans.

Les premiers pas de Cheyenne-Marie dans le monde du cinéma sont titubants. Malgré sa vie de galère, elle réussit tout de même à réaliser son premier court métrage, *À une madone*.

«Formellement, il était bien. Cependant, le scénario n'était pas très bon.» Son deuxième film, *Sans limite*, un long métrage réalisé en 2005, la sort de l'ombre et gagne plusieurs prix. Dès lors, elle enchaîne les réalisations. Les critiques se font de plus en plus élogieuses et paraissent dans les grands médias français.

Malgré tout, Cheyenne-Marie demeure stoïque devant ce succès. «Le monde du cinéma, je m'en fous. Si cela veut dire aller dans des projections privées, aller à des festivals, cela n'est pas pour moi. Je ne

fais pas partie du milieu du cinéma. Je fais des films, point. De plus, mes films sont hors système.»

La présence de Dieu

Toujours croyante et pratiquante, Cheyenne-Marie me confie que Dieu semble moins présent dans sa vie. «J'en ai peut-être moins besoin. Maintenant que la souffrance s'est éloignée, je le sens plus distant. Après mon baptême, j'ai commencé à ressentir les choses de la foi de manière moins passionnelle.» Peut-être sans le savoir Cheyenne-Marie vient-elle de décrire l'évolution naturelle d'un cheminement de foi qui passe de l'enfance à la vie d'adulte.

Toutefois, la prière est présente dans sa vie. «Je prie le matin et parfois le soir. Avant un rendez-vous important, je le confie à Dieu. Je porte des chapelets sur moi. Malgré tout, je sais que Dieu est avec moi!»

Lorsque Cheyenne-Marie confie que Dieu fait partie intégrante de sa vie, cela n'est pas une figure de style. «Avant de réaliser un film, je consulte un prêtre. Après l'entretien, nous nous mettons à genoux et ensemble nous remettons mon film à Dieu. Je suis convaincue que, lors de cet entretien, Dieu regarde. Dans ce rendez-vous, je puise ma force pour aller au combat et mener à bien mon film de la manière la plus juste, la plus ouverte et qui plaira le plus à Dieu.

«Toutefois, même si le prêtre me suggère des choses, je décide par moi-même. Je garde toujours mon intégrité.»

Réalisatrice, Cheyenne-Marie doit voir à tout, y compris au bien-être des équipes qui se forment au gré de ses films. «Mon éducation profondément chrétienne m'a donné des outils pour bien gérer mes équipes techniques et pour trouver la manière de traiter les

sujets que j'aborde. Lorsque nous sommes chrétiens et que nous arrivons à l'être dans les moments où cela ne va pas, cela est une force supplémentaire pour nous entendre avec l'autre et pour arriver à notre but dans le respect de l'autre.»

Au fil du temps, Cheyenne-Marie a choisi de traiter de sujets que les critiques qualifient de casse-gueules (racisme anti-blanc, conversion d'un musulman au christianisme...). Elle le fait de la manière la plus chrétienne possible.

«Je réalise un cinéma dans lequel j'essaye de traiter de ces sujets avec justesse et bienveillance. Cela me caractérise. Et puis, je ferais honte à ma famille si je faisais les choses différemment. Je ne veux pas blesser.»



Cheyenne-Marie est la preuve vivante qu'il est possible d'être chrétien et de garder son intégrité dans un monde cinématographique souvent très dur envers le christianisme. Fidèle à ses convictions, elle sait composer avec cet univers où se côtoient le meilleur et le pire de la société. En cela, Cheyenne-Marie est une véritable apôtre des temps modernes... ■

Filmographie:

À une madone, court métrage, 2001.

Sans limite, long métrage, 2005. Prix du meilleur film au festival Rebel Fest de Toronto. Prix de la meilleure interprétation féminine au Festival de Saint-Jean-de-Luz, France, 2005.

La charité romaine, long métrage, 2008.

Extase, long métrage, 2010.

Ne nous soumettons pas à la tentation, long métrage 2011. Prix KINEMA – 25^e Festival Film Fest, Braunschweig, Allemagne, 2011.

La fille publique, long métrage à saveur autobiographique, 2012.

L'apôtre, long métrage, 2014. Prix spécial de la fondation Capax Dei – Festival Mirabile Dictu, Vatican, 2014.

Patries, long métrage, 2015.

La morsure des dieux, long métrage. En écriture.

Site professionnel de Cheyenne-Marie Carron:
www.cheyennecarron.com/films.php



Photo : Cheyenne-Marie Carron



Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

PRÊTRE ET CINÉASTE

M^{gr} Albert Tessier (1895-1976)

Albert Tessier nous a quittés depuis déjà quarante ans. Même si son apport à notre patrimoine culturel est considérable, il demeure largement méconnu aujourd’hui. Sa mission : révéler la dignité de son peuple. Pour découvrir ce prêtre trifluvien et pionnier du cinéma québécois, *Le Verbe* est allé à la rencontre de deux de ses amis et anciens collaborateurs, l’historien Denis Vaugeois et l’ethnologue René Bouchard.

Le Verbe : Il est difficile de comprendre comment un homme de l’envergure de M^{gr} Tessier soit, aujourd’hui, pratiquement inconnu du grand public. Un tel engagement dans l’Église et dans la société civile nous semble hors du commun. Quelles étaient ses convictions spirituelles et politiques ?

René Bouchard : M^{gr} Tessier a eu la vocation très tôt. Il a commencé son cours classique en 1910 et, en 1916, il savait qu’il voulait devenir prêtre. Ordonné en 1920, il a passé toute sa vie dans l’apostolat, fidèle à son sacerdoce. C’est ce qui l’a motivé à se livrer corps et âme, avec une énergie folle et des convictions profondes. Il avait à cœur de véhiculer le message qui l’avait façonné.

Denis Vaugeois : Il a étudié en théologie, entre autres. Il habitait à Sainte-Anne-de-la-Pérade et,

de sa chambre, il avait une vue sur le calvaire dans le jardin.

R.B. : En ce qui concerne la doctrine de l’Église, il ne s’en est jamais écarté. Il en a été un fier représentant tout au long de sa vie. Ça l’a suffisamment nourri pour son œuvre multiforme, c’est là qu’il y trouvait les racines. Derrière le propagandiste, on voyait surtout le communicateur.

Il insistait sur la valeur de l’héritage de la foi, sur les valeurs catholiques de la ruralité, sur ce qui a façonné le Québec dans lequel on était et sur ce qui l’a fait émerger vers la modernité.

Être avec lui, c’était participer à un salon. Il recevait énormément. Il m’est souvent arrivé d’être témoin de quelques-uns de ces échanges intellectuels.



Illustration : Marie-Hélène Bochud

Il faut dire que M^{gr} Tessier discutait librement, tout en sachant garder une distance par rapport à certaines positions.

Il a été capable de jouer sur toutes les tribunes, sans préjugés, avec une ouverture d'esprit absolument phénoménale, parce qu'il était animé d'une conviction profonde, qui était de rejoindre son auditoire. Ses conférences filmiques, il les a données à tous les auditoriums sans distinction : il a déjà fait une conférence filmique à Baie-Comeau devant 4000 ouvriers. Il fallait le faire !

Le but de ses conférences était de redonner de la fierté aux gens, de leur donner conscience de la valeur de leur environnement, de la valeur de leur histoire, de l'importance de leurs racines, et de les éveiller à cette réalité-là.

Un héritage colossal

LV : S'il a été, comme vous le soulignez, en dialogue constant avec son époque et ses plus influents acteurs, aidez-nous à apprécier l'héritage d'Albert Tessier à sa juste valeur. Quel est son rôle dans l'histoire du Québec ?

D.V. : Il ne faut pas négliger l'aspect générationnel. Il y a une époque où il était important et relativement connu et reconnu. Maintenant qu'il est décédé et que les gens l'ayant connu sont de moins en moins nombreux, la mémoire s'estompe, naturellement. Mais il a quand même donné son nom à un grand prix du Québec. Ainsi, chaque année, on le nomme dans les journaux à cause du prix du cinéma. Il n'est pas passé complètement dans l'oubli.

R.B. : C'était un personnage coloré, un grand historien... à sa manière. Il a été de l'équipée du journal *Boréal Express*, ce n'est quand même pas rien. Ce journal, dont il a été l'un des principaux artisans, a été un coup de théâtre dans l'histoire du Québec !

D.V. : À l'époque où l'on voulait compléter la nationalisation de l'électricité, on observait attentivement le débat. On réalisait que les gens racontaient n'importe quoi. Comme on était déjà militants en histoire [NDLR : autour du *Boréal Express*], on avait créé toutes sortes d'activités en histoire, mais là, on s'est dit qu'il fallait créer une conscience historique.

On s'est demandé quel média on utilisait. La radio commençait, la télévision aussi, et on s'est dit que

c'était encore le journal qui rejoignait le plus de gens. On a alors eu l'idée d'un journal historique. Puis, on travaillait dans les archives fabuleuses que M^{gr} Tessier avait créées.

R.B. : En parlant de la période précédant la Révolution tranquille, on a souvent qualifié l'action de l'Église et du clergé de « Grande Noirceur ». C'est l'expression qui a été popularisée en partie par Jacques Godbout (auteur et cinéaste) à Montréal. Je ne pense pas que cette expression rende pleinement justice à l'époque.

Vous prenez un personnage comme l'abbé Tessier... C'est impossible de dire que ces gens-là, compte tenu de la somme incroyable d'énergie qu'ils ont déployée, à tous égards, en cinéma, en édition, en livres, en causeries, en conférences, en développement de la conscience historique... Bref, ce n'est pas vrai que cette période-là était une période de grande noirceur.

D.V. : En 1976, René Lévesque se retrouve premier ministre. Il regarde autour de la table et il y a une vingtaine de ministres. Il se rend compte certainement que tous les ministres autour de la table, à l'exception de Claude Charron, qui était plus jeune, avaient été formés sous l'Union nationale. Ses ministres étaient pratiquement tous issus de l'avant-1960. C'était une période qui était censée être la « Grande Noirceur » et qui, paradoxalement, a donné le meilleur cabinet.

Au fond, c'est un peu de la mesquinerie de faire croire qu'il y a une césure, de dire qu'après la Grande Noirceur c'était la lumière.

Pour revenir à Albert Tessier, on peut dire qu'il a touché à tout. C'était un homme polyvalent plein de ressources. Il avait étudié en France et à Rome entre autres, et quand il est revenu, il a été directeur d'études au collège de Trois-Rivières, et aussi professeur à l'Université Laval.

Propager l'émerveillement

LV : Vous évoquiez plus tôt l'aspect « propagandiste » de l'œuvre de Tessier. D'après vous, en quel sens faut-il entendre ce terme ?

R.B. : Certes, Albert Tessier faisait de la propagande. Mais de la propagande dans le bon sens du terme. Il faut dire que M^{gr} Tessier a employé lui-même ce mot-là, mais pas du tout avec l'intention d'aller pervertir les esprits. C'était plus pour susciter et

propager l'émerveillement. C'est ce pour quoi il s'est battu toute sa vie.

Quand il est revenu d'Europe, il s'est mis à enseigner. Il trouvait aberrant que, lorsqu'il demandait aux jeunes de lui nommer des animaux, ils énuméraient le lion, le zèbre, mais aucun ne parlait des animaux du Québec. Il était frappé par la déconnexion des gens par rapport à l'environnement familier.

Sa grande œuvre a été de les réconcilier avec tout ça. Tellement que ses enseignements consistaient à privilégier le contact direct avec la nature, le contact avec les valeurs de l'histoire. Au fond, c'est ce qui l'a nourri lui-même, c'est-à-dire son enfance au Bas-de-Sainte-Anne, le fleuve, la paysannerie.

M^{gr} Tessier a donc voulu représenter ces valeurs incroyables à travers la photo, le cinéma, ses livres, des conférences filmiques, etc. C'est là qu'il a mis sur pied des collections d'histoires régionales : les pages trifluviennes. Il a réussi à rassembler autour de lui des têtes d'affiche importantes : Raoul Blanchard en géographie, Marcel Trudel en histoire.

D.V. : Raoul Blanchard était un des grands connaisseurs du Québec. Il a été l'un des premiers géographes. Dans notre groupe, on avait aussi l'historien Jacques Lacoursière – qui était un excellent cuisinier, par ailleurs. Il mettait la table pour Albert Tessier et ses amis.

Découvreur de talents

LV : D'ailleurs, on dit souvent de M^{gr} Tessier qu'il avait un don pour dénicher les talents émergents du Québec. Avez-vous d'autres exemples à nous partager à cet égard ?

D.V. : Cet homme-là, au fond, était un animateur. Si vous tombiez entre ses pattes, il ne vous lâchait pas. Par exemple, il est le père spirituel de Félix Leclerc. Albert Tessier a édité d'innombrables auteurs. Dans le cas de Félix Leclerc, il a senti qu'il tenait une richesse spéciale entre ses mains, et l'a donc amené chez l'éditeur Fides pour leur demander de le publier. Nul besoin de vous préciser que ce fut un énorme succès. C'était, en quelque sorte, la naissance de Félix Leclerc.

Un autre exemple ? C'est lui qui a trouvé les Bourgault, une désormais célèbre famille de sculpteurs de Saint-Jean-Port-Joli. Quand il s'occupait des Instituts

familiaux comme inspecteur, il voyageait à travers tout le Québec et il dénichait des talents. Il avait un flair incroyable.

Dans le cas d'Émile Nelligan, ça n'a pas pris de temps avant que M^{gr} Tessier le repère. À un moment donné, il est allé le voir à l'hôpital, et il l'a pris en photo. Les photos de Nelligan que l'abbé Tessier a prises, ce sont les photos qu'on voit de Nelligan aujourd'hui. Les gens pensent que c'est du domaine public, mais ce sont les photos de l'abbé Tessier. Quand il a repéré quelqu'un ayant un potentiel, il le lançait, lui poussait dans le dos.

R.B. : Il a été un amoureux des artistes et des créateurs. Son bureau au séminaire de Trois-Rivières était un véritable musée.

D.V. : Albert Tessier avait accueilli l'artiste Jordi Bonet – qui n'avait qu'un bras – à son domaine de Tavibois et il a beaucoup misé sur lui. Il lui a dit qu'il allait le loger pour lui faire prendre l'air pur et lui a proposé de créer des œuvres pour sa nouvelle chapelle. Ça a été les premières grandes œuvres de Jordi Bonet au Québec. Ce dernier lui a fait pas moins d'une quinzaine de peintures.

L'âme de la terre

LV : Permettez que nous posions notre regard plus précisément sur le cinéaste qu'était Albert Tessier. Quelle approche privilégiait-il dans ses films ?

R.B. : Ce que les cinéastes québécois Brault et Perault ont développé dans le tournant des années 1960, le cinéma direct, M^{gr} Tessier en est la parfaite incarnation. En tenant compte de l'époque où il a tourné ses films, on peut dire qu'Albert Tessier a fourni les balbutiements de ce type de cinéma.

Il avait toujours sa caméra portée à l'épaule; il ne voulait surtout pas avoir de trépied. Il tournait ses films avec une simple caméra Bolex (portative). L'abbé Tessier parcourait la province de Québec de long en large et il en a tiré des milliers de photographies et a même été associé à une enquête de tourisme dans les années 1940. Il a vraiment été au cœur de la connaissance du territoire.

Je me souviens d'avoir parlé au cinéaste Michel Brault. Il me confiait que, s'il s'était intéressé à l'œuvre de M^{gr} Tessier, il avait prêté davantage attention au travail de l'abbé Proulx, lui aussi cinéaste.

Toutefois, Albert Tessier ne figurait pas parmi ses influences directes.

Cela dit, les thématiques qu'il choisissait pour ses films l'ont suivi tout au long de sa carrière. Notons spécialement la forêt et l'histoire de la Mauricie [NDLR: le terme «Mauricie», tiré de la rivière Saint-Maurice qui traverse la région, est d'ailleurs un néologisme créé par Tessier lui-même].

Il a fait des films à connotation fortement régionaliste. On a aussi toute une série de films dédiés à ses voyages à travers le Québec. Et bien sûr, on compte beaucoup d'œuvres puisant dans les thèmes religieux, largement inspirés de sa spiritualité.

LV : On dit qu'il révélait l'âme de la terre, l'âme du peuple, qu'il voulait susciter l'étonnement. Qu'en dites-vous ?

D.V. : Il est nécessaire de se rappeler qu'Albert Tessier n'a pas vécu à une époque où la question religieuse posait problème. C'est quelque chose qui allait de soi. Ses contemporains vont à la messe le dimanche, se confessent et font leurs Pâques. Les prêtres de cette époque sont très engagés et instruits et ils ont des causes. Ils ne font pas de prosélytisme, ils n'ont pas à convertir personne.

R.B. : Ces prêtres se sont davantage intéressés à la francisation, à devenir maître chez soi, à découvrir leurs origines.

D.V. : Ce qui n'empêchait pas M^{gr} Tessier d'être très pieux. Par exemple, dès son arrivée au domaine Tavibois, il y a fait construire une chapelle ornée de nombreuses petites statues de saints commandée à des artistes du Québec.

R.B. : En découvrant Albert Tessier, j'ai découvert à travers lui un héritage important du Québec, une richesse que je ne soupçonnais pas. J'ai découvert des artistes, mais aussi la Société des dix qu'il a fondée avec les grands historiens de son époque. J'ai été sidéré par ce personnage. Il peut aujourd'hui encore inspirer beaucoup de gens. ■

« Un conseil de Jules Renard aux enfants me servait de guide : "Soyez artistes : c'est si simple, il n'y a qu'à regarder." J'ajoute ici un commentaire d'Henri Pourrat, découvert plus tard : "Mais dépêchez-vous de regarder : demain vous ne saurez plus voir. Vous ne verrez plus les choses ; vous verrez les idées qu'on vous aura données des choses et que vous projetterez sur elles ; elles ne seront plus qu'un écran. Les enfants savent voir, mais très vite ils n'osent plus dire." »

« Quel est le but de l'éducation ? Préparer des êtres tous différents aux grandes tâches de la vie, respecter leurs dispositions distinctes, ne pas essayer de les mouler en série comme la cire molle. Et par-dessus tout, ne pas croire que notre devoir est accompli quand on a imprimé de force dans la mémoire tout le contenu livresque d'un programme scolaire, quel qu'il soit. »

– M^{gr} Albert Tessier

Vincent Froget
redaction@le-verbe.com

LA VIERGE, LE VERBE ET PASOLINI

Regard sur *L'Évangile selon saint Matthieu*

Dans *L'Évangile selon saint Matthieu* (1964), Pier Paolo Pasolini met en scène la Sainte Vierge comme le destinataire du récit évangélique, à la place habituelle de Dieu. Une originalité signifiante qui traverse une œuvre où la chair et l'esprit se confondent, où le destin de la mère et celui du fils s'entremêlent, de la naissance à la résurrection, en passant par la passion.

Ce film est un acte de foi. Toute la question est de savoir en quoi. Pasolini se dit athée, et pourtant, nul n'a su mieux que lui rendre compte du Verbe christique. Le cinéaste nous laisse un indice pour cerner l'originalité de sa position : la Vierge. Dieu le Père n'est pas figuré dans le film.

Marie sera donc la seule représentation de la parenté de Jésus. L'amour que Pasolini porte au message du Christ implique une vénération pour l'origine, une vénération pour celle qui l'a engendré.

Marie, silencieuse et imposante

Selon les Écritures, l'homme naquit du Verbe de Dieu, et Dieu du ventre d'une femme. L'inversion de la « mythologie » chrétienne constitue le point de départ du film de Pasolini. Le regard sûr, endolori et presque hautain de la Sainte Vierge ouvre le film sur sa condition, sur sa destinée depuis la nuit de la Visitation.

Dès le deuxième plan, Joseph, apprenant la grossesse de Marie, n'est plus son égal. Il descend d'une marche, abattu sans qu'elle ait à prononcer un mot. Le charpentier part sur le chemin, désespéré, fataliste. Puis, lui aussi, par l'entremise de l'ange, accepte le scénario divin.

Le film place la Vierge dans un rôle qui lui est rarement attribué. Elle porte Jésus dans sa chair et partage sa nature divine. Cette représentation de la Vierge, proche de la parèdre, renvoie à l'idée d'Immaculée Conception. Cette nature, elle ne la quittera pas. Silencieuse et imposante, dévouée et déterminée, elle est l'instigatrice du récit. Sans elle, rien n'aurait lieu. Elle le sait et l'assume jusqu'au martyre.

Dans les premières séquences du film, les expressions de Marie préfigurent la vie de son fils. Elle est consciente de l'issue fatale à laquelle elle condamne son enfant dès sa naissance. Elle connaît aussi le rôle qu'il doit jouer.

Faisant sienne l'idée d'Immaculée Conception, Pasolini réalise un film où l'incarnation divine ne procède pas du Père, mais de la mère. Entre le Père et le Fils intervient la génitrice. Par Dieu, la Vierge fait naître un homme.

Cette vision théologique permet au réalisateur italien de rapprocher la nature du Christ de celle des hommes. Un être de chair et d'os, sorti du ventre de sa mère, qui, comme nous, doit désormais grandir, s'accomplir et mourir.



Le corps et l'esprit, l'affrontement avant la communion

Cependant, l'être humain ne se compose pas seulement de chair, il est aussi esprit. Et si chair d'homme lui est donnée par sa mère, l'esprit lui sera donné de sa filiation céleste. Ainsi, si Marie ne prononce pas un mot de tout le film, le Christ s'avère très loquace : discours, accusations, démonstrations, professions... Jésus assume la nature de son Père. En plus de se montrer comme un être de chair, le Christ est, encore plus manifestement, Verbe.

Lors d'un discours, en présence de sa mère, Jésus va renier son sang pour lui préférer la filiation divine, spirituelle et universelle. Si ses mots sont durs et déterminés, son corps pourtant le trahit et une larme lui coule des yeux. Ce schéma traverse tout le film : sa parole et ses actes lui sont inspirés du divin, tandis que son corps renvoie toujours à l'origine charnelle. Alors que Jésus accomplit sa destinée, il est rappelé à sa condition humaine par la Passion.

Pendant le chemin de Croix, la Vierge réapparaît auprès du Christ. Elle suit son fils jusqu'au tombeau et accomplit le mouvement inverse de celui de l'enfantement. Parce qu'elle partage la nature corporelle de son fils, elle aussi va souffrir.

Pasolini pousse la communion entre les deux êtres jusqu'à faire tomber la Vierge par trois fois, comme son fils. Jésus dans son tombeau, la mort triomphe et la Vierge se fait entendre. Pas un mot, juste un soupir. Cette plainte, qui n'est pas sans rappeler les mythes

du dernier souffle de vie par lequel l'âme s'échappe, est le signe de l'union entre la mère et son fils.

La dernière séquence montre Marie heureuse et rayonnante, car son fils a vaincu la mort. Il vit, mais plus important encore, le Christ ressuscite corps et âme. Marie est récompensée de sa foi et de son sacrifice. À travers elle, ce sont toutes les mères qui sont heureuses, car plus qu'un Dieu vivant, c'est désormais un fils éternel qu'elle a donné au monde, la promesse de salut pour tous ses enfants.

La tonalité finale est joyeuse et, malgré les péripéties, ce film n'est jamais terne. La mise en scène glorieuse du Christ et l'humilité du dispositif cinématographique devant sa parole transforment le film en ode. Dans la plus grande tradition catholique, Pasolini a laissé une place de choix à la mère du Christ aux moments les plus décisifs.

Mystérieux, le personnage de Marie reste sacré chez Pasolini, et la déférence du cinéaste sonne alors comme un pieux remerciement. ■

L'Évangile selon saint Matthieu (v. o. : *Il Vangelo secondo Matteo*), Italie, 1964, drame historique, 133 minutes,

v. o. : italien. Classement : présence parentale recommandée.

Réalisation : Pier Paolo Pasolini. Production : Alfredo Bini.

Avec Enrique Irazoqui dans le rôle du Christ et Susanna Pasolini dans le rôle de la Vierge.

Vincent Froget contribue à la revue *Philitt* (France).

Il se décrit lui-même comme un « théologue autodidacte », novelliste et passionné de cinéma.

Note :

Ce texte a paru initialement dans la revue de philosophie et de littérature *Philitt*. Il est reproduit ici avec l'aimable autorisation de son auteur et de ladite revue.

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

QUAND L'ENQUÊTE DEVIENT QUÊTE

La résurrection du Christ

C'est en mars, pendant le carême, avec deux de mes ados, que j'ai pu voir et apprécier grandement le film *La résurrection du Christ (Risen)* de Kevin Reynolds.

Bien entendu, il y a plusieurs petites choses qui dérangent : la couronne d'épines est peu crédible, la scène de l'Ascension est décevante à cause des mauvais effets spéciaux. On reproche au film d'être à la sauce américaine, mais moi, personnellement, j'aime bien cette sauce.

Mais tout ça, si on le veut bien, est rapidement oublié quand on se laisse toucher par ce Romain, Clavius (interprété par le viril Joseph Fiennes), alors qu'il est chargé d'une enquête et qu'il se retrouvera, bien malgré lui, en quête de sens à sa vie...

Clavius, sur ordre de Pilate, doit retrouver le corps du crucifié, qui, selon les dires de ses disciples illuminés, serait ressuscité d'entre les morts.

La quête de Clavius

Clavius cherchera ce corps, donc, par tous les moyens possibles – il ira jusqu'à déterrer les morts –, mais il devra bien admettre que le corps est introuvable.

Ce n'est qu'en suivant Marie-Madeleine, très bien interprétée par la belle Maria Botto, dont le mysticisme est bien rendu, qu'il se retrouvera face à face avec le Ressuscité, entouré de ses apôtres qui, eux-mêmes, sont totalement éberlués, et en larmes,

par la présence de Jésus qu'on devine soudaine, au milieu d'eux.

Cette scène – et peut-être même juste cette scène – vaut à elle seule le détour.

Alors qu'il avait vu le Crucifié sur sa croix – c'est lui-même qui était chargé de l'exécution –, Clavius est foudroyé à la vue du Ressuscité.

Il voit de ses propres yeux les plaies aux mains, mais sa raison est subjuguée. Il en restera tétanisé, incapable de bouger, saisi au plus profond de lui-même. Ce qu'il appréhendait depuis le début, ce qu'il souhaitait être faux, il doit l'admettre : Jésus est vraiment ressuscité !

C'est là que son monde s'écroulera. Son monde romain. Son monde païen. Rien, désormais, ne sera plus comme avant. Sa recherche aura été longue, ardue, poussiéreuse, décevante, pleine d'embûches. Et toute cette quête se verra anéantie (ou récompensée ?) par la simple vue, la simple rencontre, le simple face à face avec le Ressuscité.

Clavius expérimente ce que bon nombre de païens, d'athées ou d'agnostiques sont susceptibles de vivre un jour ou l'autre : la rencontre qui fait défaillir toutes les certitudes.

Certains ont vécu ce face à face avec le « Corps du Christ », ce petit bout de pain, au cours d'une messe, alors qu'ils ne s'y attendaient pas, alors qu'ils y



allaient machinalement depuis des années... Et soudainement, *bang!* La saisie. La rencontre.

Allez en Galilée

Jésus disparaîtra devant Clavius, il ne sera plus «au milieu d'eux», comme dit l'Écriture, et les apôtres devront fuir Jérusalem pour Le retrouver en Galilée. Clavius suivra, car il ne peut plus vivre ni même respirer comme avant. Il veut des réponses.

Une autre scène est remarquable. Celle de la rencontre en Galilée. Je dois avouer que j'en ai eu les larmes aux yeux...

Il faut voir les apôtres devenir totalement fous de joie à la vue de Jésus marchant sur la plage. Quand ils finissent par le reconnaître, ils se mettent à hurler. Ils courent vers lui, se jettent à l'eau, se prosternent à ses pieds, l'enlacent violemment, puis tendrement, pleurent sur lui, le cajolent... J'y étais, moi aussi !

Et en retrait, un regard qui nous transperce : Clavius qui n'ose pas, qui se retient, qui se demande encore s'il n'a pas la berlue, s'il n'est pas en train de devenir, lui aussi, au grand dam de son rationalisme... un illuminé !

Il représente, lui seul, combien d'hommes et de femmes qui, même devant la vérité crue exposée devant leurs yeux, refusent de croire... et à qui il faut laisser le temps d'intégrer, de vivre et de digérer tout ça.

Plus tard, pendant la nuit, Clavius osera enfin – car il n'en peut plus, j'imagine – s'approcher de Jésus, et il s'assoira à ses côtés en silence. Un peu comme un chrétien fait quand il prie. C'est une scène très troublante, je dirais, car Jésus met le doigt, en ne disant que l'essentiel, sur ce qui fait vivre Clavius, sur son grand désir de sens. Il touche le cœur de son être.

Des témoins ordinaires

Somme toute, même avec ses petites imperfections, ce film nous donne le plaisir de vivre un peu les moments qui ont suivi la résurrection du Christ ; peu de films mettent en scène les Actes des apôtres.

Il nous fait goûter un brin de l'expérience extraordinaire qu'ont vécue des hommes et des femmes ordinaires.

Pour un païen, c'est la rencontre du Ressuscité. Pour les tout premiers disciples, ses amis, ceux qui l'avaient abandonné, c'est l'éblouissante réalité d'une Espérance qui dépasse tout entendement.

On se surprend à rêver, l'espace d'un instant... Ah ! qu'est-ce que j'aurais aimé y être, moi aussi ! ■

La résurrection du Christ (v. o. : *Risen*), États-Unis, 2015, drame religieux, 107 minutes, v. o. : anglais.
Classement : général. Réalisation : Kevin Reynolds.
Interprètes : Maria Botto, Cliff Curtis, Tom Felton, Joseph Fiennes, Peter Firth.

Javier Rebolledo Flores
redaction@le-verbe.com

LÀ-HAUT

Un bout de ciel ici-bas

Voici un film projeté le 13 mai 2009 à Cannes, primé par les Golden Globe en 2010 et oscarisé par l'Académie comme meilleur film d'animation la même année. Voilà de quoi attirer notre attention !

L'union de Disney et Pixar nous apporte 96 minutes de bon cinéma qui brasse les émotions et qui dépasse largement ce que nous sommes habitués à voir dans le genre « familial ».

Le long-métrage raconte la vie, de l'enfance à l'âge d'or, de Carl Fredricksen. Pour l'instant, soulignons que, très jeune, son esprit d'aventure l'amène déjà à connaître la femme de sa vie, sa chère Ellie, qu'il ne tardera pas à épouser.

L'exode

La trame de la vie du jeune couple se voit marquée par l'impossibilité d'avoir des enfants et par des problèmes d'argent. Déjà, on sent que ce film veut nous mener hors des sentiers battus de la famille idéalisée.

Devant cette réalité, Carl et Ellie se souviennent de leur rêve d'enfance, puis voilà, le couple trouve un autre sens à sa vie. Néanmoins, comme le passage implacable du temps fait son travail, Fredricksen et sa femme vieillissent, et Ellie, tombée malade, meurt.

Puis, assez rapidement, la vieille maison de Carl se voit cernée par le développement urbain. Désolant panorama. Pour remédier à la situation, il attache une myriade de ballons d'hélium à sa maison et part accomplir son rêve aux chutes du Paradis, au Venezuela.

Pendant le long voyage, notre vieil explorateur fait connaissance avec son inespéré copilote, le jeune scout Russell. Ils rencontrent ensuite le chien Doug,

puis Kevin, un oiseau exotique. Le dénouement de cette histoire arrive quand notre âgé personnage doit choisir entre sauver ses amis ou accomplir la promesse faite à sa défunte épouse. Que se passe-t-il ? Nous le saurons bien vite...

La mémoire et l'avenir

À mon avis, *Là-haut* est une très belle œuvre, capable de manier aussi bien l'humour que l'émotion. Le film suscite également comme une douce mélancolie par l'esprit d'aventure et d'amitié qui entoure le vieux Carl.

Si je ne devais souligner qu'une seule scène de ce film, ce serait lorsque Carl est dans la solitude de sa maison. Le vieil homme regarde son livre d'aventures et il se souvient des grands moments vécus. Ces doux souvenirs et ces quelques mémoriaux, plutôt que de l'enfoncer dans une nostalgie nécosante, le poussent vers l'avant et l'aident à continuer sa vie malgré les épreuves.

De nombreux autres ingrédients donnent vie à *Là-haut*. Que l'on pense à l'évolution frénétique d'une cité empêchée par une simple vieille maison, ou encore à la relation d'amitié entre Carl, un vieux veuf octogénaire, et Russell, un enfant marqué par l'absence de son père.

Sans aucune hésitation, je vous recommande fortement cette histoire. Parions que vous ne pourrez vous empêcher de la partager avec votre famille et vos amis. ■

Là-haut (v. o. : *Up*), États-Unis, 2009, animation, 96 minutes.
Classement : général. Réalisation : Pete Docter et Bob Peterson.
Avec la voix de Charles Aznavour (Carl Fredricksen).

LA SANTÉ MENTALE DANS LA FICTION

Yves Casgrain

yves.casgrain@le-verbe.com

Qu'il fasse œuvre de fiction ou qu'il s'inspire de faits réels, le cinéma déforme souvent la réalité afin de la rendre plus attrayante pour son public. Ce dernier s'en trouve généralement satisfait. Cependant, lorsque les réalisateurs s'inspirent des maladies psychiques graves et permanentes pour produire leurs films, les conséquences peuvent s'avérer dramatiques.

Si l'on fait abstraction des différents symptômes dont souffrent les personnes atteintes de maladies mentales, ce qui les handicape le plus lourdement, ce sont surtout des réalités comme le regard des autres et les préjugés. Or, la télévision et le cinéma, avec leurs téléseries et leurs films, véhiculent des stéréotypes au sein de la population. Ces stéréotypes entretiennent la peur et provoquent des réflexes de protection de la part des spectateurs.

L'approximation est reine

Les différentes études sur la représentation de la maladie mentale dans les films prouvent que trop souvent les réalisateurs n'ont qu'une idée très superficielle de la réalité psychotique.

À ce sujet, le psychiatre Édouard Zarifian écrit : « Rares sont les films qui s'attachent à une description clinique d'une pathologie caractérisée. Le plus souvent, l'approximation est reine, et même lorsque des diagnostics sont énoncés, leur représentation ne correspond pas à la réalité. Ce qui est spectaculaire est nécessairement privilégié : les crises, les hallucinations, les délires, mais aussi les dédoublements de la personnalité, qui constituent des énigmes très visuelles. »

Pour nous convaincre de la véracité de cette affirmation, nous n'avons qu'à nous rappeler les différents films qui, bien qu'ayant connu un grand succès, ne reflètent en rien la réalité des personnes aux prises avec la maladie psychique : *Le silence des agneaux*, *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, *The Dark Knight* ou encore *Un homme d'exception*.

Comme le fait justement remarquer le site du ministère de la Santé et des Services sociaux, la folie illustrée dans ces films « n'a aucun ancrage dans la réalité et ne sert que la trame du film. Pourtant, le cinéma ou la télé s'inspirent parfois de faits réels et, tout en donnant un ton dramatique au récit, sont capables de refléter la réalité ».

Heureuses exceptions

Heureusement, bien qu'ils soient rares, des films de fiction abordent les maladies psychiques d'une manière juste. C'est le cas du film *Clean Shaven*. Cette œuvre cinématographique a reçu de très belles critiques dès sa diffusion. Elle raconte l'histoire d'un schizophrène qui, après un séjour à l'hôpital psychiatrique, part à la recherche de sa fille placée dans une famille d'accueil.

Selon Marie-Ève Cotton, psychiatre au Programme des troubles psychotiques de l'Institut universitaire en santé mentale de Montréal, « le film fait vraiment vivre l'expérience d'une personne qui entend continuellement des voix dans sa tête. Et c'est extrêmement angoissant. Le film dure 90 minutes et, à la fin, nous sommes épuisés ».

Chez nous, sur son site Internet, l'Office national du film offre la possibilité d'acheter ou de louer cinq films pour mieux comprendre la maladie mentale. Il s'agit de documentaires plus fidèles aux vécus des personnes atteintes par une maladie mentale. ■

Pour aller plus loin :

Édouard Zarifian, « La psychiatrie et le cinéma, une image en miroir », *Les tribunes de la santé*, 2/2006 (n° 11), p. 39-45, [en ligne]. [www.cairn.info/revue-les-tribunes-de-la-sante-2006-2-page-39.htm]

Cinéma et maladie mentale : pour le meilleur et pour le pire, [en ligne]. [www.iusmm.ca/conferences-fernand-seguin/marie-eve-cotton.html]

Cinq films pour mieux comprendre la santé mentale, [en ligne]. [[blogue/2014/10/08/5-films-gratuits-sur-la-sante-mentale/](http://blogue.onf.ca/blogue/2014/10/08/5-films-gratuits-sur-la-sante-mentale/)]



ET DIEU VIT QUE CELA ÉTAIT BEAU!

Réflexions autour de la lettre aux artistes de saint Jean-Paul II.

«Tu es beauté... Tu es beauté!» s'exclamait saint François d'Assise peu de temps après avoir reçu les stigmates; et saint Bonaventure d'expliquer ainsi: «François contemplait alors dans les belles choses le Très Beau et, en suivant les traces imprimées dans les créatures, il poursuivait partout le Bien-Aimé.» La beauté est chemin vers Dieu, et l'artiste est en quelque sorte le prêtre sur ce chemin. Jean-Paul II l'a rappelé dans sa *Lettre aux artistes**: la beauté est la vocation de l'artiste, et son noble ministère est d'orienter les esprits vers la beauté de Dieu.

Les pères du concile Vatican II ont réaffirmé ainsi la véritable finalité de l'art: «Parmi les plus nobles activités de l'esprit humain, on compte à très bon droit les beaux-arts, mais surtout l'art religieux et ce qui en est le sommet, l'art sacré. Par nature, ils visent à exprimer de quelque façon dans les œuvres humaines la beauté infinie de Dieu, et ils se consacrent d'autant plus à accroître sa louange et sa gloire qu'ils n'ont pas d'autre propos que de contribuer le plus possible, par leurs œuvres, à tourner les âmes humaines vers Dieu» (*Sacrosanctum Concilium*, n° 122).

Je t'ai aimée, ô Beauté !

Toutes les activités humaines en effet visent plus ou moins prochainement la gloire de Dieu, et l'art n'y fait pas exception. L'art pour l'art est une supercherie de l'athéisme moderne.

Le propre de l'art est donc de rendre gloire à Dieu en exprimant «dans les œuvres humaines la beauté

infinie de Dieu». Cette beauté est en un certain sens l'expression visible du bien et la splendeur de la vérité. Quoi qu'en disent les théories relativistes à la mode, l'art demeurera toujours intrinsèquement lié à la beauté.

Cette beauté, pour Jean-Paul II, est la clé du mystère en ce qu'elle renvoie à la transcendance. Elle est une invitation à savourer la vie et à rêver de l'avenir. Mais la beauté des choses créées ne peut satisfaire complètement, et elle suscite cette secrète nostalgie de Dieu qu'un amoureux du beau comme saint Augustin a su interpréter par des mots sans pareils: «Bien tard je t'ai aimée, ô Beauté si ancienne et si neuve, bien tard je t'ai aimée!»

La vocation de charpentier

«N'est-ce pas le fils du charpentier?» (Mt 13,55; Mc 6,3). Ce mot grec *tekon*, que nous traduisons par «charpentier», pourrait tout aussi bien se traduire par «artisan», voire «artiste». Car, pour les Grecs, les artisans et les artistes avaient en commun de transformer le monde extérieur par leurs actions. Dans le Nouveau Testament, ce mot revient deux fois pour qualifier saint Joseph.

Jésus, comme son père adoptif, était donc un *tekon*, un artiste qui transformait le monde et qui accomplissait ainsi la vocation de l'homme à collaborer à l'œuvre de Dieu (Gn 1,26-31).

Comme Joseph et Jésus, la vocation de l'artiste est d'une très haute noblesse, puisqu'elle est à l'image de Dieu dans son agir *ad extra*: Création, Incarnation, Rédemption.

* À moins d'avis contraire, toutes les citations de ce texte proviennent de la *Lettre aux artistes* de saint Jean-Paul II.

I. Écho de la Création

L'art est à la fois écho et parachèvement de la création divine. En créant, les artistes sont à l'image de Dieu, le Père créateur. Leur expérience de création commence toujours par une « inspiration » dont l'origine demeure mystérieuse. Cette inspiration originelle n'est pas sans rappeler « le souffle de Dieu » (Gn 1,2), cet Esprit créateur qui remplissait dès les origines l'œuvre de la création. Une fois leur œuvre achevée, les artistes contemplant leur travail peuvent intimement comprendre Dieu qui pose un regard amoureux sur l'œuvre de ses mains.

Serviteur de la beauté à l'image de Dieu, l'artiste ne doit jamais oublier qu'il est lui-même une œuvre divine. Sa vie est une œuvre en processus de création. Les saints sont à la fois les plus grands artistes et les plus belles œuvres d'art. Artistes en tant qu'ils travaillent à la sanctification du monde, œuvres d'art en tant qu'ils se sont avant tout laissé modeler par Dieu.

Si tous ne sont donc pas appelés à être artistes au sens spécifique du terme, tous néanmoins sont appelés à être des artisans de leur propre vie. Oui, tous doivent faire de leur vie un chef-d'œuvre ! C'est l'appel universel à la sainteté. Faire de sa vie une œuvre d'art est une idée ancienne, mais la nouveauté chrétienne tient en ce que ce n'est plus principalement moi qui sculpte mon existence, mais Dieu qui modèle ma vie selon son cœur, comme l'argile dans la main du potier (Jr 18,6).

Si l'art transforme une matière extérieure à l'artisan, c'est l'agent lui-même qui est transfiguré par

l'éthique. Malgré cette distinction, il existe un trait d'union entre l'œuvre éthique et l'œuvre artistique.

D'une part, puisque l'artiste s'exprime toujours de lui-même, ses œuvres sont toujours un certain reflet de son être. « En effet, quand l'artiste façonne un chef-d'œuvre, non seulement il donne vie à son œuvre, mais à travers elle, en un certain sens, il dévoile aussi sa propre personnalité. » Et dans ce mouvement d'expression de soi, l'artiste est semblable à Dieu qui s'est révélé lui-même dans toutes ses paroles et actions.

D'autre part, dans sa pratique même, l'artiste trouve une dimension nouvelle et un extraordinaire moyen d'expression pour sa croissance spirituelle. La production extérieure est donc toujours liée à la transformation intérieure. L'artiste sculpte sa vie en sculptant ses œuvres.

II. Allégorie de l'Incarnation

L'art est une allégorie du mystère de l'Incarnation. En créant, l'artiste est à l'image du Verbe qui s'est fait chair. Or, qu'est-ce que l'Incarnation, sinon le mystère de l'invisible qui devient visible ? De même qu'en parlant notre pensée se manifeste grâce au son, de même en s'incarnant Dieu s'est manifesté grâce à la chair. De même aussi, l'artiste manifeste ce qui habite son cœur grâce aux matières, couleurs, formes et mouvement avec lesquels il joue.

Chaque œuvre d'art est dans son processus et son résultat une image du Christ : union du monde spirituel et matériel, expression de l'indicible et image

*L'art est à la fois écho
et parachèvement de la création
divine. En créant, les artistes sont à
l'image de Dieu, le Père créateur.*

du mystère. L'art est proprement humain en tant qu'il fait appel à la matière, au sens, à l'émotivité et à l'intelligence. Nul artiste parmi les bêtes et les anges !

L'art est parole de la réalité profonde des choses, réalité qui se tient toujours au-delà des capacités de pénétration humaine.

« En effet, chaque intuition artistique authentique va au-delà de ce que perçoivent les sens et, en pénétrant la réalité, elle s'efforce d'en interpréter le mystère caché. Elle jaillit du plus profond de l'âme humaine, là où l'aspiration à donner un sens à sa vie s'accompagne de la perception fugace de la beauté et de la mystérieuse unité des choses. »

L'art est donc révélation d'un mystère, comme le Christ est venu pour révéler le Mystère des mystères. « Qui m'a vu a vu le Père », a dit Jésus. L'artiste, lui, pourrait dire : « Qui voit mon œuvre voit le mystère qu'elle dévoile. »

Voilà aussi pourquoi nous pouvons dire que l'art est comme un sacrement : signe sensible qui conduit à Dieu. L'icône en est la plus belle illustration. L'icône rend présent un aspect du mystère de l'Incarnation et élève l'âme à communier à la grâce liée à ce mystère. Par son incarnation, le Christ est devenu lui-même icône du Dieu invisible, jetant par son humanité un pont entre le visible et l'invisible. Similairement, toute représentation du mystère peut être employée, dans la logique des signes, comme une évocation sensible du mystère. C'est dire que toute œuvre d'art, et au premier chef l'œuvre religieuse, est une échelle entre le ciel et la terre.

III. Œuvre de Rédemption

L'art est une œuvre de Rédemption. En créant, les artistes sont à l'image de l'Esprit qui éclaire, fortifie et libère. L'artiste est constamment à la recherche du sens profond des choses, il se pose les grandes questions de l'existence. Il tente de dévoiler le monde qu'il habite et propose des réponses respectueuses du mystère qui ne peut être épuisé.

À sa manière, l'artiste remplit la mission d'éclairer l'humanité sur son chemin et sa destinée. Dans ses œuvres, il révèle au peuple ses amours et ses angoisses, ses souffrances et ses espérances. Et quand l'artiste scrute les plus obscures profondeurs de l'âme ou les plus bouleversants aspects du

mal, il se fait en quelque sorte la voix de ce peuple, la voix de l'attente universelle d'une rédemption.

Mais devant l'horreur du mal, l'art acquiert la mission de nourrir l'espérance. « Ce monde dans lequel nous vivons a besoin de beauté pour ne pas sombrer dans la désespérance. La beauté, comme la vérité, c'est ce qui met la joie au cœur des hommes, c'est ce fruit précieux qui résiste à l'usure du temps, qui unit les générations et les fait communiquer dans l'admiration. »

De la beauté naît l'émerveillement, et de l'émerveillement jaillit l'enthousiasme. Et comme le dit le saint pape : « Les hommes d'aujourd'hui et de demain ont besoin de cet enthousiasme pour affronter et dépasser les défis cruciaux qui pointent à l'horizon. Grâce à lui, l'humanité, après chaque défaillance, pourra encore se relever et reprendre son chemin. » C'est le sens de cette intuition profonde de Dostoïevski : « La beauté sauvera le monde. »

Appel au mystère

À l'exemple du Christ qui est le Chemin, l'art remplit pleinement sa mission quand il ramène sans cesse l'humanité à Dieu. Car « même au-delà de ses expressions les plus typiquement religieuses, l'art, quand il est authentique, a une profonde affinité avec le monde de la foi, à tel point que, même lorsque la culture s'éloigne considérablement de l'Église, il continue à constituer une sorte de pont jeté vers l'expérience religieuse. Parce qu'il est recherche de la beauté, fruit d'une imagination qui va au-delà du quotidien, l'art est, par nature, une sorte d'appel au Mystère ».

Avec saint Jean-Paul II, nous exhortons tous les artistes à la plus grande des œuvres : « Que votre art contribue à l'affermissement d'une beauté authentique qui, comme un reflet de l'Esprit de Dieu, transfigure la matière, ouvrant les esprits au sens de l'éternité ! » ■

Pour aller plus loin :

Paul VI, *Homélie de la messe des artistes*, 7 mai 1964.

Jean-Paul II, *Lettre aux artistes*, 4 avril 1999.

Benoît XVI, *Discours aux artistes*, 21 novembre 2009.

200 MILLIONS DE CHRÉTIENS PERSÉCUTÉS

À CAUSE DE LEUR FOI !



ACN © Carole AlFarah

Votre don change des vies : Tél. : 514 932-0552 • 1 800 585-6333 • acn-aed-ca.org



*« Gloire à toi, Trinité !
Aux captifs, liberté ! »*



**Trinitaires, passionnés de liberté !
Pour toi qui cherches ton chemin !**

Regarde la photo !

Contemple-la et laisse-toi interpellé par elle !

Tu vois le corps du Christ, sans bras, reposant sur un tronc, entouré de barbelés, et un Trinitaire essayant de les enlever.

La mission du Trinitaire est de libérer nos frères et sœurs qui sont persécutés à cause de leur foi, qui sont maltraités dans leur humanité, qui ont faim et soif de justice et de liberté ! Une belle mission toujours actuelle !

Il y a 800 ans, le Seigneur a appelé saint Jean de Matha pour fonder l'Ordre de la Sainte-Trinité et des captifs.

Le Seigneur continue toujours d'appeler et de dire :

« Viens et suis-moi ! »

Si tu veux en connaître plus sur les Trinitaires, communique avec :

Fr. Louis Gagnon, o.s.s.t. ou Fr. Michel Goupil, o.s.s.t.
Tél.: 450 461-0900 Tél.: 514 439-2244

courriel : vocationtrinitaire@gmail.com
www.trinitaires.ca

Maison Provinciale des Trinitaires
1481, rang des Vingt
Saint-Bruno (Québec) J3V 4P6



Une fonction essentielle de la vraie beauté, déjà indiquée par Platon, est de donner à l'homme une "secousse" salutaire qui le fait sortir de lui-même, l'arrache à la résignation, à l'arrangement du quotidien, le fait souffrir aussi, comme un dard qui le blesse, mais qui le "réveille" justement ainsi, en lui ouvrant à nouveau les yeux du cœur et de l'esprit, en lui donnant des ailes, en le poussant vers le haut.

La beauté frappe, mais c'est justement ainsi qu'elle rappelle l'homme à son destin ultime, le remet en marche, le remplit d'une nouvelle espérance, lui donne le courage de vivre complètement le don unique de la vie.

– Benoît XVI

Discours aux artistes,
21 novembre 2009





NOTRE REPÈRE QUI EST AUX CIEUX

Le 20 février 1930, l'abbé Mugnier, « aumônier général [des] Lettres », selon le mot de Maurras, notait dans son journal l'opinion de l'écrivain Ramon Fernandez à propos de la vague de conversion au catholicisme que connaissait depuis deux ou trois décennies le milieu intellectuel et littéraire français : « Les catholiques lettrés pourront s'accroître, mais Ramon ne croit pas à l'avenir de la religion catholique, car la conscience moderne, dit-il, n'est pas d'accord avec elle (dogme, discipline, morale). »

Photo : Judith Renaud

L'ignominie du dogme

Personne ne devrait se risquer à des déclarations aussi péremptoires et hasardeuses sur l'avenir du catholicisme ; mais personne ne peut contredire Fernandez à propos du conflit opposant l'esprit (de licence) de la modernité et la prédication évangélique, axée sur la conversion du cœur et l'obéissance de la foi (cf. Mc 1,15). Ce conflit est au cœur de l'évolution culturelle de l'Occident depuis la Renaissance, et surtout depuis les Lumières.

À partir de Voltaire et des encyclopédistes, en effet, le dogme a été considéré comme le nouveau péché contre l'esprit (critique). Baliverne de sorcier mitré, affabulation dangereuse issue de l'éréthisme cérébral de quelques fanatiques canonisés, il est devenu, en nos temps de liberté prétendument affranchis de tout, le symbole indépassable de l'arbitraire et du viol de conscience perpétré par le pouvoir clérical vingt siècles durant.

Si bien que, aux yeux des modernes, il ne peut y avoir d'obstacle plus monumental, plus gigantesque, plus infranchissable, sur les routes carrossables de l'intelligence humaine, que le dogme. Et c'est ce qui explique que, en terme de menace à la liberté de l'esprit, un petit Père de l'Église comme Grégoire de Nazianze pèse certainement aussi lourd que douze Goebbels aux yeux de ceux qui ne supportent même pas de voir le pape en peinture.

Le ressac du sacré

Perpétué par l'aveuglement inouï des siècles antérieurs, le dogme est heureusement venu s'échouer sur l'écueil de la critique marxiste (« l'opium du peuple »), sur le diagnostic nietzschéen (« la mort de Dieu ») et, plus prosaïquement, sur le téléviseur ouvert toute la soirée en remplacement du chapelet.

Désormais, on traîne le cadavre du dogme en triomphe dans les couloirs des facultés de lettres et de sciences humaines. On brandit son effigie, pour apprendre aux générations nouvelles à le brocarder ou à le haïr, conformément à la plus stricte tradition libérale et au plus généreux esprit d'ouverture.

On ne pouvait pas, pendant des siècles, opposer sottement le bien (la liberté) à la vérité (la Révélation) sans que l'un des deux cédât un jour complètement devant l'autre. Ce fut donc à la vérité révélée de plier bagage et de retourner là d'où elle était venue par un demi-clair matin de l'an 1832 avant J. C., comme une brise fraîche, pour

caresser l'âme d'un vieil éleveur mésopotamien, amoureux de Sarah, polygame de cœur moins que de raison, et Patriarche des patriarches.

Depuis, l'univers (en Occident on se prend facilement pour l'univers) connaît les bonheurs et les affres de la vie vécue dans l'oubli de Dieu et l'ignorance invincible de sa geste protopalingénésique*.

Certes, il s'en trouve encore pour avoir la frousse d'un retour indu de la vérole religieuse ; certes, on voit d'ores et déjà des bonzes débarqués de Dacca et des imams échappés du Maghreb qui déambulent dans nos villes ; certes, les vendeurs de grigris et autres colifichets magiques font des affaires d'or au salon de l'ésotérisme, mais ce n'est pas cette farandole de perroquets réincarnés, de chasseurs de djinns ou d'adorateurs d'ectoplasmes qui va ébranler les certitudes bétonnées de l'incrédulité moderne sur l'inanité absolue et irréfragable de toutes ces calembredaines métaphysiques.

Un repère et un repas

Remarquons cependant que les religions orientales exercent un charme sur une frange non négligeable de la population éduquée des sociétés postmodernes.

Car, contrairement au christianisme, qui est perçu comme une vieilleries locale dénuée d'intérêt, les croyances et pratiques d'Asie valent leur pesant d'exotisme. Cela explique en partie pourquoi, depuis Romain Rolland, amateur de Gandhi, ou Louis Massignon, amateur d'islam, elles s'exportent en vrac vers l'Occident.

Cet apport allogène est une chance pour les affamés de spiritualité. Faute de pouvoir se plonger tous les jours dans le Gange et regarder tomber en cendre, comme une cigarette oubliée, le mollet calciné d'un brahmane hirsute dont le corps est soumis à la crémation ; faute de pouvoir écouter se répercuter de loin en loin, sur les parois escarpées de l'Himalaya, les chants gutturaux de moines impassibles ; faute de pouvoir bivouaquer avec sa chamelle dans un désert de sable doré pour mieux se perdre simultanément dans la lecture du texte incréé et le poudroiement du soleil couchant, il est désormais possible de faire un petit crochet par NDG, Parc Ex ou le *West Island* afin de visiter

* Le mot « palingénésique » est ici pris dans son sens analogique de « transformation profonde et salutaire d'un individu ou d'un groupe d'individus qui s'apparente à une totale renaissance » (CNRTL). Ajoutez-y le préfixe « proto- » (qui signifie « antérieur à » ou « au début de ») et vous comprendrez comment on peut considérer l'histoire (sainte) comme la phase antérieure de la « terre nouvelle » (Ap 21,1) où tout subira une « transformation profonde ».

Baliverne de sorcier mitré, affabulation dangereuse issue de l'éréthisme cérébral de quelques fanatiques canonisés, le dogme est devenu le symbole indépassable de l'arbitraire et du viol de conscience.

un temple, une pagode ou une mosquée, dans l'espoir d'y dénicher le supplément d'âme que l'avarice d'un monde mesquin nous refuse obstinément.

Tous, cependant, n'ont pas un faible pour Ganesh, le placide Gautama ou les étourdissants derviches tourneurs. Et l'idée d'évacuer si facilement le christianisme chiffonne parfois l'homme occidental, déraciné aux trois quarts, qui considère cette religion comme un irremplaçable terreau identitaire.

S'offre alors la possibilité de cultiver le souvenir et la nostalgie des rites, à défaut d'entériner la fantaisie des mythes.

Car le rougeolement des braises de la mémoire chrétienne ne s'éteint pas si facilement. À la faveur d'une image, d'une odeur, d'un son, les réminiscences fleurissent et nous ramènent jusqu'à l'époque sacrée de l'enfance, à ce temps révolu où Jésus avait encore une petite place parmi nous grâce aux classes de catéchisme, à la messe de minuit, aux funérailles du grand-père.

Et les livres jaunis du juvénat sont toujours là, qui témoignent en silence qu'une échappée est toujours possible vers la transcendance.

Aussi, même si l'on rechigne à l'idée de s'identifier ouvertement au catholicisme, on refuse tout autant d'évincer Jésus de cette modeste place qu'on lui a conservée dans une encoignure du cœur, au milieu du bric-à-brac des idoles et des casseroles qui encombrant les profondeurs de l'âme.

N'était-il qu'un homme? Est-ce le Dieu vivant? On ne sait trop. Mais c'est un repère. Et il n'est pas dit qu'un jour il ne redeviendra pas, par une mystérieuse migration de la grâce, pour soi comme pour les siens, un repas hebdomadaire. ■

Alex La Salle a fait des études en philosophie et en littérature qui l'ont amené à s'intéresser à la quête spirituelle de l'homme. La conviction que l'être humain est fondamentalement un *Homo religiosus* l'a ensuite conduit à accueillir la lumière de la foi, à travers un questionnement métaphysique sur l'existence de Dieu et une rencontre avec l'Emmanuel, Dieu-avec-nous. Depuis, il s'efforce de cultiver et de partager ce don de la foi, entre autres par son engagement en Église.

Note:

La rubrique « Viral » remet en circulation et rend ainsi plus largement accessibles des textes qui ont suscité un intérêt particulier sur le Web. Ce texte a été publié à l'origine sur notre site Internet www.le-verbe.com (mars 2016).





AU CŒUR DE TIBHIRINE

Texte et photos: Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

À notre arrivée à l'abbaye Notre-Dame de l'Atlas, des militaires nous accueillent froidement, mitraillettes en bandoulière. Le ton est donné : le fameux monastère de Tibhirine, vingt ans après l'assassinat de sept moines cisterciens, demeure un point hautement sensible en Algérie.

Le film *Des hommes et des dieux* avait déjà bien mis en scène les événements de mars 1996 – et les angoisses qui ont précédé et suivi l'enlèvement –, contribuant, du coup, à garder bien vivante la mémoire de ceux qui ont donné leur vie.

Avec notre guide Frédéric, nous avons marché sur les traces de ces hommes qui, malgré un conflit sanglant (jusqu'à 150 000 morts recensés) et au prix de leur propre vie, ont décidé de perpétuer la présence du Christ en terre algérienne.



Le médecin

Derrière cette porte, le frère Luc donnait tout son temps à l'accueil et au soin des malades. Encore aujourd'hui, plus de vingt ans après sa mort, des gens frappent à la porte du monastère pour venir se faire soigner.

«Frère Luc, moine médecin, est arrivé ici en 1946. Dès lors, il va soigner sans répit, gratuitement.

«Les moines, nous dit notre guide Frédéric, ont vécu ici en relation constante avec les Algériens, même pendant les années de la guerre civile (1954-1962). Frère Luc soignait aussi les gens du Front de libération nationale. À cette époque-là, il a été enlevé par le FLN. Le premier soir de sa captivité, il leur aurait fait savoir qu'il était un des moines de Tibhirine, de ceux qui soignaient autant les civils que leurs propres blessés. Il a été libéré tout de suite.

«Je dirais que le film *Des hommes et des dieux* ne rend pas bien l'importance de son impact dans la région: frère Luc recevait ici, à Tibhirine, parfois plus de 120 personnes par jour!»

Le grain qui meurt en terre

Ce qui étonne dans l'histoire des moines de Tibhrine, c'est la série d'événements qui semble avoir pavé la voie de leur martyre. Par exemple, les vies de Christian et de Paul sont parsemées de signes qui les préparaient à verser leur sang en semence pour la terre d'Algérie.

«Christian de Chergé était le prier de la communauté. Pendant la guerre d'Algérie, il s'est lié d'amitié avec Mohamed, un garde champêtre. À l'époque, ils parlaient ensemble de leur chemin de foi. Un jour, en se promenant dans la campagne, des membres du FLN ont tenté d'assassiner Christian. Mohammed s'est interposé pour le sauver. Le lendemain, on l'a retrouvé égorgé. C'est ce qui explique que Christian de Chergé a toujours eu un sentiment de dette envers Mohamed, l'Algérie et même l'islam.

Le destin de Paul est, lui aussi, très interpellant.

«Paul était retourné en vacances dans sa famille et il est revenu à Tibhirine le soir de la tragédie. Comme il était le jardinier du monastère, il avait rapporté des pelles et des pioches. Lorsque sa famille lui a demandé pourquoi il s'embarrassait avec ce matériel, il leur a répondu prophétiquement que ça servirait bien pour l'enterrer un jour. La nuit même, il était enlevé.»



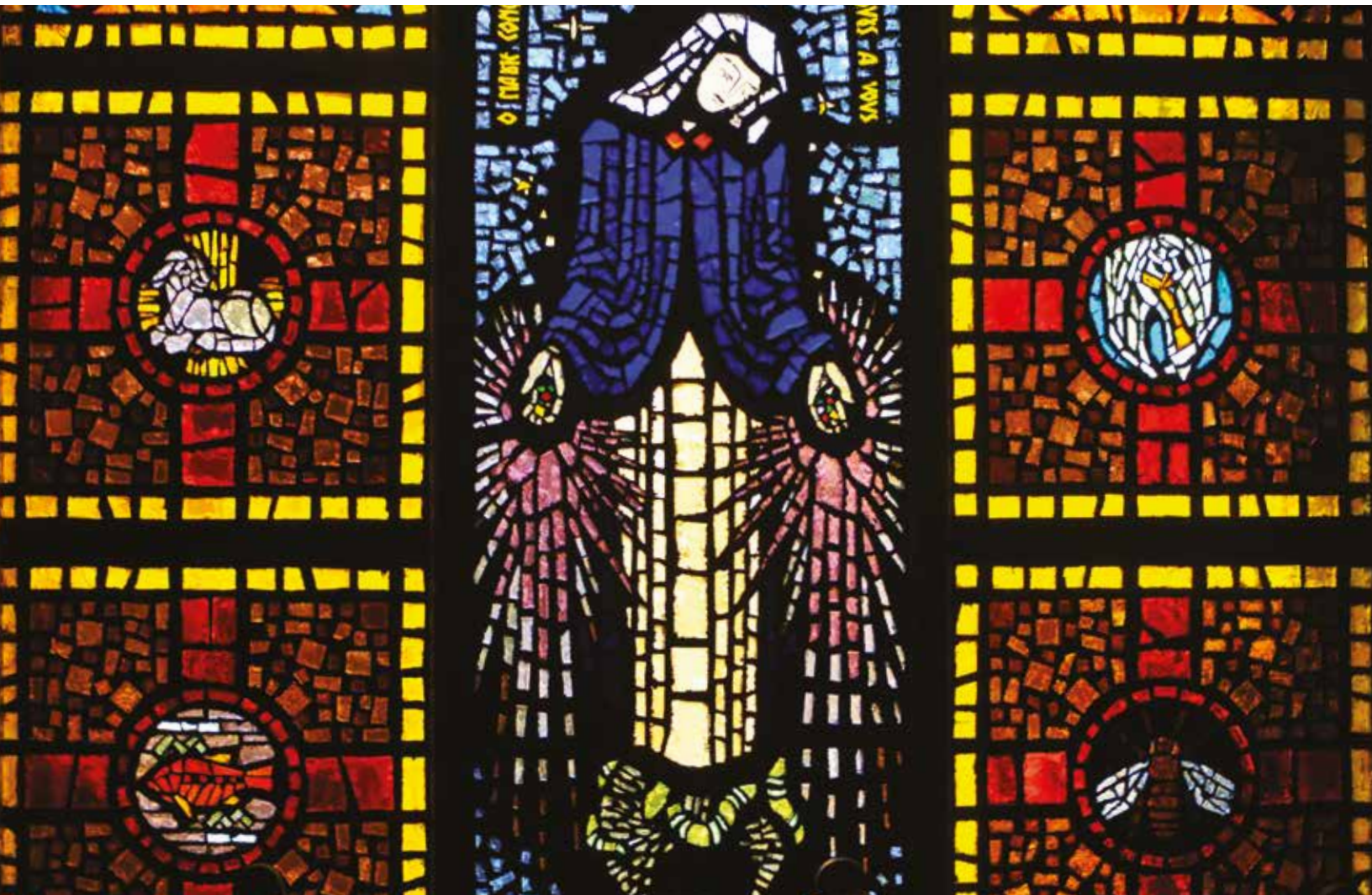
Les moines se considéraient comme des priants parmi d'autres priants. Leur présence à Notre-Dame de l'Atlas est non seulement tolérée, mais pleinement acceptée. Le vitrail de la chapelle illustre bien cette présence d'Évangile en terre d'islam: chacun de ses symboles se retrouve autant dans l'Évangile que dans le Coran.

«Quand on regarde Marie, il est intéressant de noter qu'il y a une sourate complète du Coran qui parle d'elle. Ensuite, l'agneau pascal, symbole chrétien par excellence, fait aussi écho au sacrifice d'Abraham.

«Le poisson, un autre symbole fréquemment utilisé par les chrétiens, fait aussi référence à Jonas, présent autant dans la Bible que dans le Coran.

«Pour ce qui est du dernier médaillon, il aura fallu plusieurs années pour le décrypter. Il s'agit d'une image de pélican posée à l'envers. Dans la tradition, le pélican est le symbole – éminemment christique – de celui qui donne sa propre chair pour nourrir ses petits. Dans le Coran, on voit aussi Isa, Jésus, continuellement au service de ses semblables.»

Priants parmi les priants





La vallée des pleurs

En portant son regard sur la vallée, Frédéric s'arrête pour mettre un peu mieux en contexte l'enlèvement des moines.

«Dans les années noires – j'aime bien le rappeler aussi –, il n'y a pas que les chrétiens qui se font massacrer. On tue aussi des Algériens, dont les imams qui prêchent la tolérance. Ici même, à Médéa, un imam s'est fait mitrailler dans la mosquée. La souffrance, elle est là aussi.

«C'est dans ce contexte que, le 14 décembre 1993, douze ouvriers croates qui travaillaient sur des chantiers dans la montagne d'en face vont se faire assassiner dans la vallée au pied du monastère.

«On retient essentiellement de ces assassinats l'ignoble violence des gestes commis. Toutefois, mon chemin de foi me le fait dire : dans toute violence, aussi cruelle soit-elle, il y a aussi des gestes d'humanité et de courage.

«On raconte que, lorsqu'on a enlevé les Croates, on leur a demandé à tour de rôle s'ils étaient chrétiens. Ceux qui acquiesçaient ont été égorgés. Mais cette nuit-là, quand on est allé les chercher, un des ouvriers croates s'est levé pour réciter *al-fatiha*, sa profession de foi musulmane. Il partageait sa chambre avec trois chrétiens. Une fois reconnu comme musulman, il a pu leur sauver la vie en les désignant comme des musulmans.»



Des oiseaux sur une branche

On retient de Tibhirine la mort des moines. Bien sûr, leur mort est une souffrance. Mais, au-delà de cette souffrance, les événements de Tibhirine portent un message fort, qui résonne encore aujourd'hui.

«Dans ce contexte de violence, nous rappelle Frédéric, les neuf moines qui étaient présents vont faire le choix de rester ici. Tout le monde leur disait de partir.

«Il y a dans le film *Des hommes et des dieux* un dialogue qui rappelle très bien ce contexte-là. À un moment donné, les moines ont eu peur et sont allés trouver les gens du village pour leur dire : "Nous sommes comme des oiseaux sur une branche, nous ne savons pas si nous n'allons pas nous envoler." Et les gens du village leur ont répondu : "Vous vous trompez ; les oiseaux, c'est nous dans le village, et le monastère, c'est cette branche."

«Ça montre les liens qu'il y avait entre le village et le monastère. Et c'est ce qui explique que Tibhirine est un peu le symbole de cet amour et de cette fraternité. La première valeur de Tibhirine, c'est ce message de fidélité que les moines ont démontré en restant ici.»

Dans la nuit du 26 au 27 mars 1996, un groupe armé s'introduit dans le monastère. Après avoir escaladé le portail, ces hommes prennent en otage Mohamed, un des ouvriers du lieu, qui les conduit jusqu'aux frères Christian et Luc.

Ils essaient ensuite d'ouvrir la porte de la cellule d'Amédée. Ce dernier avait l'habitude de verrouiller sa cellule chaque nuit. La porte résiste. Amédée reste immobile et les ravisseurs n'insistent pas davantage. Il aura la vie sauve.

Le groupe traverse le couloir, retourne près de la cloche, emprunte l'escalier qui mène à l'étage, puis s'enfonce dans le long couloir où se trouvent les cellules des autres moines.

«Un élément important est toutefois omis dans le film. On pense à tort qu'il y avait seulement neuf moines présents cette nuit-là. Or, l'hôtellerie était remplie.

«Plus encore, la vingtaine d'invités étaient membres du Ribbat, un groupe interconfessionnel qui, le lendemain matin, comme tous les six mois, devait rencontrer des musulmans pour prier avec eux.

Le couloir de la mort

«Inquiet, l'un d'entre eux entrouvre la porte de la clôture. Il aperçoit alors Célestin, un des moines. Puis, il croise le regard de Mohamed qui, d'un signe de la tête, lui fait comprendre qu'il faut fermer la porte et se cacher.»



La cloche du monastère rythme les jours par de constants appels à la prière. Symbole d'une vie réglée, tout orientée vers l'oraison, son silence inédit, en ce matin du 27 mars, brisait une suite ininterrompue d'offices divins.

«Une heure après le passage des agresseurs, un des invités qui s'était caché va enfin essayer d'ouvrir la porte. Il constate que les cellules sont vides et qu'il n'y a plus de moines.

«Il va réveiller Amédée et Jean-Pierre. Il leur dit que les moines ne sont plus là, que tout est fini. Sur le coup, Amédée se dit que c'est l'heure de la première prière. Il se dirige donc vers les cloches pour sonner les matines.

«L'un des invités lui fait savoir que ce n'est pas une bonne idée, que ça risque d'attirer l'attention des ravisseurs, qui sont peut-être toujours dans les parages.

«Malgré le drame, le premier réflexe d'Amédée n'a pas été de téléphoner pour appeler à l'aide, mais plutôt de se tourner vers Dieu dans la prière. Quelle foi !»

La prière





Un nom et une date

Les pierres tombales témoignent de la vie entière des moines. Une vie de dépouillement. Seuls le prénom et la date du retour au Père y sont inscrits, non sans rappeler la manière dont on fait mémoire des saints.

«On est terre et on retourne à la terre. Les moines de Tibhirine sont une exception dans le monde chrétien: ils sont les seuls à être enterrés à peu près comme dans l'islam. Un drap blanc, en pleine terre, pas de monument, une simple plaque, une date, un prénom.

«C'est tout. Il y a juste peut-être l'orientation qui diffère. Sinon, c'est un peu la même symbolique. On voit, dans ce jardin, les pierres des sept frères assassinés.

«Pourquoi sont-ils enterrés ici? D'abord parce qu'un moine prononce un engagement qui s'appelle le vœu de stabilité. Il entre dans un monastère, il y prie, y travaille, y étudie, y meurt et finalement y est enterré. Ensuite, même s'ils n'avaient pas tous la nationalité algérienne, de cœur, ils étaient tous des fils adoptifs de cette terre.»

Sarah-Christine Bourihane: D'abord embauchée (bénévolement!) à titre de stagiaire en journalisme, pour le plus grand bonheur du rédacteur en chef, Sarah-Christine rédige désormais plusieurs chroniques et travaille comme pigiste pour divers médias chrétiens québécois.

DIEU, LE COSMOS

et le paysan

Du point de vue chrétien, l'homme, avant d'être un être biologique, est un être théologique. Qu'est-ce à dire ? Le simple fait d'exister, d'être présent en ce monde, est une célébration de la vie. Hommes et femmes, mais aussi animaux et plantes, par leur existence, témoignent de la sagesse et de la bonté de Dieu et célèbrent donc l'univers tout entier, visible et invisible.

La liturgie, avant d'être cultuelle, est naturelle.

Elle est effective par l'existence même du cosmos, de la création (*ktisis*). Mircea Eliade a forgé l'expression «christianisme cosmique» pour désigner le christianisme orthodoxe du monde paysan d'Europe centrale et orientale, qui renvoie à cette liturgie à la fois cultuelle et naturelle, à la nostalgie d'une Nature sanctifiée par la présence de Jésus Christ descendu sur Terre.

Mais, à l'évidence, cette attitude religieuse s'étend (ou s'étendait) à tout le monde eurasiatique. Solidaire des rythmes biocosmiques indissociables du calendrier liturgique, le paysan se conforme à l'enseignement des mythes (au sens de vérité toujours renouvelée) hérités de ses ancêtres. En Europe occidentale, le paysan, homme religieux par essence puisqu'il est mystiquement solidaire des cycles cosmiques, est définitivement mort dans les années soixante du 20^e siècle. Il a été remplacé par l'agro-industriel qui nie et méprise ces mouvements périodiques, cette rythmique, cette cyclicité.

En Europe centre-orientale et balkanique, ce type humain, enraciné millénairement en ses terres de vie radicales, imprégné de cette théologie populaire, existe toujours. Certes, il est de plus en plus marginalisé, mais n'a pas totalement disparu malgré les assauts du «progrès», qu'il soit d'inspiration marxiste ou libérale.

Le cosmos et la chair

Sans doute, le salut de l'homme moderne, aujourd'hui hyper-moderne, cynique, désabusé, sans horizon métaphysique,

broyé par la mégamachine technicienne, passe par une réconciliation avec cette «théologie populaire» – qui est donc celle de ses ancêtres – éclairée aux lumières d'une modernité enfin débarrassée des scories du progrès.

En effet, toute perspective émancipatrice purement matérialiste semble vouée à l'échec. Les désastreuses expériences du 20^e siècle militent en faveur de cette hypothèse. Il reste donc au Moderne de renouer le dialogue avec le cosmos dont il est partie intégrante, de le resacraliser, car il est devenu totalement inerte par la faute des penseurs de la mort de Dieu.

Contre les nécrothéologiens, contre le «caricaturiste de Dieu», donc finalement contre ce que Nicolas Berdiaev nomme le «bourgeois spirituel», c'est-à-dire l'homme qui ne voit que les apparences avec son esprit de paresse et de domination (voir la prière d'Éphrem le Syrien), il s'agit donc de retrouver cet élan résurrectionnel qui s'est perdu en même temps que le corps de l'être moderne devenait le tombeau de l'âme.

Contrairement au lieu commun continuellement répété par ses détracteurs, le christianisme, à fortiori dans sa dimension «cosmique», n'est pas haine de la vie, mais célébration de celle-ci et, de fait, glorification de la Nature considérée comme bonne, car elle est l'œuvre de Dieu, et aussi respect du corps. Car n'est-ce pas d'un corps de chair, celui du Christ, qu'a jailli le Verbe, la Lumière, la promesse de la Vie éternelle et... de la résurrection des corps?

N'est-ce pas dans cette chair dont il connaissait, ô combien! les faiblesses que le Christ s'est incarné par un

acte de suprême humilité? Pourquoi, si le corps de chair était fondamentalement mauvais, Dieu aurait-il choisi de s'incarcérer dans cette prison?

Par ce modèle exemplaire qu'est l'Incarnation, le christianisme apparaît comme la seule véritable voie de salut vis-à-vis des fausses promesses de libération hédoniste et égoïste valorisant de manière narcissique l'enveloppe corporelle, qui n'est pour tout dire que haine de la vie. Encore faut-il mettre un terme aux illusions sur un univers qui ne serait porteur d'aucun sens pour pouvoir accéder à un nouveau régime existentiel.

Transfigurer le monde

Pour créer un nouveau monde, il faut détruire l'ancien. Le réformisme n'est qu'une pathologie du monde moderne. Toute conversion sincère (puisque'il s'agit de cela) aboutit à une nouvelle naissance, à un nouveau mode d'être au monde. C'est ce dont a besoin notre monde moderne: d'une conversion, d'une *metanoïa*, selon le sens qu'en donnent les écrits néo-testamentaires.

Aussi, quand Mircea Eliade écrit: «On ne se contente pas de transfuser du sang frais à un dieu fatigué et vaincu (le monde moderne). On lui indique "le signe" sous lequel il peut se régénérer, redevenir ce qu'il était au commencement.»

Comment ne pas faire le lien avec la résurrection de Lazare dans l'Évangile selon Jean: «Il y avait un homme malade, Lazare»? Cet homme, c'est donc notre monde. Et les sœurs de Lazare, qui envoient dire à Jésus: «Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade», ce sont les hommes et les femmes qui appellent au changement, à une rénovation totale de ce monde aimé par Dieu.

La réponse du Christ est alors pleine d'espoir: «Cette maladie n'est point à la mort; mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle.» Sans nier la réalité du caractère surnaturel de l'événement, un autre sens que nous pouvons donner à la résurrection de Lazare est bien celui de la possibilité d'une régénération du monde sous le signe de la croix.

Et si nous nous focalisons sur l'univers paysan d'Europe orientale et balkanique, c'est bien parce qu'il est encore messenger de cet espoir, de ce modèle exemplaire en mesure de modifier le statut ontologique du monde, de le transfigurer. En cela, il s'oppose radicalement au monde moderne porteur d'un chaos et incapable par sa seule volonté de créer de nouvelles valeurs.

Les derniers paysans d'Eurasie, êtres théologiques, portent en eux le Signe sous lequel il est possible de vaincre le monde de l'utilitarisme, de la performance, du rendement, du refus des limites. Leur rapport à la terre et au cosmos, leur «conscience d'une destinée liée à l'éternité» (Lucian Blaga, 1936) en font les derniers hommes libres du continent eurasiatique.

S'il est une théologie populaire, leur «christianisme cosmique» peut également et logiquement être considéré comme une véritable théologie de la libération, une voie possible de salut pour l'homme moderne aliéné... ■

Jean-Michel Lemonnier, professeur dans l'enseignement secondaire. Il est l'auteur de deux livres (*La Roumanie: mythes et identités* et *Musique metal et satanisme: un mouvement culturel entre ténèbres et lumières*) et de plusieurs articles scientifiques.

Pour aller plus loin:

Eliade, M., *Commentaires sur la Légende de maître Manole*, Paris, Éditions de l'Herne, coll. Méandres, 1994.



PRIER ASSIS

Dans les numéros précédents (*Le Verbe*, février 2016 et avril 2016), j'ai montré l'importance de ne pas négliger le corps dans la prière, car il est une aide pour l'esprit qui s'unit au Seigneur. J'ai surtout parlé des postures debout et à genoux. Qu'en est-il de prier assis? Assoyez-vous confortablement: c'est ce que nous allons voir dans cet article.

S'asseoir permet au corps de se reposer dans une position qui favorise le regard, l'écoute, l'échange. «Écoute, ma fille, regarde et tend l'oreille» (Ps 44,11). Le corps se concentre sur ce qu'il voit et entend. Il est à l'écoute, les yeux ouverts ou fermés. C'est l'heure de la rencontre, comme Jésus avec la Samaritaine.

À l'écoute

La position assise est parfaite pour celui ou celle qui veut prier en silence ou en commun.

Certes, la position idéale est celle où l'on se sent bien, c'est-à-dire celle qui détend le corps et qui favorise l'attention de l'esprit. Ce qui est en soi tout un défi, car le stress est partout présent aujourd'hui et le surmenage nous guette, ce qui n'aide pas à habiter son corps.

La méthode Vittoz, par exemple, en utilisant des exercices sensoriels très simples, facilite le contact avec soi-même et favorise la relaxation. Les exercices de concentration permettent d'accroître l'attention et peuvent très bien préparer le temps d'oraison intérieure, appelée aussi prière contemplative. Savoir s'asseoir calmement, sans rigidité et mollesse, apaise l'esprit au début de l'oraison, qui est un cœur à cœur amoureux et silencieux avec Dieu.



Bien s'asseoir

L'art de bien prier est souvent l'art de bien s'asseoir. Lorsque nous prions assis, nous nous disposons à l'accueil de la Parole de Dieu et au repos de la contemplation. Cette attitude fut surtout introduite au 16^e siècle avec les bancs dans les églises. C'est la position biblique du maître qui enseigne et aussi du disciple qui écoute. Nous retrouvons cette position dans le culte des Églises réformées, centré sur la prédication et l'écoute de la Parole de Dieu.

Saint Luc nous montre Jésus qui, après avoir lu un extrait du prophète Isaïe dans la synagogue, referme le livre, le rend au serviteur et s'assoit pour enseigner (Lc 4,20-21). Par contre, Marie, sœur de Marthe et de Lazare, se tient assise aux pieds du Seigneur pour écouter sa parole, choisissant ainsi la meilleure part (Lc 10,39). Il y a peu d'exemples dans la Bible du fidèle qui prie assis, sauf David qui s'assoit devant le Seigneur en le priant en toute confiance :

«Qui suis-je donc, Seigneur, et qu'est-ce que ma maison, pour que tu m'aies conduit jusqu'ici ? Mais cela ne te paraît pas suffisant, Seigneur, et tu étends aussi tes promesses à la maison de ton serviteur jusque dans un avenir lointain» (2 S 7,18-19).

Une bonne manière de s'asseoir favorise l'éveil à Dieu et la paix intérieure. Par exemple, s'asseoir droit sur une chaise, le dos appuyé contre le dossier, aide le bassin à ne pas basculer vers l'arrière. Les genoux peuvent être légèrement écartés, les cuisses reposent sur toute la chaise, les pieds sont parallèles, bien posés sur le sol ou sur un coussin assez dur. Le dos est dans une position stable et l'abdomen est ainsi bien dégagé pour respirer naturellement, au rythme du silence.

On peut aussi s'asseoir sur les talons. Cette posture, dite des carmélites, exprime l'attente, l'accueil, l'écoute. Pour avoir une meilleure assise, les pointes des pieds sont réunies et les talons sont légèrement écartés. Un coussin rond sous les pieds rend la position moins pénible dans les débuts. Cela demande une certaine pratique. S'il arrive que nous ressentions des crampes et des fourmillements, c'est normal, car il y a une mauvaise circulation du sang dans les jambes.

Le tabouret de prière

J'aime bien prier assis, sans chaussures, sur un tapis. Je me sers d'un petit banc de prière, sorte de tabouret incliné où je m'assois à cheval, genoux et talons écartés, les pieds sous le tabouret. On peut aussi utiliser un cube en bois. Le dos bien droit, je me sens plus léger, plus recueilli.

Cette position, qui me permet d'être en même temps assis et à genoux, favorise le recueillement. Elle est vraiment la meilleure posture pour moi, car je peux la garder sans effort pendant près de trente minutes. Ma prière devient une paisible attente du Seigneur, qui vient toujours à l'improviste pour me partager son intimité par sa Parole.

«Voici que je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui ; je prendrai mon repas avec lui, et lui avec moi» (Ap 3,20).

Le tabouret de prière, ou petit banc, est vendu dans certaines librairies religieuses. Vous pouvez aussi en fabriquer un, si vous avez le pouce bricoleur.

Dans l'attente de Dieu

Cette forme d'«assise» invite à l'immobilité et à l'intériorité. Le corps est détendu, l'âme est calme, l'esprit est réceptif, le cœur repose en paix. Le cœur, au sens biblique du terme, désigne la source d'amour d'où procède la vie spirituelle qui engage tout l'être. C'est le centre de la vie, le lieu du fin fond de l'âme.

Le corps bien assis favorise l'attente silencieuse du Seigneur dans une oraison de présence. Cette position assise nous enracine dans le Christ. Avec lui, nous vivons sous le regard d'amour du Père et nous nous remettons entre ses mains dans le silence de sa présence. Nous saisissons mieux alors le mystère que nous sommes.

Dans la prière, toute position corporelle qui ne détend pas doit être vérifiée et corrigée. Il faut s'y exercer progressivement avec douceur, en souplesse, avant d'arriver à un certain bien-être. S'il y a stabilité et détente, c'est souvent le signe que la posture est correcte. Et la prière devient à son tour un facteur de détente, de joie et de paix. ■

Jacques Gauthier a publié récemment : *Récit d'un passage* (Parole et Silence / Novalis) ; *Jésus raconté par ses proches* (Parole et Silence / Novalis) ; *Chemins vers le silence intérieur avec Thérèse de Lisieux* (Parole et Silence) ; *Guide pratique de la prière chrétienne* (Presses de la Renaissance). Pour plus d'informations, consultez son site Web et son blogue : jacquesgauthier.com.

« NE ME TOUCHE PAS »

La lumière intense du soleil durant l'été m'émerveille chaque année. Sa splendeur reflétée sur chaque chose me fait penser à la puissance de la résurrection, à la lumière du Christ qui transfigure nos vies. Cette icône anonyme écrite en Crète au 16^e siècle nous transporte à cette aube lumineuse de Pâques, au cœur de la rencontre entre Jésus et Marie-Madeleine.

Alors que Marie-Madeleine cherchait son Seigneur pour embaumer son corps, celui-ci lui dit : « Ne me touche pas. » Cette phrase, connue sous sa forme latine *Noli me tangere*, a suscité bien des interprétations au fil des siècles dans l'art et dans l'iconographie...

Évolution et nouveauté

Chaque époque a son style et son interprétation pour exprimer l'émotion de ces « retrouvailles ». La recherche d'images dans Internet en vaut vraiment le détour... Avec notre regard contemporain, les œuvres peuvent nous surprendre, nous rebuter, nous faire sourire – et même rire –, nous toucher et nous faire cheminer. Mais dans chacune d'elles, il y a un quelque chose de l'Évangile qui a été transmis dans la tradition.

Un fait intéressant à souligner est la tête non couverte de Marie-Madeleine. En effet, jusqu'au 13^e siècle, l'iconographie orthodoxe couvrait la tête des saintes en signe de pudeur.

L'influence italienne exportée vers la Crète a probablement introduit la possibilité de présenter les cheveux longs de Marie-Madeleine découverts, comme Giotto l'avait fait pour la première fois au début du 14^e siècle. J'y vois à la fois un rappel de son « ancienne » vie de séductrice, et aussi la célébration de sa féminité offerte à Dieu...

Échange de regards

Le regard de Marie de Magdala vers son maître et ami me paraît à la fois suppliant, espérant et amoureux. Un regard qui me parle de l'intensité de son cheminement à la suite de Jésus. Malgré les épreuves qu'elle a vécues, rien ne reste plus grand, plus beau que la relation qu'elle a avec Jésus.

Mais pourquoi le « Ne me touche pas » ? Dans l'Évangile, la seule évocation que Jésus fut touché après sa résurrection est au moment où Thomas, l'apôtre qui exprima son doute, a touché les plaies à la demande de Jésus. À Marie-Madeleine est faite la demande inverse : serait-ce parce qu'elle n'a pas douté et qu'il voulait préserver sa foi ? Elle savait, au plus profond de son être, la réelle identité du Christ... Et l'apparente distance imposée est somme toute absorbée par un regard de tendresse.

Cet échange de regards m'invite à une relation intime et vraie avec le Seigneur et à croire en ses promesses.

Aussi, je vois dans le rouge éclatant du manteau de Marie-Madeleine un résumé de ce qu'a été sa vie : un amour ardent et chaleureux dans un don total de soi à Dieu. Chaleur de la Miséricorde, autrefois rencontrée dans le regard du Christ alors qu'elle lui lavait les pieds en signe de repentance.

Il me semble significatif qu'elle soit représentée ici dans la même attitude qu'à ce moment de sa « conversion ». Son désir d'aimer et d'être aimée la garde petite et mendiant devant l'Amour incarné, de qui elle a tout reçu.

En ce matin ensoleillé de vie nouvelle, elle se reçoit à nouveau à travers la mission que le Ressuscité lui confie : « Va dire à mes frères... » Oui, le cœur miséricordieux du Christ consacre une femme repentie comme apôtre des apôtres !

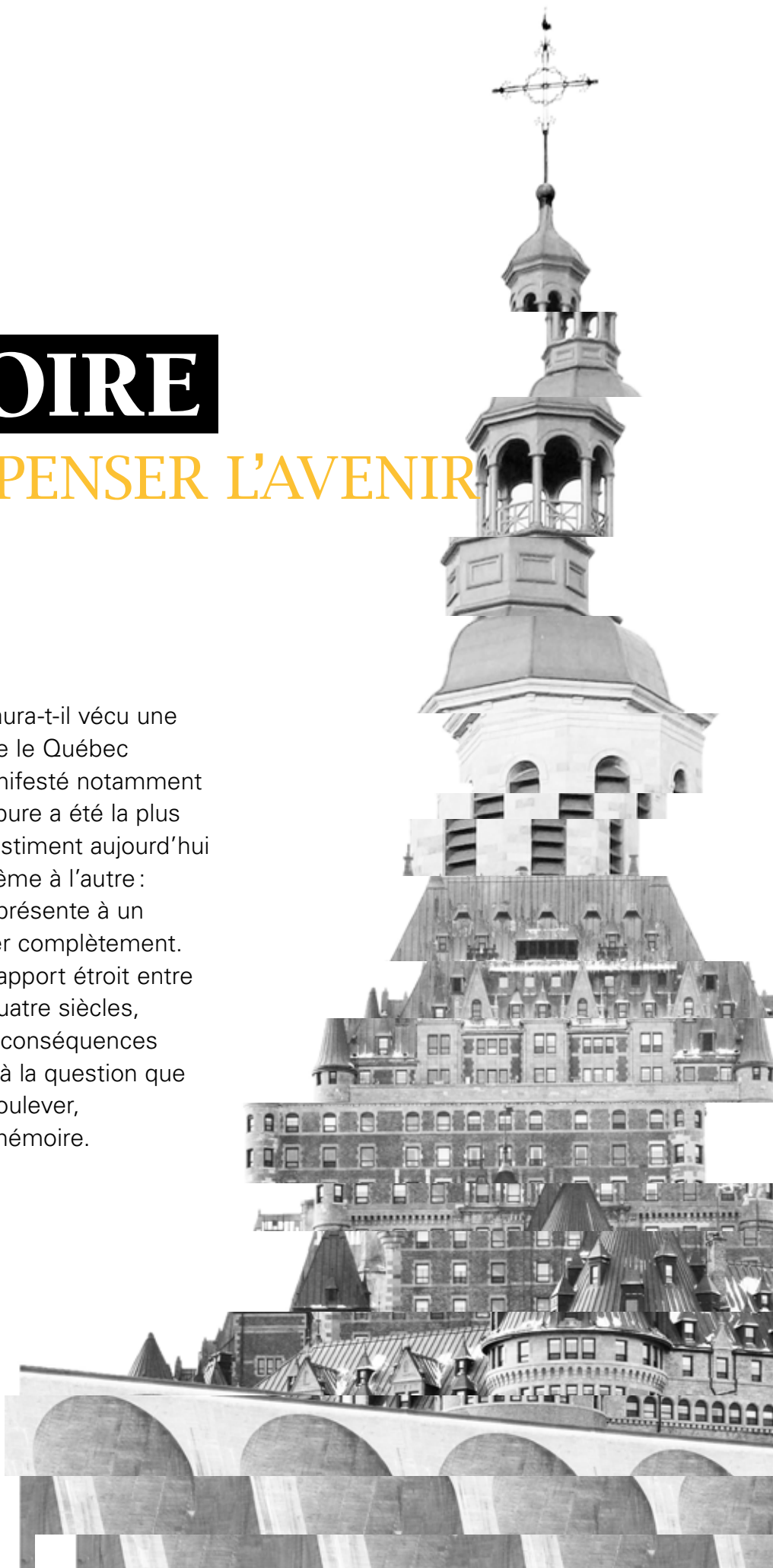
Enfin, une seule prière vient en mon cœur en contemplant cette icône : « Jésus, tu connais ma fragilité, mes manques d'amour. Pourtant, tu m'aimes pleinement telle que je suis. Comme sainte Marie-Madeleine, je souhaite espérer, croire, vivre en ton amour. Donne-moi la grâce de ton Esprit Saint afin de vivre chaque jour dans la joie de ta miséricorde, dans la vie de ta résurrection et dans la foi en tes promesses ! » ■



GUÉRIR LA MÉMOIRE

POUR MIEUX PENSER L'AVENIR

Rarement dans l'histoire un peuple aura-t-il vécu une volteface culturelle aussi radicale que le Québec du demi-siècle passé. Cela s'est manifesté notamment dans le domaine religieux, où la coupure a été la plus nette. Or, beaucoup de Québécois estiment aujourd'hui que nous sommes passés d'un extrême à l'autre : d'un monde où la religion était omniprésente à un autre où l'on semble vouloir l'évacuer complètement. Pour un peuple qui a vécu dans un rapport étroit entre la foi et la culture pendant près de quatre siècles, une telle mutation n'a-t-elle pas des conséquences préoccupantes pour son avenir ? Voilà la question que l'Observatoire Justice et Paix veut soulever, sous le thème de la guérison de la mémoire.



Qu'entendons-nous par «guérison de la mémoire» au Québec? La guérison suppose d'abord une blessure. Il y a en effet dans notre histoire des événements douloureux qui nous ont marqués, au premier chef la conquête anglaise.

Or, cette crise n'a pas ébranlé notre éthos collectif. Ceux qu'on allait appeler les Canadiens français se sont rassemblés autour de la langue et de la religion et, malgré bien des misères et des humiliations, ont résisté à l'assimilation anglo-saxonne.

Ensuite, la Révolution tranquille est sans doute la deuxième grande césure. Cet événement n'est pas à priori une blessure. Le Québec s'est alors lancé dans un processus de modernisation tous azimuts, déjà engagé après la guerre, dont il avait grand besoin. Dans les domaines de l'économie, de la culture, de l'éducation et de la vie politique, notre société est alors entrée dans une phase d'affirmation de soi qui dépassa tous ses précédents.

Cette poussée supplémentaire dans la modernité allait bien sûr avoir des conséquences sur le plan religieux: le Québec ne serait plus une chrétienté au sens large, c'est-à-dire une société qui se réclame du message de Jésus Christ dans toutes les dimensions de sa vie collective et qui accorde à l'Église une influence prépondérante. Nous allions, comme toutes les autres sociétés occidentales, apprendre à entrer dans l'ère de la laïcité.

La chance manquée

Malheureusement, cette modernisation, qui aurait pu être une chance pour la société comme pour l'Église, s'est transformée en une embardée. Une certaine idéologie antireligieuse s'est emparée de ce projet de modernisation et l'a transformé en une tentative de déchristianisation massive et systématique. Il ne s'agissait plus de redéfinir les champs respectifs et les légitimités de l'État et de l'Église, mais d'expulser celle-ci de la vie sociale.

À vrai dire, cette révolution n'aura pas été si tranquille, puisqu'elle a fait vaciller les fondements moraux et spirituels qui portaient la société québécoise depuis quatre siècles. Les conséquences ne purent qu'être considérables. Si la Révolution tranquille a provoqué un bond, nous l'avons dit, dans bien des domaines de la vie sociale, il semble qu'elle ait été accompagnée d'un certain appauvrissement humain.

Sur le plan démographique, par exemple, le Québec est passé d'une des natalités les plus dynamiques de l'Occident à l'une des plus faibles, dont le taux est souvent

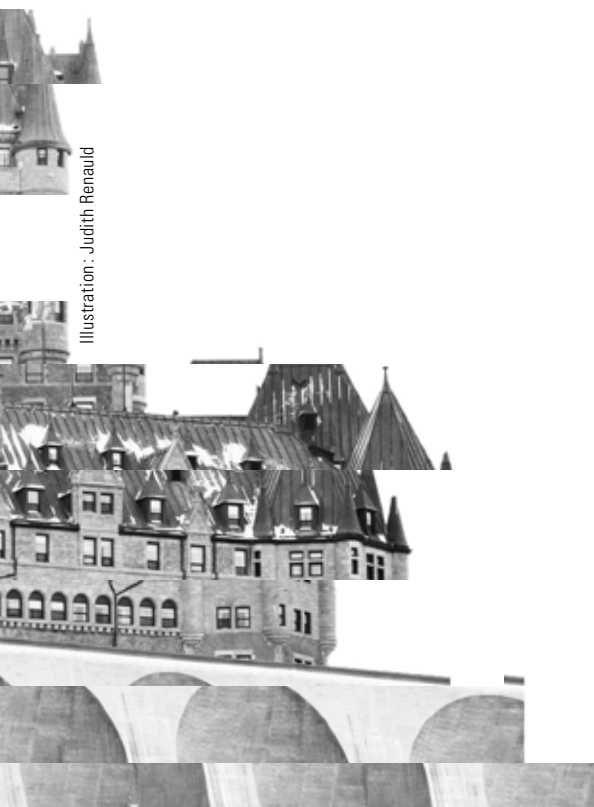


Illustration : Judith Renaud

inférieur au seuil de renouvellement d'une population. Sans compter que la famille, qui avait été la grande force de notre société traditionnelle, donne maintenant plusieurs signes d'affaiblissement. De plus, l'individualisme de la société de consommation a évacué bien des traditions et des formes de vie communes et de solidarité.

Bien évidemment, la Révolution tranquille n'est pas l'unique cause de ces bouleversements sociaux, qui sont communs à l'Occident, mais ceux-ci ont fait leur place au Québec plus soudainement qu'ailleurs et de manière massive.

Quelles blessures ?

La Révolution tranquille a donc provoqué, à notre avis, une fracture dans notre continuum identitaire et engendré une double blessure. La première, c'est l'avènement d'une idéologie qui a dominé cette période et qui continue à dominer les esprits. Elle se résume à cette idée que l'on trouve, du reste, dans toutes les idéologies révolutionnaires: «Avant nous, c'étaient les ténèbres; avec nous, c'est maintenant la lumière.» Et l'on s'appliquera à noircir d'autant plus «l'avant» que l'on veut faire briller «l'après». Dans un éditorial récent, signé par un ancien politicien notoire, on pouvait justement lire: «Notre nation a traversé plusieurs difficultés au cours des siècles et s'est développée de façon extraordinaire à partir de la Révolution tranquille...» Quel raccourci saisissant mais typique de cette idéologie: quatre siècles d'histoire réduits à des «difficultés», et cinquante années déclarées extraordinaires. Un bilan fort discutable, comme nous venons de le voir.

Bien sûr, comment cette idéologie, qui a imposé le concept de «Grande Noirceur», a-t-elle pu imprégner si fortement l'esprit des Québécois, sinon parce que, de fait, il y a eu des obscurités dans notre passé? La façon notamment dont l'Église a exercé son autorité a laissé beaucoup d'amertume dans le cœur de plusieurs Québécois; cela a même engendré un complexe de honte par rapport à notre passé religieux, un sentiment qui se transpose dans notre rapport à nous-mêmes, notre identité. Voilà la seconde blessure.

Est-ce vraiment juste? Nous savons qu'une des caractéristiques d'une mémoire blessée est d'être sélective; elle se laisse fasciner en effet, par la cause de sa douleur, mais semble devenir amnésique à propos du reste de son histoire. C'est ainsi qu'au Québec nous avons tendance à faire l'impasse sur le rôle historique décisif que l'Église a joué dans la naissance, la survie et l'épanouissement de notre nation.

Bref, une blessure de l'intelligence et une blessure identitaire qui ont des conséquences similaires: la difficulté de se projeter comme peuple dans une narration historique et morale cohérente, entravant notre capacité à agir collectivement et à discuter substantiellement de nos institutions et de notre avenir. Devant ces obstacles, la tentation est forte de se replier sur un esprit de système impersonnel et individualiste qui, notons-le, affecte les plus vulnérables de notre société dans une proportion souvent insoupçonnée.

Quelle guérison ?

La guérison de la mémoire consistera donc d'abord en un travail sur le plan historique qui nous permettra d'accéder à une lecture plus objective de notre passé. Il s'agira de sortir de cette idéologie de la rupture «grande noirceur



La séparation entre l'Église et l'État ne signifie pas une séparation entre la religion et la culture.

contre Révolution tranquille» qui est une blessure de l'intelligence avant même d'être une blessure de la mémoire. Car, en effet, elle procède d'une vision réductrice et caricaturale de notre histoire.

Dans un deuxième temps, la guérison de la mémoire passera sans doute aussi par une «purification de la mémoire», une démarche proprement ecclésiale, suscitée par Jean-Paul II lors du jubilé de l'an 2000 et dont nous pouvons trouver une définition précise dans le document de la Commission théologique internationale intitulé *Mémoire et réconciliation*: «Celle-ci consiste en un processus visant à libérer la conscience personnelle et commune de toutes les formes de ressentiment ou de violence, héritage des fautes du passé [de l'Église]. Ce processus s'opère au moyen d'une évaluation historique et théologique renouvelée des événements en question qui conduit (si elle se révèle juste) à la reconnaissance correspondante de la faute; s'ouvre alors un chemin réel de réconciliation.»

Ce dernier mot est capital: tenter une réconciliation des Québécois avec leur héritage religieux, qui constitue objectivement un des piliers de leur identité collective.

À cet égard, nous pouvons nous inspirer de la splendide homélie que le pape prononça à Québec le 9 septembre 1984 à l'Université Laval. Le souverain pontife, évoquant notre devise *Je me souviens*, soulignait «qu'il y a vraiment des trésors dans la mémoire de l'Église comme dans la mémoire d'un peuple [...]. Vous saurez vous souvenir de votre passé, de l'audace et de la fidélité de vos prédécesseurs, pour porter à votre tour le message évangélique [...] dans la modernité de l'Amérique.» Puis, le pape rajoutait cette formule qui s'est imprimée dans le cœur et l'esprit de beaucoup des Québécois qui assistaient à cette célébration et qui constitue peut-être la clé de voute de cette homélie: «N'acceptez pas le divorce entre la foi et la culture.» Le successeur de Pierre ajoutait: «Votre culture est non seulement le reflet de ce que vous êtes, mais le creuset

de ce que vous deviendrez. Vous développerez donc votre culture de façon vivante et dynamique [...], mais sans laisser s'installer un vide, une discontinuité entre le passé et l'avenir.»

En conclusion, nous pourrions résumer le processus de la guérison en trois éléments, qui sont aussi des étapes. Le premier est sans doute la guérison de notre intelligence, c'est-à-dire le travail par lequel nous pourrions permettre aux Québécois de relire leur histoire, débarrassés de la lorgnette idéologique. Le deuxième, la purification de la mémoire, serait une démarche d'humilité et d'ouverture incombant aux ecclésiastiques et même aux laïcs, permettant par ricochet de remettre en lumière l'apport positif de l'Église dans notre histoire collective. Finalement, le troisième élément serait celui du type «vérité et réconciliation», à l'image de ce que des peuples comme les Rwandais et les Sud-Africains ont pu vivre, toutes proportions gardées, afin de permettre aux Québécois de vivre une réconciliation avec leur identité culturelle historique.

Politique et guérison de la mémoire

Le projet de la guérison de la mémoire n'est pas de nature politique, il se situe à un niveau plus profond, ontologique: il s'agit d'une entreprise de restauration de l'identité québécoise, notamment dans sa dimension religieuse historique. Ce qui n'en fait pas pour autant un projet religieux, nous y reviendrons plus loin.

La guérison de la mémoire n'est pas une option politique (par exemple souverainisme ou fédéralisme), mais *la condition* de toute option. En effet, comment réfléchir à notre avenir dans la Confédération canadienne ou comme état indépendant si nous sommes coupés de nos racines? Comment envisager un avenir d'épanouissement et

d'enrichissement si nous sommes en processus de rétrécissement et d'appauvrissement ?

Certes, ce projet peut sembler servir à priori la cause souverainiste. En effet, ce renouveau identitaire serait une chance, voire la condition même d'un saut vers l'indépendance nationale, car la réduction de notre identité à la langue française et à quelques valeurs comme l'égalité homme-femme ou la démocratie, qui n'ont rien de spécifiquement québécois, constitue un socle bien fragile pour une aventure aussi grande.

Mais on pourrait aussi penser que la guérison de la mémoire servirait la cause fédéraliste, parce que retrouver l'intégrité de notre être implique aussi de resituer la nation québécoise dans un ensemble plus grand que l'on pourrait appeler la nation canadienne-française. Nous sommes en effet Québécois, Acadiens, Fransaskois, Franco-Ontariens, etc., les branches d'un même tronc dont les racines sont surtout en France, mais aussi ailleurs en Europe. Nous avons vécu l'alliance de la foi et de la langue d'une manière solidaire depuis les origines de notre pays et à l'échelle d'un continent (pensons aux Franco-Américains et à nos missionnaires). Les années 1960 ont en quelque sorte achevé de rompre les liens entre le Québec et le reste de la grande famille canadienne-française.

La guérison de la mémoire est donc un projet qui, même s'il s'adresse d'abord aux Québécois, déborde les frontières de notre province. Il faudra de toute manière s'interdire son identification avec une option politique particulière, car, si elle est une entreprise de réconciliation des Québécois avec eux-mêmes, il sera nécessaire de mettre entre parenthèses – même si on ne pourra les éviter complètement – les débats politiques. Cela signifie aussi que le projet devra rassembler des gens de toutes sensibilités politiques qui sont simplement d'accord sur le fait que le catholicisme est une composante majeure de notre identité et que la négation de cette vérité constitue une menace à terme pour notre avenir de société distincte.

Religion et guérison de la mémoire

La guérison de la mémoire ne se veut pas à proprement parler un projet religieux, même si son initiative revient à un groupe de catholiques. Ce n'est pas un projet religieux, car il ne vise pas à convertir à la foi chrétienne les gens qui y adhèreraient ni à restaurer un ordre ancien de chrétienté. En effet, il s'adresse à tous les hommes et femmes de bonne volonté qui, comme nous venons de le dire, constatent que le Québec vit depuis 40 ans sur une

fracture identitaire profonde. Nul besoin pour cela d'être croyant ; la reconnaissance du rôle historique de l'Église dans notre destinée nationale et des valeurs profondément évangéliques qui continuent d'animer malgré tout la vie de notre société suffit pour adhérer à ce mouvement.

Par ailleurs, la restauration d'un ordre ancien dont plus personne ne veut, à part quelques nostalgiques, n'est pas à l'ordre du jour non plus. À vrai dire, la guérison de la mémoire se situe plutôt dans la trajectoire première de la Révolution tranquille, à savoir la recherche d'un nouveau *modus vivendi* entre l'Église et l'État, la Religion et la Société ; une véritable laïcité où la séparation entre l'Église et l'État ne signifie pas une séparation entre la religion et la culture et où le respect de toutes les croyances et options philosophiques n'entraîne pas un déni de nos racines chrétiennes.

D'ailleurs, une révolution signifie en termes physiques le tour complet d'une trajectoire orbitale. Or, nous estimons que la Révolution tranquille non seulement n'a pas achevé sa trajectoire, mais est sortie de son orbite : au lieu d'avoir fait le tour des réformes qui auraient permis ce nouveau *modus vivendi*, elle a prétendu refonder notre identité collective en niant l'une de ses composantes essentielles.

La guérison de la mémoire se propose de retrouver cette orbite révolutionnaire, d'en achever la course afin de revenir non pas au début, ce qui serait un retour en arrière, mais à la source de notre être collectif, à son principe, afin de repartir à la manière d'une spirale ascendante vers un avenir qui ne fait pas abstraction du passé. ■

L'Observatoire Justice et Paix est un regroupement de personnes qui se sentent concernées par les grands enjeux et débats qui animent la société québécoise d'abord, et plus largement la société canadienne et le monde. L'Observatoire se présente comme un lieu de réflexion, de formation et d'intervention, par divers moyens : organisation de conférences, colloques, sessions d'études, interventions dans les médias ainsi que par les diverses institutions démocratiques.

Pour aller plus loin :

Commission théologique internationale, *Mémoire et réconciliation : L'Église et les fautes du passé*, Paris, Éditions Cerf, 2002, [en ligne]. [www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/cti_documents/rc_con_cfaith_doc_20000307_memory-reconc-itc_fr.html]

Jean-Paul II, *Homélie à l'Université Laval*, 9 septembre 1984, [en ligne]. [w2.vatican.va/content/john-paul-ii/fr/homilies/1984/documents/hf_jp-ii_hom_19840909_universita-quebec.html]

Jean-Paul II, *Mémoire et identité : Conversations au passage entre deux millénaires*, Cité du Vatican, Éditions Flammarion, 2005, traduction par François Donzy.

Lemieux, R., et J.-P. Montminy, *Le catholicisme québécois*, Québec, Éditions IQRC, Presses de l'Université Laval, 2000.

DÉVOTION

à la Miséricorde divine

L'année de la Miséricorde prendra fin bientôt, mais nous osons espérer que nos actes de miséricorde se multiplieront. Pour nous y aider, pourquoi ne pas creuser un peu la fameuse dévotion à la Miséricorde divine révélée à sainte sœur Faustine*, religieuse de la Congrégation des sœurs de Notre-Dame de la Miséricorde au début des années 1930 ?

Il a fallu attendre plusieurs années pour que les fondements théologiques soient établis au sujet de cette dévotion, mais les enquêtes, surtout à partir du *Petit Journal* de la sainte, ont fini par démontrer la profondeur mystique de cette dévotion.

Confiance

La dévotion à la Miséricorde divine a deux piliers : la confiance et la miséricorde.

Il s'agit d'une attitude biblique de la confiance en Dieu (commandements, devoir d'état, Béatitudes/conseils évangéliques, docilité à l'Esprit Saint), mais qui doit s'installer dans les profondeurs de l'être.

Le site Internet polonais dédié à sœur Faustine rapporte ceci : « Dans [ses] écrits, la confiance n'est pas une vertu isolée, mais toute une attitude de notre vie que nous devrions avoir vis-à-vis du Père riche en miséricorde. Elle contient trois vertus théologiques : foi, espérance et amour, et aussi les vertus morales : humilité, persévérance et repentir pour avoir commis des péchés.

« Sans la pratique de ces vertus, il est impossible d'avoir confiance en Dieu. Il est impossible de se confier à celui que l'on ne connaît pas, que l'on n'aime pas ; impossible de mettre sa confiance en quelqu'un de plus fort que moi, si je ne reconnais pas ma propre faiblesse. La confiance n'est pas un pieux sentiment, elle n'est pas non plus une acceptation purement intellectuelle des vérités de la foi, mais une attitude qui naît dans la volonté humaine et se traduit par l'accomplissement de la volonté de Dieu. »

Miséricorde

Être miséricordieux est le second fondement. La miséricorde de Dieu Un dans sa Trinité est l'objet de la dévotion.

Être miséricordieux envers les autres est une exigence qui vient expressément de Jésus dans ses entretiens avec sœur Faustine. Jésus veut que son amour soit le moteur de nos actes de charité et que nous fassions au moins un acte de miséricorde par jour, par amour pour lui. « Amen, amen, je vous le dis : chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25,40). L'intention du disciple de Jésus doit donc se distinguer de celle du philanthrope !

Sur ces deux piliers s'élèvent les cinq nouvelles pratiques demandées par Jésus : vénération du tableau *Jésus, j'ai confiance en toi*, fête de la Miséricorde (premier dimanche après Pâques), chapelet à la Miséricorde, heure de la Miséricorde (15 h) et neuvaine de la Miséricorde.

Pratiquer cette dévotion signifie d'abord avoir confiance en Dieu, puis pratiquer les formes de la dévotion en faisant des actes de miséricorde concrets. Elle n'est pas une simple piété dévote, mais elle est appelée à devenir, avec le temps, une dévotion de tout son être, de toute son âme et de tout son cœur à la religion chrétienne. ■

Pour aller plus loin :

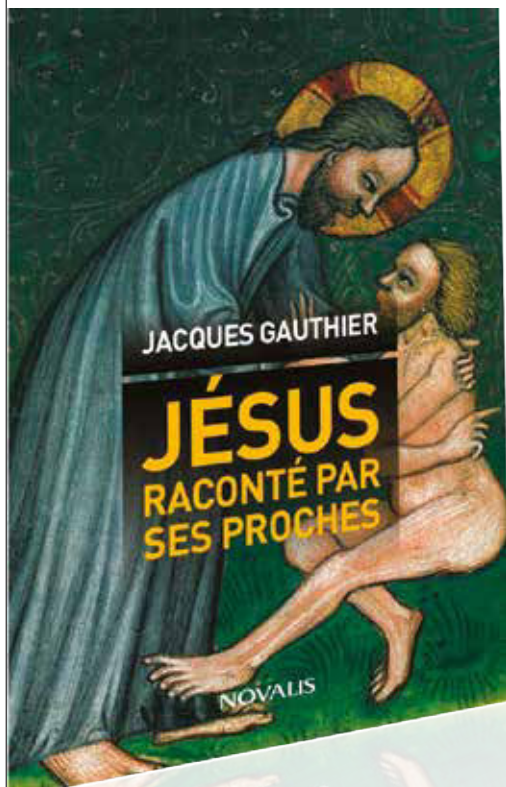
www.faustyna.pl/zmbm/fr

* Née le 25 août 1905 à Głogowiec en Pologne, Helena Kowalska entre en 1925 dans la Congrégation. Elle meurt le 5 octobre 1938, à 33 ans, de la tuberculose. Elle est canonisée le 30 avril 2000 par saint Jean-Paul II.

NOUVEAUTÉ

Jacques Gauthier

Jésus raconté par ses proches



LES MÉDIAS EN PARLENT

Un livre original, simple, pédagogique.

Philippe Oswald, Aleteia, (Paris), 24 décembre 2015.

Un intéressant procédé littéraire.

Louis Cornellier, Le Devoir, Montréal, 24 décembre 2015, p.E8.

Bien mieux qu'une étude exégétique, ces récits ancrés dans le quotidien de Jésus font découvrir l'intimité et la mission du Fils de Dieu.

Claire Lesegetrain, La Croix, Paris, 17 décembre 2015, p. 16.

Ce livre devrait figurer dans toutes les classes d'enseignement, pour ne pas perdre le fil de notre héritage chrétien.

Site de <http://www.culturehebdo.com/livres.htm>. Livres, décembre 2015.

Vous racontez donc en quelques pages, mais vraiment très denses, et très belles aussi, votre itinéraire.

Christophe Henning, En toutes lettres du 9 novembre 2015, RCF.

Ça se lit comme un roman. On est attiré, on est captivé, tellement c'est tout simple ce dialogue de chacun de ceux qui ont rencontré Jésus, qui ont vécu avec lui, qui ont partagé sa vie.

Chantal Bally, Écoute dans la nuit du 29 septembre 2015. Radio Notre Dame (Paris).

Paris et Montréal
Parole et Silence / Novalis, 2015
228 pages
24, 95 \$

nouveauté

Récit d'un passage



Jacques
Gauthier

En ces temps où l'on parle beaucoup de mourir dans la dignité, de compassion, ce récit apporte un témoignage très fort pour l'accompagnement des mourants. Jacques Gauthier relate la maladie et le décès de son beau-père avec amour et foi. Il écrit: «Que nous soyons sur notre lit de mort ou non, un monde immense habite en chacun de nous. C'est un monde de paroles et de silences, comme une maison non bâtie de mains d'hommes, où chaque pièce s'ouvre sur le désir d'aimer.» Un livre à découvrir.

Paris et Montréal
Parole et Silence / Novalis, 2016
190 pages
14,95 \$

DÉCOUVREZ UN HÉRITAGE RELIGIEUX DÉVOILÉ DANS DES TEXTES PASSIONNÉS!



Procurez-vous cet ouvrage
sur le site Web des
Publications du Québec

POUR SEULEMENT
46,95 \$

Également offert en librairie

Le tabernacle, meuble central du lieu de culte, constitue le chef-d'œuvre de plusieurs maîtres sculpteurs.

www.publicationsduquebec.gouv.qc.ca

418 643-5150 ou 1 800 463-2100



Publications

Québec



COMME UNE PLUIE

de roses

La Vierge de Lipa, Philippines, 1948

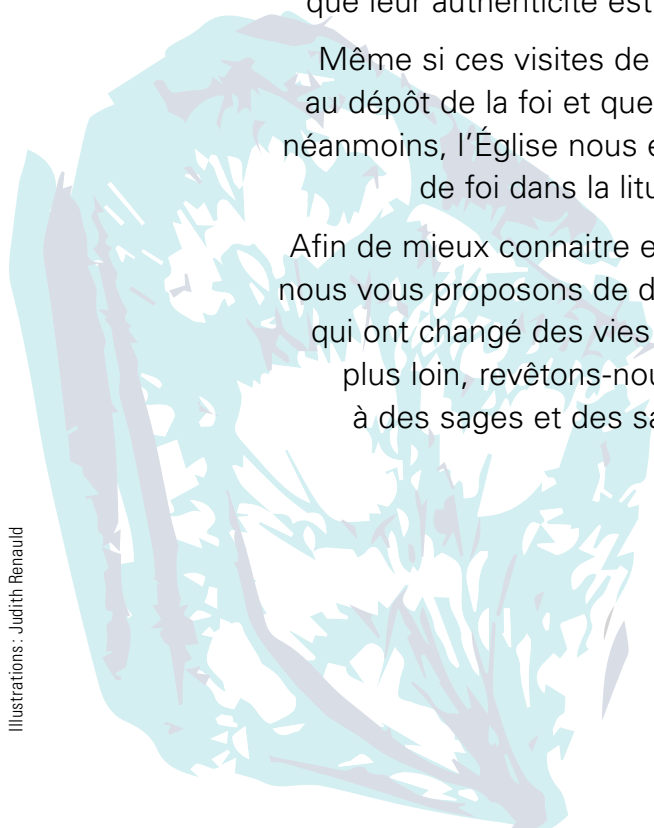


« Fils, voici ta mère ! »

Du haut de la croix, le Christ nous a donné sa propre mère, une mère pour nous enfanter à la vie divine ! Au fil de l'histoire, cette tendre mère est apparue d'innombrables fois à ses enfants pour les éclairer et les fortifier sur leur chemin. De ce vaste nombre, notre autre maman l'Église en a officiellement reconnu 17, à la fois parce que leur authenticité est sûre et parce que leur message est pur.

Même si ces visites de notre mère céleste n'appartiennent pas au dépôt de la foi et que nous ne sommes pas obligés d'y croire, néanmoins, l'Église nous encourage à y puiser pour nourrir notre vie de foi dans la liturgie, la prière et les pèlerinages.

Afin de mieux connaître et plus aimer la mère de tous les croyants, nous vous proposons de découvrir quelques-unes de ses apparitions qui ont changé des vies et qui en changent encore. Avant d'aller plus loin, revêtons-nous d'humilité, car « ce que tu as caché à des sages et des savants, tu l'as révélé aux tout-petits ».



Nous sommes le mercredi 15 septembre 1948. C'est la fête de Notre-Dame des Douleurs. Il est 15 h, l'heure de la mort du Christ.

Soudain, une pluie de pétales de roses tombe sur le Carmel de Lipa, aux Philippines. Les sœurs, leur aumônier et l'évêque du lieu sont présents. Les pétales proviennent d'une variété rare de roses qui poussent seulement en Russie. Il y en a des roses, des orange et des jaunes. Plus extraordinaire encore, sur chacun de ces pétales, des images de la vie du Christ sont comme imprimées. Ce miracle vient confirmer des messages que la Vierge Marie a commencé à donner à sœur Teresita Castillo trois jours auparavant.

« Je suis ta mère »

En effet, le 12 septembre, en la fête du Saint Nom de Marie, la jeune novice de 21 ans se promenait dans le jardin de son couvent. Il est environ 17 h. Elle aperçoit alors les feuilles d'un arbuste remuer étrangement. Puis, elle entend une douce voix féminine: «N'aie pas peur, ma fille. Embrasse le sol. Ce que je vais te dire, tu devras le faire pendant quinze jours consécutifs. Tu viendras me rendre visite ici. Mange un peu d'herbe.» Confiance, humilité, obéissance, pénitence. On reconnaît ici la prédication habituelle de la Vierge. Chemin d'abaissement. Condition *sine qua non* de l'exaltation. «Il disperse les superbes, il élève les humbles» (Lc 1,51).

Le lundi à la même heure, Teresita retourne sur les lieux, comme la Vierge le lui avait demandé. À genoux, elle prie un *Ave* et voit de nouveau les feuilles de l'arbuste s'agiter. Cette fois, elle voit une belle dame, souriante, les mains

jointes, tenant un chapelet doré dans la main droite. Elle porte une robe blanche avec une ceinture étroite. Pieds nus, elle semble reposer sur un petit nuage à 50 cm au-dessus du sol. La dame lui dit: «Sois fidèle et viens ici, qu'il pleuve ou que le soleil brille. – Qui êtes-vous, belle dame? – Je suis ta mère, ma petite.» Marie se révèle comme la mère de tous les croyants, une mission qu'elle reçut au pied de la croix. Et comme toute mère, elle est là pour nous, pour partager autant nos joies que nos peines.

Le jour suivant, la dame l'accueille de nouveau, mais cette fois les bras ouverts. «Je désire que ce lieu soit béni demain. – À quelle heure? – À l'heure à laquelle ta mère supérieure décidera. N'oublie pas les événements des prochains jours.» La Vierge bénit Teresita puis disparaît.

« Cueillez les pétales »

Nous voici donc revenus au 15 septembre. L'évêque M^{gr} Alfred Verzosa a accepté de venir lui-même bénir les lieux. En sa présence, Teresita voit la Vierge les bras ouverts qui lui dit: «Embrasse la terre et mange un peu d'herbe. Prends un papier et un crayon, et écris ce que je vais te dire. Mes filles, je vous demande de croire en moi et de garder ce message comme un secret entre vous. Aimez-vous les unes les autres comme de vraies sœurs. Venez souvent me rendre visite. Faites de ce lieu un endroit sacré et respecté. Cueillez les pétales. Je vous bénis toutes.» Teresita ne comprend pas pourquoi la Vierge lui parle de pétales. Mais tout de suite après, l'évêque lui demande si elle peut demander un signe qui lui confirmerait la véracité de ces apparitions vues par Teresita seule. Et voilà que la première pluie de pétales

*À genoux, Teresita prie un Ave
et voit de nouveau les feuilles de
l'arbuste s'agiter. Cette fois, elle voit
une belle dame, souriante,
les mains jointes, tenant un chapelet
doré dans la main droite.*

tombe du ciel. «Même si vous ne me croyez pas, croyez les œuvres» (Jn 10,38).

Comme le rappelle saint Thomas d'Aquin, le miracle est l'œuvre de Dieu qui permet de vérifier l'authenticité de tout prophète: «La prophétie implique le miracle, qui en est comme la confirmation. En effet, les vérités que Dieu révèle et qui surpassent la connaissance des hommes ne sauraient être confirmées par la raison humaine qu'elles dépassent, mais par l'action de la puissance divine; comme le remarque saint Marc (16,20): "Les Apôtres prêchèrent en tous lieux, le Seigneur les assistant et confirmant leur parole par les miracles qui l'accompagnaient"» (*Somme théologique*, IIa IIae, q.171, a.1).

Au sens spirituel, cueillir les pétales signifie accueillir toutes les grâces du ciel. Les pétales de rose évoquent manifestement une des plus grandes saintes du Carmel, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face. Sainte de l'esprit d'enfance, modèle de confiance et d'amour dans la plus grande humilité. Les roses sont aussi le signe de l'amour concret du prochain que la Vierge demande en reprenant le commandement nouveau de son Fils: «Aimez-vous les uns les autres!» Elle invite ainsi à une amitié intime et authentique avec le prochain, où l'amour est mutuellement donné, et aussi reçu.

« Soyez sage »

D'autres apparitions suivront. Au total, Teresita témoigne de 19 rencontres avec la Vierge entre le 12 septembre et le 12 novembre 1948. Elle demandera entre autres qu'une statue de Notre-Dame de Lourdes soit placée dans le jardin et qu'on y récite le chapelet. Elle désire aussi que chaque sœur du couvent soit consacrée à elle en la fête de Notre-Dame du Rosaire, à la manière de saint Louis-Marie Grignon de Monfort. De plus, la Vierge conseille à Teresita et à ses sœurs de pratiquer les vertus d'obéissance, de simplicité et d'humilité, car ce sont les vertus qu'elle préfère, dit-elle. Pourquoi? Probablement parce que ce sont celles qui disposent le mieux à l'accueil de la grâce. Elles creusent l'espace nécessaire pour l'édification des vertus théologales de foi, d'espérance et de charité.

C'est sans doute le dimanche 26 septembre que le message le plus important lui est donné: «Dis aux sœurs de s'aimer les unes les autres. Je ne vous demande pas de faire de grandes choses comme vous souhaiteriez, car vous êtes mes petites filles. N'oubliez pas de vous consacrer à moi le 7 octobre. Soyez sages. Je suis Marie, Médiatrice de toutes les grâces.» Ce n'est pas dans la grandeur des actes extérieurs, mais dans l'héroïcité de la charité intérieure que se trouve la véritable perfection. La sainteté est



accessible à tous, principalement par l'amour mutuel concret dans la vie ordinaire. Mais surtout, la Vierge les invite à être sages, et cela peut s'entendre en deux sens. Soyez sages, c'est-à-dire soyez humbles, obéissantes et bonnes comme des petites filles avec leurs parents. Mais aussi soyez sages, c'est-à-dire ayez le regard de sagesse qui est un don de l'Esprit Saint et qui vous fera voir que je suis réellement «Médiatrice de toutes les grâces».

Médiatrice de toutes les grâces

Ce titre de la Vierge n'est pas nouveau, mais il gagne à être davantage connu. Saint Éphrem, saint Bernard, saint Alphonse de Liguori et saint Louis-Marie Grignion de Montfort et bien d'autres ont mis de l'avant ce titre de gloire de Marie. Plus proche de nous, Marthe Robin et le cardinal Mercier ont aussi encouragé toute l'Église à invoquer Marie médiatrice. Le pape Benoît XV a même institué une fête liturgique le 31 août afin de prier la mère de Dieu sous ce vocable.

Mais l'Écriture n'affirme-t-elle pas qu'il n'y a «qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes : un homme, le Christ Jésus» (1 Tm 2,5)? Bien sûr! C'est pourquoi les pères du concile Vatican II ont expliqué que «la bienheureuse Vierge est invoquée dans l'Église sous les titres d'avocate, auxiliaire, secourable, médiatrice, tout cela cependant entendu de telle sorte que nulle dérogation, nulle addition n'en résultent quant à la dignité et à l'efficacité de l'unique Médiateur, le Christ» (*Lumen gentium*, n° 61). Mais en quel sens alors la Vierge est-elle dite médiatrice?

Marie est toujours médiatrice par, avec et en Jésus. Saint Alphonse donne trois images qui peuvent nous aider à comprendre :

1. Marie est comme un aqueduc. Toute l'eau de la grâce qui descend du ciel vient de l'unique source qu'est le Christ, mais s'écoule jusqu'à nous par Marie.
2. Marie est la porte du ciel. Un petit portique à deux portes permet d'entrer dans la maison de Dieu. Marie est celle qui donne directement sur l'extérieur et le Christ sur l'intérieur.
3. Marie est un cercle qui entoure Jésus. «De même, dit le saint docteur de l'Église, qu'une ligne tirée du centre d'un cercle ne peut en sortir sans passer par la circonférence, ainsi aucune grâce ne peut nous venir de Jésus Christ, centre de tout bien, sans passer par Marie, qui, en recevant le Fils de Dieu dans son sein, l'a réellement environné de toute part.»



Un médiateur a pour mission de faciliter les relations entre deux partis. Ainsi, les prêtres sont des médiateurs entre Dieu et les hommes. Ils présentent les prières et les sacrifices des hommes à Dieu et ils distribuent les messages et les grâces de Dieu aux hommes. De même qu'il n'y a qu'un seul prêtre, le Christ, mais que celui-ci se sert d'instruments pour réaliser sa mission, de même, il peut y avoir plusieurs médiateurs, tout en soutenant que le Christ est l'unique médiateur. Il faut toutefois comprendre que la médiation du Christ est toujours première et nécessaire. Le Christ est comme le pont qui relie l'abîme entre le ciel et la terre. Tous doivent passer par ce pont, il n'y a pas d'autres chemins possibles. Mais la Vierge est comme la première dalle à l'entrée du pont, sur laquelle tous doivent passer pour accéder au pont.

La médiation universelle de Marie s'ancre dans sa maternité universelle. Montfort commente ainsi ce privilège de Marie: «Tout ce qui convient à Dieu par nature convient à Marie par grâce... Telle a été la volonté de Dieu, qu'il a voulu que nous recevions tout par Marie... Tous les dons, vertus, grâces du Saint-Esprit lui-même sont administrés par les mains de Marie, à qui elle veut, quand elle veut, autant qu'elle veut...» Marie, figure de l'Église, est l'épouse bienaimée de Dieu. Or, l'époux et l'épouse partagent un même compte en banque. La femme n'a pas à demander pour y puiser, car le mari lui fait entièrement confiance. De même, Marie puise librement dans le trésor de grâces infini du Christ pour assurer l'économie du salut de ses enfants.

« Priez beaucoup »

Le vendredi 12 novembre, Teresita voit la Vierge après la messe pour une dernière fois: «Les gens ne croient pas à mes paroles. Priez beaucoup, mes filles, à cause des persécutions. Priez pour les prêtres. Ce que je demande ici, c'est la même chose que j'ai demandée à Fatima. Faites pénitence pour ceux qui ne croient pas. C'est ma dernière apparition en ce lieu.» Les temps d'épreuves sont aussi des temps d'espérance. Et l'espérance est nourrie par une prière abondante et confiante.

Fortifier l'espérance et stimuler la foi, voilà les fonctions principales des apparitions selon saint Thomas d'Aquin. Quant à l'Église, elle enseigne qu'«au fil des siècles il y a eu des révélations dites privées, dont certaines ont été reconnues par l'autorité de l'Église. Elles n'appartiennent cependant pas au dépôt de la foi. Leur rôle n'est pas d'améliorer ou de compléter la Révélation définitive du Christ, mais d'aider à en vivre plus pleinement à une certaine époque de l'histoire» (*Catéchisme de l'Église catholique*, n° 67). Néanmoins, même si la Révélation est achevée,

elle n'est pas encore complètement explicitée. Par ses messages, la Vierge peut donc nous aider à mieux en saisir toute la portée en jetant une lumière particulière sur certains reflets du Mystère.

« Digne de foi »

Le mois suivant, M^{gr} Verzosa déclare que la Vierge est la source de la pluie de pétales et nomme une commission d'enquête. Mais voilà qu'en réponse l'évêque est destitué de son diocèse. L'enquête est menée rapidement et sans respecter les normes du droit canonique. La voyante ne sera même pas rencontrée. Les évêques enquêteurs déclareront fausses les apparitions. Teresita est victime de lourdes pressions et menaces. Heureusement, l'aveu avant leur mort de plusieurs évêques responsables de cette injustice permettra d'ouvrir une nouvelle enquête.

Après 68 ans de discernement des faits et des fruits, le samedi 12 septembre 2015, le nouvel archevêque de Lipa, M^{gr} Ramón Cabrera Argüelles, a émis un décret reconnaissant enfin le témoignage de la jeune carmélite. «Les événements et apparitions de 1948, aussi connus comme le phénomène marial de Lipa, et leurs conséquences, même dans les temps récents, présentent réellement un caractère surnaturel et sont dignes de foi.» Cette reconnaissance a reçu l'aval de la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements. Cela en fait la 17^e et plus récente apparition de la Vierge Marie officiellement reconnue par l'Église catholique.

« Faire du bien sur la terre »

La Vierge continue ainsi sa mission maternelle d'éclairer et de fortifier ses enfants, surtout en des lieux et temps où la fidélité à l'Évangile est particulièrement éprouvante. Comme une pluie de roses, chacune de ses apparitions vient consoler nos cœurs par le témoignage de sa présence maternelle. Plus encore que la petite Thérèse du Carmel de Lisieux, on peut lui attribuer ces paroles: «Je passerai mon ciel à faire du bien sur la terre.»

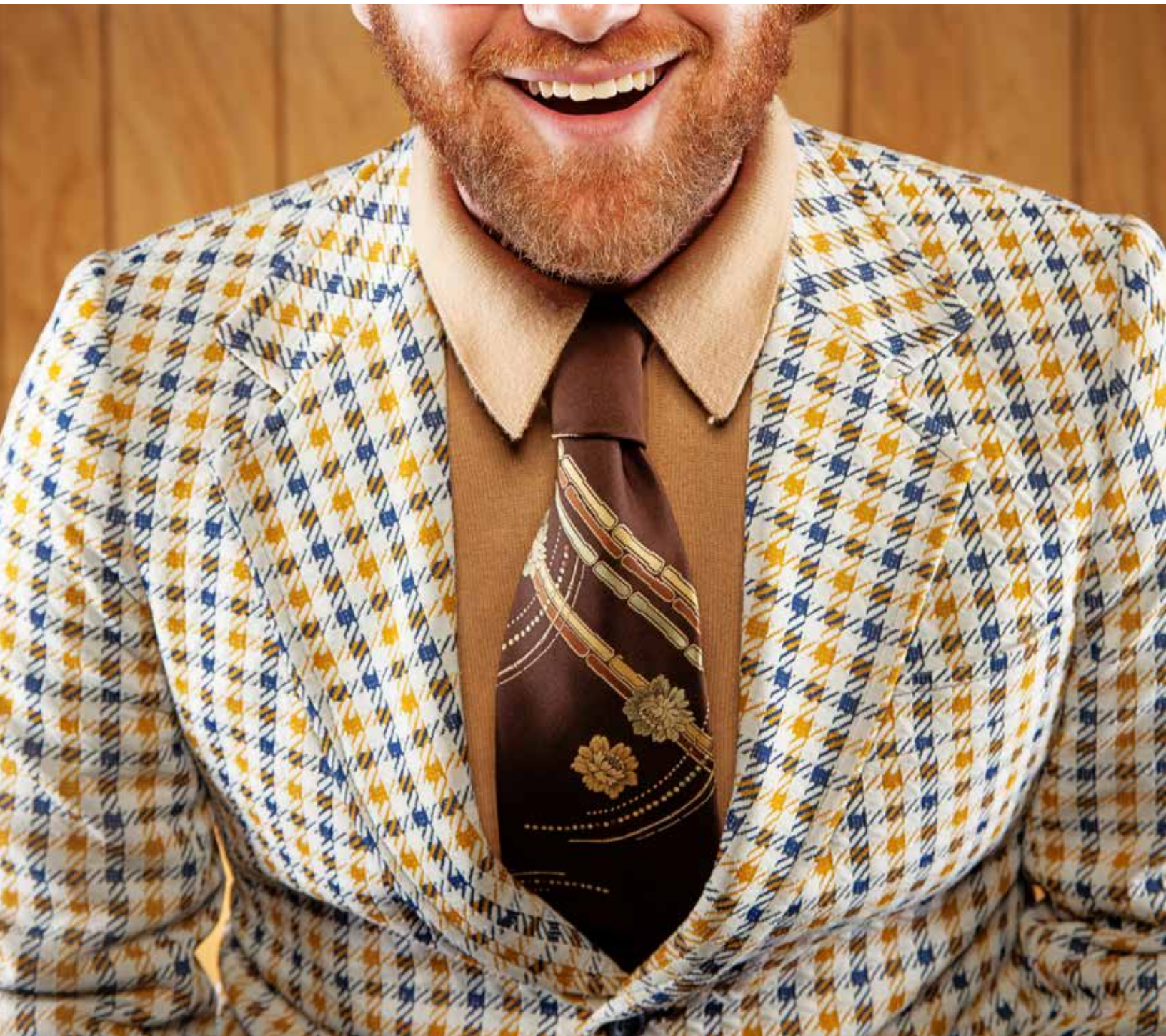
Sainte Marie, Médiatrice de toutes les grâces, priez pour nous! ■

Jeune consacré avec les Missionnaires de l'Évangile, **Simon-Pierre Lessard** est un ami de Dieu et des hommes, un passionné de contemplation et de mission. Fêré de philosophie et de théologie, il aime entrer en dialogue avec tous les chercheurs de vérité. Membre du conseil de rédaction où il s'exprime sans retenue, il nous partage fréquemment sur papier et sur écran le fruit de sa contemplation. C'est sa manière de rendre raison de l'espérance qui est en lui!

Cathostyle

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

DE POILS... ET DE POUCHES DE PATATES



Une chronique «Mode de vie*» pour dames m'a fait tourner en bourrique, pour ne pas dire que, québécoisement parlant, elle m'a fait pogner les nerfs ben raide.

Sous le titre gentil de «Modestie dans le vêtement : la mode est-elle vraiment l'affaire de Dieu?», la chroniqueuse nous fait la recension des déclarations papales sur les vêtements de la madame qui se respecte.

Ça commence mal: «Alors que la Fashion Week de Paris a commencé ce 1^{er} mars, l'Église recommande: "Que la femme catholique se sente tenue non seulement d'être honnête, mais encore de prouver son honnêteté par sa façon de se vêtir."»

Un peu de tenue

Évidemment que je suis pour la modestie, mais bon... Si on parlait des tout-croches, tiens? Si on parlait de celles qui ne se peignent même pas pour venir à la messe le dimanche? Et de celles qui ont pour jupes les nappes de nos grand-mères? Ou encore *pluss* pire: celles qui portent du brun avec du vert!

Ça, ma chère, c'est pas modeste pantoute! Je dirais que ça frise la provocation et le scandale.

Pie XII le disait lui même en 1941: «Il ne s'agit pas, évidemment, de porter un sac ou des vêtements grossiers, sans aucun souci des convenances et de l'élégance. C'est affaire d'équilibre: une jeune fille peut être moderne, cultivée, sportive, pleine de grâce, de naturel et de distinction, sans se plier à toutes les vulgarités d'une mode malsaine.»

Tenez-vous-le pour dit: *exit* la poche de patates!

Les jeunes filles et les vieilles dames! Même chose. De grâce, mesdames, un peu d'élégance et de souci de convenance pour votre prochain et votre prochaine...

Et pourquoi diable ne pas parler un peu du jeune homme, et puis du vieux?

Ceux qui viennent en jeans à la messe dominicale. Ceux qui portent fièrement leur teeshirt de Black Sabbath pour leur première communion et leur confirmation. Et tous ceux qui ne prennent même pas la peine de se raser (ou de se laver!) pour la grand-messe, alors que celles qui les accompagnent ont sorti leur plus beau rouge à lèvres de saison! Certains messieurs semblent oublier, parfois, que le poil leur pousse à la nuque, à l'oreille et à la narine! Alouette!

De grâce, un peu d'élégance et de souci de convenance!

La mode et les tendances

L'article continue: «Ajoutons que la Sainte Vierge, modèle de pudeur, a révélé ceci aux enfants de Fatima en 1917: "Il viendra certaines modes qui offenseront beaucoup notre Seigneur."»

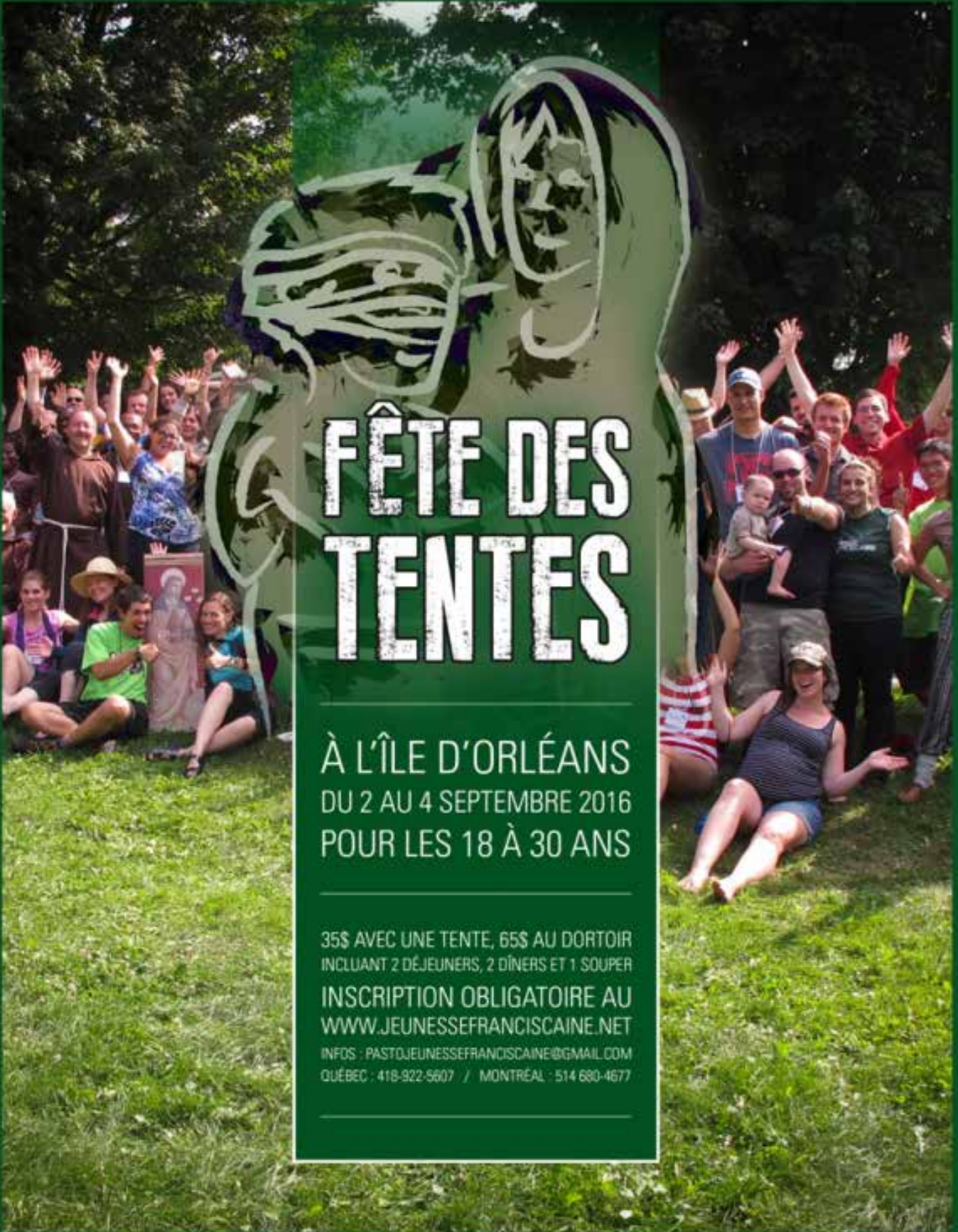
Soyons sérieux. Sans blague.

Je me demande... La Sainte Vierge, songeait-elle à la mode de la procréation assistée par banque de sperme sur catalogue avec mère porteuse, ou bien à celle de l'avortement-vidé-juridique-canadien de près de un million de bébés par année de 4 à 40 semaines de gestation?

Et que dire de la mode du porno qu'on vend à nos filles de cinq ans en leur offrant des poupées Bratz aux babounes de poupées gonflables, ou bien des poupées vampires aux regards d'acier et aux dents acérées?

Vous voyez? Il est des modes pires que d'autres. ■

* On peut lire l'article en question à l'adresse suivante: fr.aleteia.org/2016/03/02/modestie-dans-le-vetement-la-mode-est-elle-vraiment-laffaire-de-dieu/



FÊTE DES TENTES

À L'ÎLE D'ORLÉANS
DU 2 AU 4 SEPTEMBRE 2016
POUR LES 18 À 30 ANS

35\$ AVEC UNE TENTE, 65\$ AU DORTOIR
INCLUANT 2 DÉJEUNERS, 2 DÎNERS ET 1 SOUPER

INSCRIPTION OBLIGATOIRE AU
WWW.JEUNESSEFRANCISCAINE.NET

INFOS : PASTOJEUNESSEFRANCISCAINE@GMAIL.COM
QUÉBEC : 418-922-5607 / MONTRÉAL : 514 680-4677

L'APPROCHE AVIVIA



Simplifier le processus d'achat de vos armoires de cuisine tout en vous permettant de participer à votre projet : voilà notre approche.

- Armoires en kit, assemblées ou non, de la largeur précise dont vous avez besoin
- Installez-les vous-même ou laissez notre équipe le faire pour vous
- Visualisez nos produits et nos prix en ligne et planifiez votre budget à votre rythme, selon vos besoins
- Convient tant aux clients résidentiels qu'aux promoteurs immobiliers

Des options écologiques, une qualité toute québécoise et un accompagnement personnalisé : visitez notre site web afin de découvrir l'approche Avivia.



MAGASINEZ VOS ARMOIRES
DE CUISINE EN LIGNE SUR

AVIVIA.CA



418 365-7821

Armoires AVIVIA

20, route Goulet
Saint-Séverin (Québec) G0X 2B0

MAÏS ÉCLATÉ

3 FAÇONS

Préparation du maïs éclaté

1. Chauffer de l'huile végétale dans une casserole.
2. Ajouter les grains de maïs et bien les enrober d'huile.
3. Couvrir et cuire à feu vif en remuant la casserole jusqu'à ce que les grains de maïs soient éclatés.

Boules à la vanille

Ingrédients

- 16 tasses de maïs éclaté
- 1 tasse de beurre
- 1 1/3 tasse de sucre
- 1/2 tasse de sirop d'agave ou de sirop de maïs
- 1 sac de guimauves
- 1 c. à thé de vanille
- Bombe aérosol de Pam

Préparation

1. Dans une grande casserole, mélanger le beurre, le sirop et le sucre et laisser fondre doucement à feu moyen. Utiliser une cuillère en bois.
2. À l'aide d'une grande cuillère, ramasser l'équivalent de la boule désirée et la déposer sur une plaque à biscuits.
3. Ajouter les guimauves jusqu'à l'obtention d'un mélange souple et homogène.
4. Retirer de la cuisinière et ajouter la vanille.
5. Ajouter le maïs éclaté et mélanger le tout uniformément.
6. À l'aide d'une grande cuillère, ramasser l'équivalent de la boule désirée et la déposer sur une plaque à biscuits.
7. Laisser reposer et légèrement refroidir avant de créer les boules.
8. Vaporiser vos mains de Pam ou d'une autre matière grasseuse et faire des boules d'environ 5 cm de diamètre ou plus.
9. Placer dans un joli bol ou dans une assiette colorée.

Popcorn épicé

Ingrédients

8 tasses de maïs éclaté
2 c. à table de poudre de chili
2 c. à table de sel Himalaya rose
2 c. à table d'huile d'olive
½ c. à thé de Cumin

Préparation

1. Dans un grand bol, mélanger le sel, le cumin, la poudre de chili et l'huile d'olive.
3. Ajouter le maïs éclaté et bien mélanger.
4. Déguster immédiatement avec une bonne bière froide!

Maïs party

Ingrédients

16 tasses de maïs éclaté
1 tasse de beurre
1½ tasse de sucre
½ tasse de sirop d'agave ou de sirop de maïs
1 sac de guimauves
1 c. à thé de vanille
Bombe aérosol de Pam
Amandes tamari hachées grossièrement
2 tasses de céréales Golden Grahams ou autre de votre choix
1 tasse de très petites pépites de chocolat mi-sucré

Suivre la même préparation que les boules à la vanille.



LE GRAND MYSTÈRE

Pourquoi Dieu permet-il la souffrance ?

Il fait chaud. Nous nous attablons dehors pour tenter de trouver l'air frais du crépuscule. Belle soirée pour fêter un de nos amis, entourés de ses amis à lui. Nous ne connaissons presque personne, mais nous, tout le monde nous connaît. Nous sommes *les cathos*. Les moutons noirs.

Notre voisin de table est plutôt sympathique. James, qu'il s'appelle. En parlant avec lui, nous apprenons que sa mère est très malade. Cancer, phase terminale. Il nous confie qu'il trouve cela très difficile de la voir souffrir. Qu'il en vient à se demander le sens de la souffrance, de la mort, voire de la vie.

«Je pense aussi souvent à Dieu... S'il existe, pourquoi est-ce que de telles souffrances existent?»

Je comprends son questionnement. Et même si je suis loin de saisir ce grand mystère de la souffrance dans le monde, je me risque quand même à quelques pistes de réponses.

«Le genre de souffrance que ta mère vit n'est certainement pas facile à comprendre. Et pourtant, ce n'est pas la faute de Dieu. C'est celle de notre condition d'humain, de mortel. La mort nous rattrape tous un jour; certains ont le destin de devoir l'affronter de manière plus lente et difficile que d'autres. Mais ultimement, Dieu nous appelle tous à la même chose: son Royaume. La mort et la souffrance physique ne sont donc *que* des moyens de s'y rendre.»

L'écrivain français Paul Claudel disait: «Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance; il n'est même pas venu l'expliquer. Il est venu pour la remplir de sa présence.» Ce qui est en soi une très bonne nouvelle. Dieu nous donne de traverser les épreuves avec lui, et de les transformer en croix glorieuses. Il nous fournit une espérance, l'espérance de la foi qui nous sauve en nous donnant *d'affronter notre présent*. Et cela est essentiel, puisque nous ne pou-

vons «éliminer complètement du monde la souffrance», pour reprendre les mots de Benoît XVI.

Il y a plus. Dieu a un plan pour nous bien plus grand que la souffrance. Un plan qui lui donne un sens, qui permet de grandir par elle. Benoît XVI écrivait aussi, dans l'encyclique *Spe salvi*, que «la capacité d'accepter les tribulations et de murir par elles» guérit l'homme.

«Je sais que c'est difficile à croire, quand on voit quelqu'un qu'on aime se rendre durement vers la mort. Pourtant, il y a tellement d'histoires de parents qui se réconcilient enfin avec leurs enfants, de femmes et d'hommes qui trouvent finalement la paix avec leur histoire. Des fois, cette approche de la mort donne de la force à ceux qui traversent l'épreuve. Et c'est ce qui leur permet de s'éteindre en paix.»

La guerre, la guerre...

Et qu'en est-il de la guerre? De la pauvreté? De toutes ces atrocités qui affligent le monde?

Dieu donne à l'humain la chance d'être libre. Nous pouvons en tout temps prendre les décisions en tentant de



discerner ce qui est bon pour notre vie. Dans nos conditions, selon nos valeurs, selon notre situation...

Il nous aime tellement qu'il nous laisse entièrement libres de nos choix. Il agit en plaçant des événements, des personnes, des situations. Mais il ne contrôle pas nos vies. Il ne nous oblige à rien.

«Pourtant, il est bien intervenu en faisant le déluge au début de la Bible. Pourquoi il n'en ferait pas un autre?» me lance une des convives.

Je reprends: «Il a promis à Noé qu'il laisserait l'homme libre. Il a établi son alliance avec les hommes en promettant que "tout ce qui est ne sera plus détruit par les eaux du déluge, qu'il n'y aura plus de déluge pour ravager la terre" (Gn 9,11).»

Il nous a donc faits libres. Libres de le suivre ou de le renier. Libres de vivre dans ses commandements ou non. Cette liberté, peu importe comment elle est utilisée, inclut la possibilité de pécher.

«Et ce sont nos péchés qui se trouvent à l'origine de tout ce que tu m'as nommé: la faim dans le monde, les sans-abris... Dieu ne désire pas la souffrance de ses créatures.

Au contraire. C'est l'homme, dans sa liberté, qui crée toutes ces situations de souffrance.»

N'est-ce pas notre égoïsme qui cause la faim dans le monde, par exemple?

«C'est l'homme qui tue, qui ignore le pauvre. Même si sa mission divine est d'aimer l'autre.» Son égoïsme, particulièrement, le pousse à prendre des décisions qui, de fil en aiguille, entraînent des situations terribles telles que l'exploitation humaine et la sous-alimentation.

Sachant cela, il est plus difficile de rendre Dieu responsable de tous les maux de la planète.

Je me retourne pour voir tous les yeux rivés sur moi. Je sens mon visage tourner au rouge. On dirait bien que plus de gens qu'on le pense se questionnent sur le sens de la souffrance. ■

Frédérique Francœur: Frédérique est étudiante en enseignement du français. La littérature et la société sont ses centres d'intérêt de prédilection. Les mots sont ses outils les plus efficaces au quotidien, quoiqu'elle perde toujours au Scrabble.



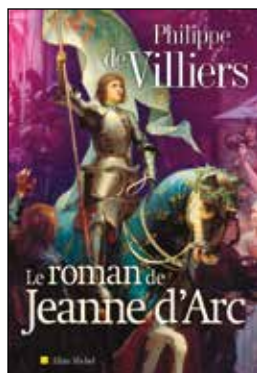
TÉMOINS JUSQU'À LA CROIX

Grâce à cette lecture passionnante, j'ai fait une descente au cœur de nos racines religieuses, au cœur de la foi des apôtres. En effet, les chrétiens d'Orient habitent le terreau du christianisme, un trésor de l'Église à défendre et à protéger, un héritage qui est en train de se perdre et de mourir.

L'auteur, qui est lui-même d'origine égyptienne, nous fait découvrir avec fierté la beauté de leurs liturgies ainsi que leur histoire. Il nous fait aussi communier à la souffrance de nos frères et sœurs, dont tant de martyrs quotidiens. J'ai plongé dans leur réalité, j'ai entendu leur cri de détresse, car nous sommes liés, nous sommes unis dans le Corps mystique du Christ.

La passion de Jean Mohsen Fahmy pour notre Église est venue réveiller en moi ce feu qui me pousse à me lever et à m'exclamer : « Chrétien, réveille-toi ! »

Jean Mohsen Fahmy, *Chrétiens d'Orient. Le courage et la foi*, Médiaspaul, 2015, 192 pages.



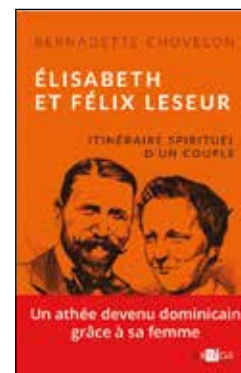
FILLE AU GRAND CŒUR, VA !

« Hardiment, va, fille de France ! »... tel était le commandement de ses voix. Sous le personnage inaccessible et légendaire de Jeanne d'Arc se cache une jeune femme bien humaine.

À travers ce roman historique, Philippe de Villiers nous transporte dans la vie intérieure de cette jeune sainte. Avec elle, nous sommes pressés de partir pour répondre au mystère d'un appel, d'une vocation. Sous son étendard, une mission se précise : sauver le royaume de France, mais plus encore, libérer les âmes du péché de *veulerie*, c'est-à-dire de la faiblesse et de l'inconsistance du cœur.

Ce que Dieu a caché aux sages et aux savants, il l'a révélé aux tout-petits. *Le roman de Jeanne d'Arc*, c'est le récit incroyable d'une petite vachère devenue chef de guerre à dix-sept ans. La puissance de Dieu l'a rendue si énergique, ferme et décidée que, par sa pureté et sa foi, elle a amené le dauphin Charles, les grands de la cour et tout son peuple à saluer chez eux la victoire de Dieu !

Philippe de Villiers,
Le roman de Jeanne d'Arc, Albin Michel, 2014, 552 pages.



D'ATHÉE À DOMINICAIN GRÂCE À SA FEMME

31 juillet 1889 : Élisabeth Arrighi épouse Félix Leseur. Elle a la foi et pense que lui aussi ; lui est un athée ultra convaincu et a pour but de faire perdre la foi à sa femme. Emportée dans un tourbillon de voyages, de fêtes, de rencontres d'intellectuels au sein du Paris fourmillant des nouvelles découvertes de ce début de 20^e siècle, Élisabeth va presque perdre la foi. Un livre sera le déclic qui va la replonger en Dieu, plus solidement et profondément que jamais.

C'est cet amour de Dieu qu'elle va chercher à exprimer passionnément à tout son entourage.

Félix, tombant sur le journal de sa femme après sa mort, sera frappé si profondément par l'intensité de la relation de son épouse avec Dieu qu'il vivra une conversion fulgurante et deviendra prêtre dominicain. Un vrai roman d'aventures et une invitation à être follement témoins du Dieu qui nous a saisis !

Bernadette Chovelon, *Élisabeth et Félix Leseur. Itinéraire spirituel d'un couple*, Éditions Artège, 2015, 396 pages.



QUAND SYLVIE CHANTE ANNE

Je me souviens de Sylvie Paquette, elle devait avoir 18 ans. C'était au début des années 1980. J'étais animateur au Café chrétien à Sainte-Thérèse-de-Blainville. Un soir, Sylvie était venue avec sa guitare, et sa mère, je crois, pour nous partager sa quête de joie. La passion était au rendez-vous, la voix aussi. Que de chemin parcouru depuis !

De Jésus à Anne Hébert, pourquoi pas ? Avec son album *Terre originelle*, c'est le retour aux grands courants bibliques qui ont nourri la culture et l'imaginaire de l'auteure des *Songes en équilibre*. Le poème «Amour», qui n'est pas sans rappeler le souffle mystique du Cantique des cantiques, ouvre magnifiquement l'album.

La chanteuse, avec juste ce qu'il faut de fragilité et de maturité dans la voix, s'approprie les mots d'Anne Hébert pour en faire sa substance, comme s'ils coulaient dans ses veines. «Toi, la vigne et le fruit ; toi, le vin et l'eau ; toi, le pain et la table, communion et connaissance aux portes de la mort.»

Ces deux-là étaient faites pour se rencontrer. Et il y a eu connexion, contact du dedans. Femmes discrètes et libres, les images oniriques de l'une épousent parfaitement les atmosphères musicales de l'autre. Elles habitent la «terre originelle» de leurs rêves, endormies au «cœur de la parole» pour mieux nous faire entendre le silence du mystère de la «commune blessure». «Tous les beaux visages du monde / En leur innocence première / Furent baignés de larmes.»

Avec la collaboration d'Yves Desrosiers et de Philippe Brault, la chanteuse a créé des atmosphères qui respectent

l'univers intimiste du poète. Elle ne se met pas de l'avant, mais laisse parler les mots de l'intérieur, comme s'ils étaient sa maison : «Mon cœur est rompu / L'instant ne le porte plus.» La vibration de son grain de voix imprime dans l'âme une trace qui vient d'ailleurs. Car cette «terre originelle» n'est pas tant le territoire natal que cet état vierge en nous, qui nous habite en permanence, telle l'enfance retrouvée.

Après les *Douze hommes rapaillés* de Gaston Miron, après les albums de Chloé Sainte-Marie sur d'autres poètes d'ici, j'ai reçu les chansons de *Terre originelle* comme «des bouquets de joie» intemporels. Tout est soigné, sensible, vrai. Un travail de longue haleine qui effleure ma peau à chaque écoute pour mieux toucher le cœur.

En ce centième anniversaire de la naissance du poète à Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier le 1^{er} août 1916, voici donc la rencontre de deux artistes où la vie de l'une s'écoule en celle de l'autre pour croiser la nôtre, au-delà des genres et des modes, où «le jour n'a d'égal que la nuit». À écouter surtout le soir, lorsqu'on se sent dans «les ravins de fatigue».

Et l'absence devient alors présence. ■

Sylvie Paquette, *Terre originelle*, 2016,
Audiogramme, chanson francophone.

Note:

Billet paru initialement sur le blogue de Jacques Gauthier.
www.jacquesgauthier.com

DANS LA MIRE

40 ans au cœur du monde

Marie-Édith Roy
redaction@le-verbe.com

Le Centre de spiritualité Manrèse (CSM) célébrera ses 40 ans en 2016-2017. Situé en plein cœur de Québec, le CSM déploie sa mission en trois volets caractéristiques : formation à l'accompagnement spirituel, accompagnement de la quête spirituelle et recherche-publication.

C'est le 25 septembre prochain que débiteront officiellement les festivités, alors que le Centre se joindra à la célébration dominicale paroissiale de 10 h à l'église Saints-Martyrs-Canadiens. Monsieur le cardinal Gérald Cyprien Lacroix présidera cette messe d'action de grâce à laquelle toutes et tous sont invités. D'autres événements et activités spéciales se dérouleront au cours de l'année.

Les Exercices spirituels

L'œuvre des Exercices spirituels à Québec, portée depuis toujours par la Compagnie de Jésus, a d'abord été instituée en 1891 sous le nom de Villa Manrèse, vouée aux retraites personnelles fermées.

En 1976, le père Gilles Cusson, jésuite, proposait un nouveau projet pour prendre la relève de la Villa Manrèse. Ainsi naissait le Centre de spiritualité Manrèse (CSM) afin de répondre aux besoins nouveaux en matière de croissance humaine et spirituelle. La base des programmes et des activités du Centre est toujours constituée par la démarche des Exercices spirituels, mais avec un souci d'accessibilité et d'adaptation culturelle qui se traduit

notamment par la pratique des Exercices dans la vie courante (EVC).

Le Centre offre une variété d'activités, en mode intensif ou à temps partiel, pour éclairer et nourrir l'expérience spirituelle ainsi que pour former des aidants spirituels. Nouveauté cette année, le CSM propose, à l'automne, un parcours spirituel de 50 jours, un temps fort de «travail» dans l'Esprit pour naître, et sans cesse renaître, à la joie de l'Évangile. Ce ressourcement inclut la traditionnelle retraite de 30 jours.

Les Cahiers aussi en fête !

Publiés trois fois par année, les *Cahiers de spiritualité ignatienne* (CSI) contribuent à l'évolution du Centre en tant qu'instrument de réflexion et de formation continue. La revue promeut un dialogue entre spiritualité et culture en abordant des questions d'ordre socioculturel,

spirituel et ecclésial. En 2017, le Centre soulignera aussi d'une manière toute spéciale les 40 ans des CSI.

Au fil des décennies, la mission du CSM n'a cessé de croître pour se faire plus présente dans le trafic urbain. À sa manière, le Centre Manrèse incarne l'énoncé de vision de la Province jésuite du Canada français : à l'Écoute du Souffle de vie au cœur du monde, osons servir la libération des personnes et la réconciliation à la manière de Jésus humble et pauvre.

Le directeur du Centre, Christian, y va d'ailleurs de ce souhait : «Pour ses quarante ans, le Centre de spiritualité Manrèse rend grâce pour le don reçu et demande la grâce de devenir, toujours plus, à l'écoute du Souffle de vie en plein cœur du monde...»

Pour plus d'information :
www.centremanrese.org



Photo : James Langlois

TROUVAILLE

Tout sur la culture chrétienne

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com



Le site Web critiquesdepresse.com recense toute publication ou critique sur la culture chrétienne publiée dans les médias catholiques, orthodoxes et protestants, dans les médias non confessionnels et dans les blogues qui parlent de culture chrétienne.

Ici, la culture est comprise au sens large : réflexion sur la culture, cinéma, livre, télé, peinture, etc.

On énumère quatre avantages à devenir partenaire du site : « L'internaute est aidé dans son jugement et dans son achat en trouvant ici les meilleures critiques chrétiennes sur la culture. L'acteur de la culture (éditeur, exposant, cinéaste) voit ainsi rassemblées les meilleures critiques chrétiennes le concernant. Le média d'origine dévoile la pertinence de ses critiques et développe son audience [sic], puisque [la partie de la recension publiée renvoie] sur le site d'origine. La critique n'est donc pas "volée", mais mise en valeur. Les VIP Contributeurs peuvent proposer leurs articles et critiques. »

Le site a même déjà rapporté une critique de *La passion d'Augustine*, un film recensé par notre collaboratrice Stefany Paulin-Gagné.

Son lancement a eu lieu en mars 2016, et depuis, avouons que ça va bon train avec de nombreux partenaires allant des Éditions Téqui à *La Croix*,

en passant par *Le Monde des Religions* et l'Association familiale protestante.

DANS LA MIRE

Père Eusèbe-Henri Ménard, ofm

Père Christian Rodembourg, M.S.A.
redaction@le-verbe.com

Le dimanche 2 octobre 2016 sera célébré à 10 h 45 en la cathédrale Saint-Antoine-de-Padoue, à Longueuil, l'eucharistie solennelle qui soulignera le centenaire de la naissance d'Eusèbe-Henri Ménard, fondateur des Missionnaires des Saints-Apôtres, né à East Broughton en Beauce (Québec), au sein d'une famille modeste de onze enfants.

Afin de vous donner le goût de découvrir davantage la vie de cet apôtre de l'Évangile de la joie, il est opportun de mettre en relief quelques-uns

des axes majeurs des intuitions qui ont alimenté sa vie sacerdotale et religieuse.

Fils de François d'Assise, il fut dès le début de son ministère reconnu comme un prédicateur de feu ! Mendiant de la Parole de Dieu, il en fera la clé de voute de sa vie.

Bien avant le concile Vatican II, il portera au plus intime de son cœur le souci de la place des laïcs au sein de l'Église, n'hésitant jamais à interpeller les jeunes adultes et les adultes croisés sur son chemin afin qu'ils deviennent des leaders au service de l'Évangile et de l'Église, laïcs ou prêtres, selon leurs dons et charismes propres.

Il sera un ardent apôtre et défenseur de ce message : tous, nous sommes appelés à la sainteté, car la force la plus grande dans le monde, c'est l'amour.

Homme de prière, d'oraison, de contemplation, il enracinera son ministère et l'ensemble de ses activités de fondation dans l'eucharistie, le roc inébranlable de sa foi. Le binôme qui nourrira ses actions concrètes sur le terrain de la mission se résume par ces mots : « Humaniser et évangéliser. »

Père Ménard est un frère bâtisseur, serviteur des pauvres, amoureux de l'Église, un vrai prophète pour notre temps à mieux connaître !

Père Christian Rodembourg, M.S.A. :

L'auteur est curé de l'unité pastorale du Vieux-Longueuil et assistant général des Missionnaires des Saints-Apôtres.

Pour aller plus loin :

Prier 15 jours avec Père Eusèbe-Henri Ménard, volume 138, Paris, Nouvelle Cité, 2010, 128 p. Traduit et édité aussi en américain, espagnol, vietnamien.

La beauté de l'unité

Anne-Laure Dollié
anne-laure.dollie@le-verbe.com

Les paysages défilent derrière la vitre du bus qui longe la côte ouest du continent américain. Mes yeux sont émerveillés par la beauté de ce que la nature a à m'offrir! C'est la création de Dieu qui bat des mains et mon cœur qui chante ses louanges.

Le bus est un merveilleux lieu d'évangélisation. Les gens qui montent et qui s'assoient à côté ou derrière moi se retrouvent vite à parler de leur vie et moi à parler de mon projet... chrétien! Malgré onze heures sur la route, les jambes recroquevillées par manque de place, le temps passe vite et c'est presque devenu agréable

Les canaux de la grâce

Mon périple américain comporte cinq villes: Portland, Redding, San Francisco, Idyllwild et Los Angeles. C'est aux États-Unis que j'ai pu découvrir la mission dans les Églises protestantes et l'importance de l'œcuménisme.

Nous avons besoin de travailler main dans la main pour le Royaume de Dieu. Nous avons beaucoup à apprendre les uns des autres, et j'ai beaucoup appris en passant un certain temps avec nos frères protestants. Notamment, la richesse d'une louange belle et joyeuse, où la beauté de la musique est une priorité pour que chacun puisse ouvrir son cœur à l'Esprit Saint et aux grâces que Dieu veut y déverser.

J'ai aussi appris qu'il était important de se savoir instrument et canal de la grâce. Ainsi, notre zèle à prier pour les autres et à parler de Jésus aux inconnus ne se trouve que renforcé! Nous sommes cohéritiers du Christ (Rm 8,17)!

Un défi à relever

C'est à Idyllwild que j'ai vécu une vraie formation missionnaire intérieure en rencontrant un couple missionnaire depuis plus de 40 ans! Leur expérience et leur exemple furent très inspirants pour ma propre vocation. On revient à un principe qui semble banal et pourtant fondamental: la prière.

Il ne peut pas y avoir de mission sans prière.

Quels fruits la mission portera-t-elle si elle n'est pas centrée sur Jésus? C'est ainsi que j'essaie d'apprendre à me promener avec mon chapelet en main pour suivre l'exemple de saint Paul: «Priez sans cesse» (1 Th 5,17).

Tout un programme!

Pour suivre les aventures d'Anne-Laure:
dipinsideworldtour.blogspot.ca

DANS LA MIRE

Une nuit pour Dieu

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

Les 13 et 14 août prochains, les Petits frères de la Croix adressent à tous, mais spécialement aux jeunes de 18 à 35 ans, une invitation à venir vivre une «grande nuit de la Miséricorde». Cette soirée, qui se tiendra dans le splendide environnement naturel et contemplatif qu'est leur monastère de Charlevoix, aura lieu dans le cadre de l'année de la Miséricorde et du centenaire de la mort du bienheureux Charles de Foucauld.

Des groupes de diverses villes se rendront en autocar jusqu'à Saint-Hilarion, d'où ils commenceront un



Photo: Anne-Laure Dollié

petit pèlerinage de 13 km vers le monastère. Sur les lieux, l'horaire sera ponctué de temps de prière liturgique et de moments fraternels qui conduiront les participants à entrer dans le grand temps d'adoration animée (de 22 h à 6 h le lendemain matin).

Cette rencontre nocturne avec l'eucharistie adorée sera l'occasion d'entrer plus avant dans ce mystère de la miséricorde dont s'est tant épris le bienheureux frère Charles.

L'animation y sera volontairement minimaliste afin d'y favoriser l'écoute et la disponibilité intérieure.

Pour plus d'informations:

petitsfreresdelacroix.ca/wp-content/uploads/2016/01/Pèlerinage-2016.pdf



LE COUP DE GUÉZOU



Qu'ils gribouillent ou qu'ils numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou le pinceau agile, ce sont les artisans qui ont tracé les couleurs de ce numéro du *Verbe*.



Marie-Hélène Bochud
(«Grands méconnus»,

p. 32) est une artiste et illustratrice originaire de La Pocatière, dans le Bas-Saint-Laurent. Sa grande passion pour le dessin l'amène à terminer, en 2014, un baccalauréat en pratique des arts visuels et médiatiques à l'Université Laval.



Rapidement identifiable par la vivacité de son trait et

le style original de ses personnages, **Yves Guézou** (p. 95) a une tournure d'esprit qui lui est propre. Et l'effet des dessins de cet artiste basé en France débouche rarement sur de la mélancolie. Après avoir traité une vaste palette de sujets, dans des supports variés (*Valeurs actuelles*, *Le Point*, *L'Auto Journal*, Nathan, Hachette, Bordas...), Guézou se consacre à présent à un thème qui mêle le spirituel et... le spirituel.



Photographe de presse et artiste en arts visuels, **Pascal Huot**

(«Monumental», p. 11) explore et travaille principalement la photographie, la peinture et le dessin. Il est titulaire d'un baccalauréat avec majeure en histoire de l'art et mineure en études cinématographiques et d'une maîtrise en ethnologie de l'Université Laval. Depuis quelques années, Pascal mène de front son travail de photographe et d'artiste peintre, et collabore à de nombreuses publications québécoises.



Née dans un village de la Chaudière-Appalaches, **Marion**

Desjardins («Tranche de vie» p. 16) a toujours su dès son plus jeune âge apprécier la beauté de la simplicité. Nouvelle collaboratrice au *Verbe*, elle pratique la photographie de manière professionnelle depuis 2010 avec beaucoup d'admiration pour ses sujets; Festivals, spectacles de musique, danse, théâtre, photos de casting, mode locale, tout pour faire briller la créativité d'ici.

FESTIVAL DE LA BIBLE 8^E ÉDITION

LES RELIGIONS, causes de guerres ou sources de paix?

Les 26, 27 et 28 août 2016

Centre Culture et Foi
Le Montmartre
1669, chemin St-Louis
Québec, QC
G1S 1G5

Pour s'informer ou s'inscrire :

Édouard Shatov,
Augustin de l'Assomption
418 681-7357, poste 405

Programme détaillé sur le site

www.lemontmartre.ca

Une invitation de :



NOTRE MISSION

Soutenir l'Église catholique dans la nouvelle évangélisation en créant des contenus inspirants pour tous les médias et en regroupant les personnes que cette mission intéresse

NOS PROJETS PRINCIPAUX

- Une revue livrée gratuitement sur demande
- Un magazine distribué sur la place publique
- *On n'est pas du monde*, émission de radio hebdomadaire
- Un blogue ouvert sur le monde

DEVENIR PARTENAIRE DU VERBE

Don ponctuel

☐ 60 \$ ☐ 100 \$ ☐ 500 \$ ☐ 1 000 \$ Autre: _____ \$

Don mensuel par prélèvement automatique (Visa ou MasterCard). Vous pourrez modifier cette contribution ou y mettre fin en tout temps

☐ 10 \$ ☐ 25 \$ ☐ 50 \$ ☐ 100 \$ Autre: _____ \$

☐ Je désire recevoir un reçu officiel (60 \$ et plus)

N° d'enregistrement de notre organisme sans but lucratif : 13687 8220 RR 0001

FORMULAIRE D'INSCRIPTION

Voulez-vous recevoir ou continuer à recevoir les publications suivantes?

Oui Non

(Initiales) _____ **Le Verbe par la poste**

(Initiales) _____ **Le Verbe par courriel**

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Tél. _____

Date de naissance (JJ/MM/AAAA) _____

Courriel _____

Signature _____ (obligatoire)

MODE DE PAIEMENT

Visa ☐ MasterCard ☐ Chèque ou mandat ☐ Montant total _____ \$

N° carte: _____ exp.: _____ Signature: _____

Merci de votre appui !

À TITRE INDICATIF

Don	Crédit d'impôt**	Don réel après crédit
60,00 \$	21,00 \$	39,00 \$
100,00 \$	35,00 \$	65,00 \$
190,00 \$	66,50 \$	123,50 \$
250,00 \$	96,50 \$	153,50 \$
500,00 \$	229,00 \$	271,00 \$
1 000,00 \$	494,00 \$	506,00 \$

** Selon les taux du fédéral et du Québec 2015. Source: Agence de revenu du Canada

Le Verbe

voir • penser • croire

LE VERBE • L'INFORMATEUR CATHOLIQUE
1073, boul. René-Lévesque Ouest, Québec (QC) G1S 4R5
Tél. : 418 908-3438 • www.le-verbe.com

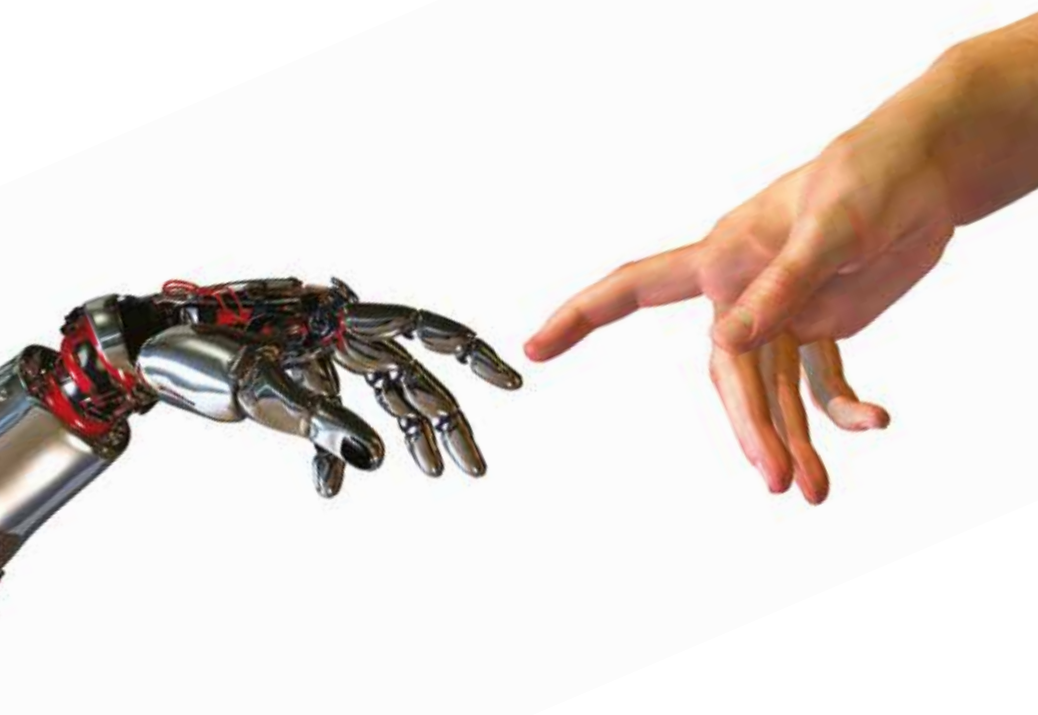
Octobre – novembre – décembre

QUEL AVENIR POUR L'HUMANITÉ?

Le cyborg contre l'Incarnation

La trisomie, rempart contre les barbares

Les soins palliatifs:
pour une éthique de la vulnérabilité



Le Verbe

voir • penser • croire

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Brigitte Bédard, Sophie Bouchard,
Sarah-Christine Bourihane, Alexandre Dutil,
James Langlois, frère Simon-Pierre Lessard,
Antoine Malenfant, Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Laurier Côté,
Jean Grégoire, Alexander King, Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE: Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF: Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT: James Langlois

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION: Robert Charbonneau

GRAPHISTE: Judith Renaud

MARKETING ET PUBLICITÉ: publicite@le-verbe.com

ADJOINTE ADMINISTRATIVE (inscriptions)

Suzane Arsenault • info@le-verbe.com

Le Verbe est produit par l'organisme de charité
L'Informateur catholique
(enregistrement: 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias
catholiques et œcuméniques (AMéCO).



Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé
chez Solisco et est distribué par Messageries
Dynamiques. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.



Dépôts légaux:

Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2368-9609 (imprimé)

ISSN 2368-9617 (en ligne)

Canada Nous reconnaissons l'appui finan-
cier du gouvernement du Canada.

Nos listes d'adresses peuvent à l'occasion être communiquées
à des organismes de bienfaisance ou de charité.
Les personnes qui n'y consentiraient pas sont priées
de nous en aviser.

LE VERBE

L'Informateur catholique
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél.: 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

Les photos ou illustrations des pages 10, 44, 66, 82, 89 et 98
sont tirées de la banque d'images Fotolia.



PAGE COUVERTURE

Noémie Brassard,
photo de Marion Desjardins



*Que votre art contribue
à l'affermissement d'une
beauté authentique
qui, comme un reflet
de l'Esprit de Dieu,
transfigure la matière,
ouvrant les esprits au
sens de l'éternité!*

– Saint Jean-Paul II

VOICI UN SAINT



... en plein processus de conversion !

(soyez patient avec vous-même) #jubilédelamiséricorde

le-verbe.com

418 908-3438

